

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XXIII

E

13

NAPOLI



C^a 1^a BBs.

XXIII

E

13

11 11

11

11



Ripitur Persona, manet res. Horat.
 La Religion découvre une Caverne. La Vérité y
 porte Son flambeau, des Marques tombées couvrent la
 terre, des Hommes se détournent en fermant les yeux,
 et se dérobent à la lumière de la Vérité.

76-

MÉMOIRES

PHILOSOPHIQUES

DU BARON DE ***

*Chambellan de SA MAJESTÉ
L'IMPÉRATRICE REINE.*

Sed hoc habes, quia odisti facta
Nicolaitarum, quæ & ego odi.
Apoc. Ch. 2. v. 6.



A VIENNE EN AUTRICHE,

Et se trouve à Paris,

—
M, DCC, LXXVII.





AVERTISSEMENT.

Ces Mémoires ne sont point l'histoire de ma vie , mais celle de mon cœur & de ma raison. J'expose aux yeux du Public mon incrédulité & ma foi. J'aurois dû écrire pour ma Nation & dans sa langue ; mais ce que je raconte s'est passé parmi les François ; ils m'ont fourni les personnages que j'ai dé-

2 AVERTISSEMENT.

peint , les modeles sont sous leurs yeux , eux seuls peuvent bien juger de la ressemblance.

Je me flatte qu'il sera facile de voir que mon Livre n'est pas un Roman ; ce n'est pas même l'ouvrage d'un Philosophe du jour. Je suis sans prétention ; je n'avance aucun paradoxe ; enfin , je n'écris point pour prouver que j'ai de l'esprit , mais seulement pour prouver ce que j'écris. Heureux si je puis développer à mes Lecteurs les

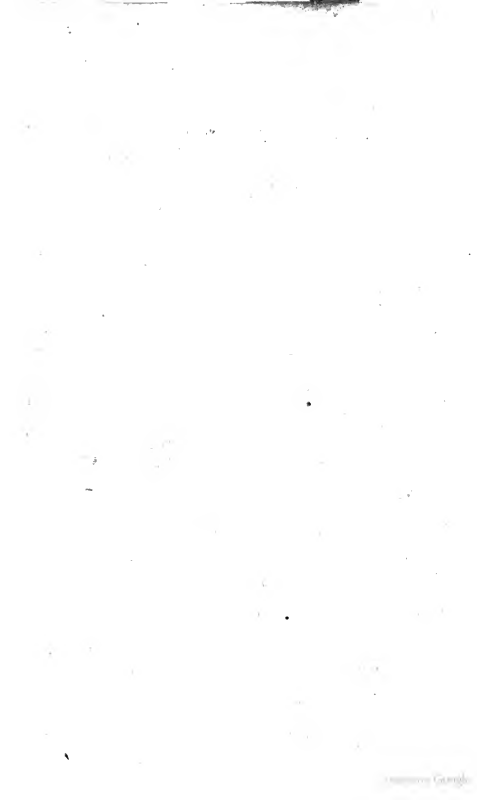
AVERTISSEMENT. 3

ressorts qui les meuvent à leur insçu ; car nous nous ressemblons tous. Je ferai voir comment on se repose sur des assertions qu'on n'a jamais approfondies , comment les doutes nous retiennent dans une apathie plus dangereuse que les vices , & peut-être que le crime , parce qu'on ne sent point le besoin d'en sortir. Que ne puis-je montrer par mon expérience , ce qui retarde ou suspend les effets de la raison ; ce qui la réveille & l'affermir comment sur tout , l'on touche

4 *AVERTISSEMENT.*

quelquefois au but , lorsqu'on s'en croit bien éloigné. Au reste je n'écris que pour ceux qui sans haïr la vérité , la négligent ou la craignent. Ils verront dans la suite de ces Mémoires ce qui la voiloit à mes yeux , ce qui m'a si long-tems retenu dans mes doutes , & ce qui m'a enfin décidé.







ne homme, aprenez que je ne Connois
pas d'Etrangerse parmi mes Semblables.



M É M O I R E S P H I L O S O P H I Q U E S .



L'ENTREVUE D'UN PHILOSOPHE.

JE suis né avec un caractère fou-
geux & sensible à l'excès. C'en est as-
sez , pour être plein de force & de
foiblesse. S'il est permis de se donner
quelques louanges , j'ose dire qu'il
étoit difficile de m'ôter un fond de
droiture & une grande franchise. Na-
turellement porté à réfléchir , je scus
quelquefois m'arrêter au fort de mes
passions ; je conservois , j'écoutois mes

remords , dernière vertu d'une ame droite & passionnée. Inquiet & sans cesse agité , poursuivant & délaissant tour à tour la vérité , j'étois capable des plus grands efforts pour la chercher & pour la fuir. J'avois eû un Gouverneur athée ; j'eus des amis aimables & pervers. Je ne sçavois ce que je pensois , ce que je devois croire , ni même ce que je pourrois penser un jour. Cette Philosophie qui me disoit : Votre Religion est fausse & pernicieuse , me sembloit elle-même funeste & peu vraisemblable ; elle ne produisoit que des doutes , séduisans dans l'ivresse du plaisir , mais meurtriers dans la douleur. Je crus néanmoins qu'avec une façon de penser fixe & déterminée , (si je pouvois un jour l'acquiescer , de quelque genre qu'elle fut ,) je vivrois plus tranquille , & que je serois peut-être heureux. Je ne pouvois me dissimuler que dans mes plaisirs les

plus vifs , j'avois trouvé souvent l'inquiétude & l'ennui. Tantôt je me flattois qu'en regardant avec indifférence le sommeil du tombeau , l'on pouvoit avec des goûts légers passer doucement sa vie ; tantôt je ne pouvois me persuader , que si la vie nous offre quelques douceurs , cette ame si capable d'aimer & de sentir , seroit un jour anéantie. Au milieu de ces contradictions , j'imaginai que les Philosophes de France avoient encore plus d'esprit , qu'on n'en trouve dans leurs Livres , & je résolus d'aller les consulter. On me les avoit désignés sous le nom d'hommes universels , comme s'ils possédoient éminemment toutes les sciences , & qu'ils pussent répondre à toutes les questions qu'on leur fait. On m'avoit dit d'ailleurs qu'ils expliquoient clairement à leurs amis ce qu'ils écrivent fort obscurément ; je

4 M É M O I R E S

présumoïſ bien que je pourrois trouver dans leurs ſyſtèmes des reſſources contre mes doutes , en perdant la crainte & le remords ; mais je me flattois auſſi de trouver une reſſource plus chère à mon cœur , ſi je découvrois un ſyſtème contraire , plus vraiſemblable , & plus conſolant que le leur. Enfin , je voulois , après avoir tout examiné , marcher ſans regarder derrière moi , & me précipiter dans le bien ou dans le mal.

Tel fut mon projet , quand je partis d'Allemagne ; il étoit grave , & je l'exécutois d'abord en homme frivole. Une vie aſſez diſſipée me fit reprendre le goût du beſeprit. Comme j'étois re-commandé à des perſonnes célèbres ; je fis des connoiſſances qui flattoient mon amour propre. Séduit par des éloges , je voulus , ſ'il m'eſt permis de parler ainſi , perfectionner à Paris ,

PHILOSOPHIQUES. 5

les ridicules que l'on me donnoit à Vienne, qui pourtant m'avoient acquis une sorte de réputation. Je n'étois occupé que de ces petites pensées. Cependant je ne pus longtems perdre de vüe le dessein qui me conduisoit à Paris, & il se présenta bientôt une occasion de l'exécuter.

Un jour que j'étois seul dans ma voiture, passant dans une place publique; j'apperçus à travers de grandes vitres, un personnage qui parloit comme on prêche; il avoit une foule de Spectateurs. J'arrêtai; je vis que j'étois à la porte d'un caffè; je descends & j'entre avec précipitation. Soit que mon entrée parut un peu singulière, ou que l'on me trouvât un air étranger, tous les yeux se fixerent sur moi, & le discours cessa. Je m'enfonçai dans une seconde salle où je jouis tranquillement

du plaisir d'avoir disparu. Le même bruit recommença : au bout de quelques tems je rentrai dans la première falle ; l'homme que j'avois interrompu , avoit repris son discours ; mais il me fut impossible d'en découvrir l'objet. Il faisoit alors une violente sortie contre la Musique Françoisise ; je l'entendis parler Medecine, Architecture , Astronomie ; il retomba , je ne sçais comment , sur les Arts mécaniques ; il avoit le talent d'enchaîner ses phrases , sans montrer l'ordre de ses idées : elles étoient quelquefois assez brillantes ; leur éclat m'étonnoit. Je trouvois qu'il parloit à merveille , mais je ne sçavois ce qu'il disoit. Je ne l'écoutois plus , quand je jettai par hasard les yeux sur un homme qui se tenoit à l'écart ; il sourioit , & certainement il n'avoit pas l'air d'applaudir. Sa physionomie étoit douce , spirituelle ; son air simple &

modeste me prévint en sa faveur. Je m'approchai , pour lui faire des questions sur des choses assez indifférentes. Ses réponses m'enhardirent : nous causâmes insensiblement , comme si nous nous fussions dé.à vûs. Notre conversation s'animoit ; j'étois jeune, impatient ; je ne pus m'empêcher de lui ouvrir mon cœur. Je lui fis part de mes doutes & de mes peines , sans ofer cependant lui parler des ressources que j'espérois trouver à Paris , pour fixer les incertitudes de mon esprit. Je fis des réflexions un peu mélancoliques ; il en tira des conséquences morales ; nous étions toujours d'accord : il paroissoit ne vouloir que m'écouter ; mais je trouvois dans le peu qu'il avoit dit de quoi lui parler encore. Pour varier la conversation , je lui demandai ce qu'il pensoit d'un ouvrage qui venoit de paroître , & qui faisoit

beaucoup de bruit. Je lui dis que je ne l'avois pas lû. Il essaya de m'en donner une idée ; il répandoit tant d'agréemens sur les choses les plus sérieuses, que je ne pouvois me lasser de l'entendre. La précision & la clarté de ses réponses aux questions que j'eus l'indiscrétion de lui faire , me firent juger qu'il étoit sans doute un des Philosophes à qui je voulois m'adresser. Je lui fis part de mes projets , & croyant saisir l'occasion de lui faire le compliment le plus agréable , je lui demandai , si en m'adressant à lui-même , je ne parlois pas au Philosophe que je cherchois depuis longtems.

Non assurément , me répondit-il ; je crois en Dieu , je respecte les loix , j'aime les hommes & je m'afflige du mal qu'on leur fait.

Après une pareille réponse , je n'osai convenir de l'admiration que

PHILOSOPHIQUES. 9

m'inspiroit la haute renommée des Philosophes modernes. J'avouai seulement que je desirois de connoître un de ces hommes extraordinaires. Il m'assûra que mon empressement étoit trop vif, pour qu'ils échapassent à mes recherches, & que dans le fond je ne ferois pas mal d'essayer de les voir de près. Vous pouvez même, m'ajouta-t-il, vous entretenir dans un moment avec un des plus célèbres ; il est devant vos yeux ; il parloit à tout ce monde quand vous êtes arrivé, & il parle encore. Quoi ! m'écriai-je avec un transport qui le fit sourire, cet homme est un de vos Philosophes ? — Oui, assurément ; vous croyez peut-être que je vous trompe ? Dès qu'il sortira, vous pouvez le suivre. Vous ferez bientôt un de ses amis, & même un de ses plus chers confidens.

Je ne crois pas, lui dis-je, que notre

liaison soit jamais très intime. Mais vous , Monsieur , puis-je espérer de vous trouver ici quelquefois ? Il me dit qu'il y étoit par hasard. Il me demanda où je demeurois , & sur mes instances il me promit de me venir voir incessamment. Je l'assurai que depuis que j'étois à Paris , je n'avois point encore passé de momens plus agréables.

Pendant ce tems-là , le Philosophe ouvrit la porte. Je me préparai à le suivre , après avoir assuré la personne que je quittois avec regret , de lui rendre fidelement ce qui se passeroit dans cette entrevue.

Je courus sur les pas de ce prétendu sage ; je l'abordai avec respect. Homme célèbre , lui dis-je , permettez à un étranger de vous approcher.

PHILOSOPHIQUES. 11

— Jeune-homme , apprenez que je ne connois point d'étrangers parmi mes semblables. L'Univers est ma patrie ; je voudrois éclairer les hommes , les rendre heureux , s'il étoit possible... De quel pays êtes-vous ? Quel est votre nom ?

— Je suis Allemand ; je me nomme le Baron de ***.

— Vous portez un beau nom ; il est cher à l'Empire, Puisque votre naissance vous approche du Trône , les amis du genre humain vous doivent une instruction plus étendue qu'au commun des hommes. Je vois dans votre physionomie que vous effacerez un jour la gloire de vos ancêtres. Avez-vous lû le système de la nature ?

— Mon Gouverneur m'en a fait lire une partie ; il faisoit grand cas de cet ouvrage immortel.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Monsieur **.

— Ah ! c'est un de mes Eleves. Sans vous en douter , vous êtes un de mes enfans ; c'est un hommage que vous venez me rendre. C'est moi qui ai donné ce jeune-homme à M. votre père , pour veiller à votre éducation. C'est un homme de beaucoup d'esprit ; il vous a souvent parlé de moi ?

— Oserois-je vous demander quel est votre nom ?

— Je m'appelle **.

— Oh Ciel ! il ne cessoit de me parler de vous ; il vous regardoit comme la lumière du monde.

— C'est un homme de génie au moins que je vous ai donné , & que j'aime tendrement. Où est-il ?

— Hélas ! il est mort.

— S'est-il tué ?

— Il est mort subitement.

— Ah j'entends ! c'étoit un homme de courage. Je suis ravi de vous connoître ; vous avez de bons principes ; nous développerons les conséquences..... Mais , voici l'heure de la Comédie ; si vous y allez , je serai très aise de vous y accompagner.

— On ne peut qu'être flatté de l'entendre avec vous. Cette pièce fait du bruit... On assure que ses beautés , d'un ordre supérieur , ne faisaient que les gens d'esprit.

— On vous a dit vrai.

— Je le fais monter dans mon carrosse. Nous voilà à la Comédie ; Nous entrons dans une loge. J'avoue que j'étois ravi de me montrer en public avec cet homme célèbre.

— Vous allez admirer un Drame

excellent. Quel dommage , que Racine , Corneille & Molière , n'aient pas vécu dans un siècle éclairé ! leurs ouvrages , autrement pensés , auroient fini par être utiles.

— Nous avons toujours crû , nous autres étrangers, que le siècle de Louis XIV avoit été la gloire de votre Monarchie.

— Oui , ce siècle eut quelques hommes de génie ; mais ces Génies , les préjugés vulgaires les rétrécissoient ; la Nation étoit foible. Cependant nos systèmes étoient connus & même estimés de quelques Grands ; mais on ne les avoit point portés à ce degré d'évidence que nous leurs avons donné. Il y avoit peu de Matérialistes ; la morale étoit sans appui ; des préjugés barbares , un respect superstitieux pour des opinions funestes au bonheur des hommes , à

la gloire des Lettres retenoient la Cour & la Province dans les ténèbres de l'ignorance. La vertu étoit opprimée ; on n'osoit point écrire ; à peine pouvoit-on penser , & les âmes honnêtes gémissoient de ne pouvoir communiquer leurs découvertes à leurs malheureux patriotes. Nous vivons enfin dans un siècle de lumière ; il n'y a plus de peuple.

— Cela est glorieux pour votre Nation. Vos Citoyens sont-ils meilleurs ? Sont-ils plus heureux ?

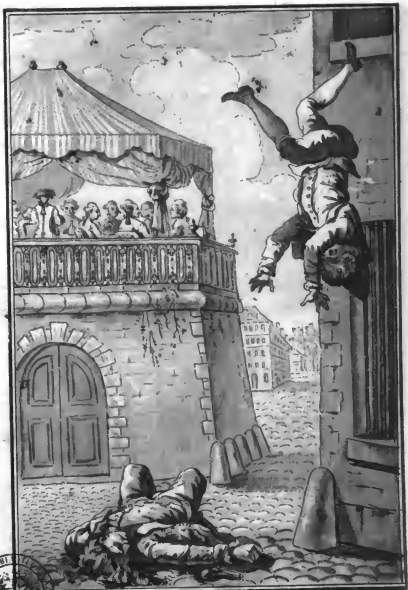
— Ils ont beaucoup plus d'esprit : ce qu'il y a de certain , c'est qu'ils ont presque tous une teinture de philosophie.

La toile se leve ; la piece commence ; les applaudissemens me parurent très-légers ; mon Philosophe s'en apperçut avant moi ; car il s'écria , & je suis sûr qu'on l'entendit.

— Ce n'est pas assez de faire un Drame ; il faudroit créer une Nation capable d'en sentir les beautés. Que de génie dans ces gestes ! dans ces mots entrecoupés !.... Ce qu'on ne dit pas vaut mieux que ce qu'on dit. Est-ce une poignée d'hommes qui peut juger une pièce Nationale ? Sophocle , Euripide , instruisoient à la fois tout un peuple. La fermentation de toutes ces âmes réunies devoit produire un effet incroyable ; mais hélas ! l'on étoit à Athènes.

Dès ce moment il me fut facile de juger que l'Auteur de la pièce ne lui étoit rien moins qu'indifférent ; je louai beaucoup , & sur tout la dernière scène. En sortant , je lui demandai la permission de l'aller voir ; il parut y consentir avec joie , & nous convinmes du jour.

Arrivé



*deviendroient ces foibles Hommes S'ils n'a-
voient des Maîtres qui leurs apprirent à mourir.*



Arrivé chez moi , je ne pouvois revenir de ma surprise ; je commençois à avoir des doutes sur ces hommes de génie. J'essayois en vain de reposer mon esprit. Heureusement je sentis mes yeux s'appesantir , & je me livrai au sommeil.

LE DINER.

LE jour de mon rendez-vous avec le Philosophe arriva , & je ne sçavois trop si je n'y manquerois point. Je desirois de passer encore quelques heures avec cet homme aimable & sensé qui m'avoit promis de venir me voir. Je craignois qu'il ne m'eût oublié ; mais bientôt il entra dans mon appartement.

— Eh bien , me dit-il , vous avez vu le Sage ? Qu'en pensez-vous ? Êtes-vous content ? Votre raison a-t-elle

B

reconnu son maître dans cet esprit dominateur ?

— Je vous avoue que j'avois une autre opinion des chefs de la Philosophie. Rien n'est comparable à l'orgueil de cet homme extraordinaire.

— Je vous ai indiqué le plus célèbre ; je ne dis pas le plus modeste , mais on peut avoir des ridicules , & beaucoup de mérite. D'ailleurs j'espère bien que vous l'approfondirez davantage ; il vous procurera le plaisir d'être introduit dans sa société.

— Il m'a prié de me rendre chez lui dans la matinée ; mais j'ignore si je ferai aussi exact , qu'il le pense.

— Vous auriez tort ; allez-y , me dit-il , en souriant. Ces hommes ne sont dangereux que pour les esprits foibles ; c'est le nombre des fots qui les rend si redoutables. Observez bien ; votre conversation sera peut-être décisive ;

l'issue ne peut qu'être heureuse , parce qu'en voyant de près leurs personnes , vous pourrez apprécier leurs ouvrages , sans les lire. Permettez-moi de venir vous voir demain , pour apprendre le détail de votre journée ; car j'y prends le plus vif intérêt.

Après avoir causé quelque tems ; nous nous séparâmes avec le plus grand desir de nous revoir.

Je m'habille promptement ; & je pars. J'entre chez mon Philosophe. Je le vois , comme un Monarque , entouré de ses courtisans. D'une parole , d'un geste , d'un clin d'œil il les congédie tous , & je me trouve seul avec lui.

— Ces hommes que vous avez vus sont des infortunés pleins d'esprit & de talens : il suffit d'être humain & d'avoir un peu de crédit pour être assiégé d'une foule de malheureux. Les Grands de tous les Royaumes me

demandent sans cesse des Gouverneurs pour leurs enfans. Je fais pour eux ce que j'ai fait pour vous. Je leur envoie ces jeunes gens que j'ai formés. Ils portent la lumière dans les différentes cours de l'Europe. Ce sont les Missionnaires de la Philosophie. Ainsi je fers l'infortune & l'humanité ; car c'est de l'éducation que dépend le bonheur des hommes. Avouez-le , vous me devez ces principes qui font aujourd'hui votre félicité ; votre esprit est sans nuages ; votre raison n'est point troublée par mille préjugés ridicules ; enfin vous êtes heureux.

— Pas encore ; mais j'espère de le devenir un jour.

— Voilà vraiment ce que promet la Philosophie ; mais la sagesse n'arrive point à nous avec la rapidité de l'éclair. Ce n'est point ce coup subit de l'électricité qui frappe , étonne & pénètre ; c'est le fruit d'une lente & pro-

fonde réflexion. Pour le bonheur du commun des hommes, une teinture légère de nos maximes suffit; mais pour nous, pour vous-même, il faut être Philosophe. Un Sage est un être bien rare ! Sçavez-vous que malgré les lumières qui se répandent, il y a peu d'hommes réellement supérieurs à cette multitude d'automates que nous voyons végéter dans une succession d'ignorance & de bêtise héréditaires ? Il en est aujourd'hui qui sortent de la foule ; mais il falloit des siècles pour amener une époque si mémorable.

— C'est l'ouvrage du génie : il est heureux pour les peuples dont vous formez les Maîtres, que vos dogmes soient utiles & raisonnables. Si par malheur vos maximes étoient pernicieuses ; si leur venin étoit encore aigri par ceux qui entourent les Princes ; le plus beau sang de l'Europe en se-

roit infecté. Mais votre doctrine sans doute rend les hommes plus vertueux , en les rendant plus éclairés.

— Je suis enchanté de vous entendre parler ainsi ; je veux que vous di-
niez aujourd'hui avec quelques-uns des
nôtres.

J'acceptai sa proposition. Une heure
sonne ; nous montons en carrosse.

— Permettez que je m'arrête une
minute sur notre chemin : je voudrois
voir un de mes amis qui souffre des
douleurs incroyables. Vous serez fort
aise de le connoître ; sa constance est
héroïque.

La voiture s'arrête : je fus conduit
dans un cabinet de livres , où j'aper-
çus un homme couché sur une chaise
longue.

— Eh bien , s'écrie mon conduc-
teur , en s'avancant vers lui , comment
va le courage ?

— A merveille ; mais je souffre cruellement.

A peine fûmes nous assis , qu'il eut un violent accès de sciatique. Sa douleur parut extraordinaire ; il pouffoit des cris aigus , & je l'entendis plusieurs fois s'écrier : *ah ! mon Dieu ! que je souffre !* Heureusement le calme revint ; il affecta d'être gai. Je crus pouvoir lui dire sans le fâcher que j'étois étonné que le nom de Dieu fût sorti si souvent de la bouche d'un Philosophe.

— Pardonnez , me dit-il , c'est une distraction , une mauvaise habitude. Hélas ! m'ajouta-t-il , être homme & souffrir , c'est une même chose. Les heureuses combinaisons de la matière peuvent bien former des esprits d'un ordre supérieur ; mais la nature aveugle

& sans discernement n'a pû encore exempter un Sage de la douleur.

L'air sérieux, avec lequel il me parloit, m'étonna. J'étois tenté de croire qu'il étoit dans le délire. Que dus-je penser de mon Philosophe ? Il applaudit à ce discours & m'assûra que ces ingénieuses réflexions devoient être regardées par un bon esprit comme une espèce de démonstration de la non-existence de Dieu.

Mon introducteur s'approcha de son ami, & lui parla un moment à l'oreille. Comme l'heure nous pressoit il prit congé de lui & le malade n'eut que le tems de lui répondre d'une voix éteinte : je sens que ma frêle machine se détruit ; mais je serai toujours votre ami jusqu'au moment où *je deviendrai rien.*

Nous partîmes pour aller dîner. J'ignorois chez qui j'étois conduit ; mais par l'air de liberté qui régnoit dans la salle où j'entrai , par le service même , je vis que les convives s'étoient rassemblés chez un de ces Cuisiniers publics que l'on appelle Traiteurs. On me présenta ; je fus loué sur mon éducation ; on se mit à table. Après avoir parlé long-tems du bien que faisoient les gens de lettres depuis qu'ils écrivoient plus librement , un d'entr'eux remarqua , en parlant du livre de l'esprit , que cet ouvrage , plus hardi que bien fait , avoit été cependant le signal de la liberté ; & qu'on lui devoit peut-être les excellens écrits qui paroissoient de tems en tems. Ce fut alors que j'entendis les éloges qu'ils se donnoient mutuellement. Ils se désignoient par les noms des anciens Philosophes aux-

quels, par une espèce de bonhomie , ils joignoient le nom de frère. L'un s'appelloit Socrate ; l'autre Pythagore ; mon Philosophe se faisoit appeller frère Platon.

Je ne pus m'empêcher de rire de cette Comédie , & j'examinois à mon aise les physionomies des sept à huit fages de Paris. Le moderne Platon parloit beaucoup & ne laissoit pas tomber la conversation. Un des convives ayant dit que ce n'étoit pas une chose aisée que de choisir un système & de s'y retrancher , de manière à ne pouvoir être forcé dans son poste ; pour moi , dit magistralement mon Philosophe , je m'en serois tenu volontiers à soutenir le *Déisme* ; mais j'ai vû que l'on pourroit me conduire plus loin que je ne voudrois , & qu'il y avoit plus de ressource à défendre le *Matérialisme*.

Tout le monde fut du même avis , & le dernier qui parla, prétendoit qu'un homme qui étoit une fois Déiste , couroit les risques de paroître inconféquent, ou le danger inévitable d'être bientôt Chrétien malgré lui.

On se lève de table ; je vois entrer l'homme qui nous apportoit le café avec un air surpris & effrayé.

Qu'avez-vous , lui dis-je ? vous êtes bien ému. Ah ! Monsieur , me répondit-il, dans cette rue, dans cette même maison , où dernièrement M. *** se cassa la tête d'un coup de pistolet , je viens de voir un homme qui s'est jeté par la fenêtre.

Cette catastrophe sanglante m'affecta singulièrement ; tout le monde m'examinait ; on loua ma sensibilité ; un moment après mon Philosophe me dit en me serrant la main d'un air grave & affectueux : dans le fond , ces sortes d'évenemens que le vulgaire appelle

des malheurs , font les fruits d'une sagesse utile & profonde. Pourquoi plaindriez-vous des hommes qui cherchent dans le néant le repos & la fin de leurs calamités.

— Eh, Messieurs, m'écriai-je, où est donc la devise Philosophique , l'humanité ?

— L'humanité est dans nos cœurs ; mais la foiblesse est dans le vôtre : apprenez que si nous distribuons la sagesse , nous donnons aussi le courage. Telle est la puissance de la vertu. Avant que nous eussions instruit la terre , les hommes étoient dans une léthargie honteuse , dans une espèce de barbarie. C'est un fait constant ; il y a trente ans que personne n'osoit se tuer , ou du moins l'exemple en étoit rare. On souffroit , on crioit , on ne pouvoit se résoudre à mourir. Depuis que nos principes sont

en vigueur , je n'exagère rien , oui , dans cette Capitale , dans ce seul mois , dix personnes au moins , se sont tuées , toutes de ma connoissance , & gens de beaucoup d'esprit ; nous leur communiquons cette fermeté d'ame , cette heureuse irréligion , qui bannit des préjugés plus terribles que la mort même. Inébranlables dans nos principes , tant qu'ils jouissent des plaisirs , ils laissent en eux penser la matière ; mais si elle ne leur donne que de la douleur ; ils la décomposent , tranchent les organes de la vie , & détruisent le mode pensant.

— Socrate & Platon auroient donc passé follement toute leur vie à croire que leur ame étoit immortelle ?

— Eh ! sans doute ; c'étoit l'erreur & la chimère des anciens Philosophes.

Permettez - moi de vous faire une

question, vous enseignez aux hommes les moyen d'être heureux ? Mais votre bonheur n'est point inaltérable ; dans les malheurs imprévûs , vous servez-vous de la force de votre esprit ? Les chefs de la Philosophie se tuent-ils quelquefois ? J'ai vû ce matin un Sage infortuné ; j'ai entendu crier sa vertu. Il me paroît qu'il préfere son mal au néant.

— Il se tuera peut-être , reprit le Philosophe ; la question l'avoit surpris ; il ajoûta avec un air d'enthousiame : ceux qui vous enseignent à mépriser la vie ont aussi plus de force pour supporter les maux qui accablent les hommes ordinaires. Eh ! que deviendroient ces foibles hommes, s'ils n'avoient des maîtres qui leur appriissent à mourir.

— Je baïssois les yeux & méditois ma fuite. Heureusement un des principaux de l'assemblée entâma une

PHILOSOPHIQUES. 31

differtation intitulée : *La mortalité de l'ame.*

Ce sermon Philosophique fit une diversion soudaine qui favorisa ma retraite. J'ignore si le Sage m'attendit , & encore plus le mal qu'il put dire de moi.



LES PRÔNEURS.

LE lendemain je réfléchissois sur tout ce que j'avois vû ; j'étois bien éloigné de trouver le calme que je cherchois. Les dernières scènes dont je venois d'être témoin , me donnoient une idée médiocre de la plûpart de ces hommes célèbres , & je croyois fermement avoir fait avec eux un divorce éternel. J'attendois celui qui me les avoit si bien dépeints ; ses conseils m'avoient paru sages , & je sentoîs naître pour lui cette confiance si douce qui précède toûjours une tendre amitié. Il arrive ; vous me paroissez plus gai , me dit-il.

— Cela



*Il est bien question ici de votre Veuve
et de votre Brulé's.*



— Cela est vrai. Je lui racontai mon aventure. Il entendit ce récit avec plaisir ; mais lorsque je lui appris la raison pour laquelle ces intrépides Philosophes n'osent point attenter à leur propre vie ; il ne pût s'empêcher de rire. — Je ne dois pas , me dit-il , vous laisser ignorer un événement très singulier. Un des Chefs du *Philosophisme*, tenoit dans sa maison pour ses plus intimes amis une école d'athéisme. Ses enfans croissoient au milieu de ses systèmes. La plus jeune de ses filles, attentive aux leçons paternelles , gravoit dans son esprit les maximes qu'elle entendoit sans cesse répéter. Son âge , encore tendre, sembloit devoir la garantir de toute impression funeste. Un jour cependant, la tête encore pleine des sermons sur le *suicide*, qui venoient d'être prêchés dans le consistoire Philosophique , elle se retire dans

son appartement , hors d'elle-même :
 » A peine née , dit elle , à une de ses
 » femmes , je déteste la vie ; il n'est
 » rien de si courageux , rien de si sage ,
 » que de trancher le fil de ses jours ,
 » quand ils font notre tourment. Ah !
 » ma chère amie , si tu avois entendu
 » tout ce que dit mon père ! Combien
 » il est applaudi par tous ceux qui l'é-
 » content ! pour moi j'en suis si frappée ,
 » que si je trouvois dans ce moment
 » un pistolet , je le ferois avec joie
 » pour m'arracher la vie. »

La confidente demeure immobile :
 » Tu sembles avoir peur , ma chère
 » amie , continua le Philosophe en-
 » fant ; ah ! si tu sçavois tout ce que je
 » sçais ; tu te tuerois peut-être avec
 » moi. »

— Oh ! pour cela , non , Mademoi-
 selle ; je n'ai pas assez d'esprit.

Vous jugez bien que l'on fut très-
 empressé d'apprendre aux parents toutes
 les circonstances d'un pareil entretien.
 La mère fut effrayée ; le père fut saisi
 d'admiration : Je veux voir, s'écria-t-il ,
 jusqu'où la force de cet esprit peut
 être portée. Il donne des ordres. On
 pose un pistolet sur une table, dans un
 passage de la maison que sa fille fréquen-
 toit. Vous pensez bien qu'il ne s'y trou-
 voit ni poudre ni balles. Trois jours ne
 furent pas écoulés , que sa fille en pas-
 sant apperçoit le pistolet , le saisit, l'ap-
 puie contre son front, tire & tombe dans
 les bras des femmes qui avoient ordre
 de suivre tous ses pas. Elle étoit ani-
 mée d'un mouvement si violent, elle
 étoit si frappée de son action, qu'en tom-
 bant elle répétoit sans cesse : » Je suis
 » morte , heureusement je suis morte. »

Vous me demanderez sans doute

qu'elles furent les suites d'un événement si étrange ? L'image de la mort étoit imprimée dans son âme ; la phrénésie s'en empare ; le lendemain elle expire dans les bras de son père.

— Voilà une cruelle histoire, & une bien douce Philosophie.

— N'importe, il faut tout approfondir ; il est nécessaire que vous connoissiez ces personnages si accrédités. D'ailleurs la gaité que ces sages fort plaisants vous ont procurée, doit encore vous fairer desirer de vous trouver avec eux.

— Quels conseils me donnez vous ? Je me suis trop dévoilé. L'indignation m'a fait commettre une imprudence que l'orgueil ne pardonne jamais.

— C'est une raison, pour qu'ils cher-

chent à vous attirer dans leur parti ; ils craindront les ridicules que vous êtes en état de leur donner ; & s'ils pensent que vous pouvez être utile au Philosophisme ; tous leurs secrets vous seront dévoilés : le caractère distinctif de ces beaux esprits , est d'être peu circonspects, par un excès de vanité ; la confiance qu'ils ont en eux-mêmes , est si aveugle , qu'elle leur permet à peine de réfléchir ; ils ne doutent de rien.

Il me parloit encore ; j'entendis annoncer le Philosophe que j'avois quitté la veille assez brusquement. Jamais surprise ne fut semblable à la mienne ; mon ami me dit avec précipitation , que cet homme le connoissoit & qu'il souhaitoit que notre liaison lui fut cachée ; il s'échappoit par une porte de dégagement , quand le Philosophe entra.

Qu'êtes-vous donc devenu , s'écriait-il du seuil de la porte ? vous avez disparu comme un esprit ; je ne puis vous rendre les regrets que vous avez laissés , & moins encore les éloges que nous n'avons cessé de faire de vous.

Je le remerciai assez froidement ; j'ignore quel étoit son dessein ; mais il me fit plusieurs questions qui me parurent insidieuses ; il s'aperçut enfin que ses discours faisoient sur mon esprit une impression contraire à son attente ; cet homme extraordinaire étudioit tous mes mouvemens , & je le vis tout-à-coup changer de personnage ; il répandit plus d'agréments dans ses propos ; l'emphase de ses discours disparût. Cette morgue superbe qui accompagne presque toujours les chefs de secte , fut remplacée par un air d'enjouement & de candeur ; je ne le

reconnoissois plus ; je crus avoir à mes côtés un homme nouveau ; le caractère de cette espèce de Prothée m'effrayoit ; mais je fus bientôt rassuré ou séduit par l'illusion de son art , & par les charmes d'une feinte douceur.

Il me racontoit les anecdotes du jour & les aventures les plus plaisantes ; il me peignoit les plaisirs avec tous leurs attrait. Cet homme adroit s'effaçoit sur mon ame , & jugeoit à merveille des coups qu'il me portoit. Il me proposa d'égayer ma jeunesse par le spectacle du monde le plus brillant ; il me dit plusieurs fois que j'étois fait pour le connoître , & plus encore pour en être connu ; que c'étoit la meilleure école pour un Philosophe ; que je trouverois , sur-tout dans le commerce des femmes , cette politesse si nécessaire.

pour adoucir nos mœurs & donner à l'esprit les graces & le sentiment qui caractérisent l'homme vraiment aimable, & l'écrivain poli. Il m'offrit adroitement de m'introduire chez une femme de la Cour de haut parage. Le moment est heureux, m'ajouta-t-il ; aujourd'hui même , elle rassemble chez elle les plus beaux esprits de la France. Vous y verrez aussi les personnes les plus qualifiées de ce Royaume. Vous jugerez par vous-même des honnêtetés qu'elles rendent au génie.

Quelque desir que j'eusse d'accepter sa proposition , je crus que les bienséances exigeoient que je me fisse annoncer à la femme importante dont il me parloit.

— Vous ignorez sans'doute nos usages & les droits qu'on nous donne. Vous

connoîtrez la manière dont nous vivons dans cette Capitale. En attendant, venez avec moi & reposez-vous sur ma parole. Votre timidité m'étonne, ajouta-t-il ; votre naissance vous place aux premiers rangs, & le titre que nous vous donnons d'un de nos amis, vous élève au-dessus de tout ; cependant pour vous plaire, je consens à écrire à Madame ***. Il écrivit & me fit la lecture de sa Lettre. Il me donnoit des louanges excessives ; en vérité, lui dis-je, vous êtes trop honnête ; tant d'éloges m'humilient & me surprennent ; à peine ai-je l'honneur d'être connu de vous. Il me falloit une réponse.

— Vous nous connoissez bien moins encore. Écoutez, reprit-il, je suis l'homme de France le plus vrai ; sachez que jamais nous ne nous trompons, & qu'entre nous autres Philosophes, nous som-

mes depuis long-tems dans l'habitude de nous deviner. Je vous conduisis hier dans un repas de société. Nos affaires & l'amitié nous rassemblent de tems en tems ; la liberté & l'enjouement président à cette assemblée. Vous n'avez pû en juger encore ; nous étions hier fort peu de monde , & les convives les plus aimables ne purent s'y trouver ; mais aujourd'hui vous nous verrez sur un théâtre différent. Si nos occupations & nos ouvrages nous permettoient de nous livrer aux instances des personnes titrées & les plus opulentes , nous compterions nos jours par des fêtes ; mais ce genre de vie n'est guère analogue à nos travaux. Comme il est cependant nécessaire que nous nous communiquions à tous les États, afin de favoriser la propagation de la philosophie , nous avons choisi différentes maisons pour nos assemblées.

Nous donnons par là à ceux qui nous reçoivent un brevet d'illustration. Nous voyons avec plaisir plusieurs femmes de la Cour ; mais nous ne dédaignons point une certaine classe de femmes , qui ne sont pas à beaucoup près d'un rang si élevé ; ce sont des femmes comme il nous les faut.

— C'est-à-dire qu'elles ont infiniment d'esprit ?

— Non , mais nous leur persuadons qu'elles en ont beaucoup , & dans le fond , comme nous sommes toujours d'accord avec elles , cela réuient au même ? Au fait leurs maisons sont les nôtres , & des points de réunion ; mais notre art ne se borne point à leur persuader qu'elles ont de l'esprit , nous l'assurons au public qui nous croit. Vous êtes étonné peut-être que nous

fassions des femmes d'esprit ? vous le ferez bien davantage , quand je vous dirai que nous avons aussi le pouvoir de l'ôter aux hommes qui en ont le plus. Nous parlons devant le peuple , & à notre parole , on est un sot ou un homme de génie. Ce qu'il y a de certain , c'est que nous avons beaucoup de reconnoissance pour ces Dames. Nous leur faisons part de notre célébrité , & par un retour bien juste , elles partagent leur fortune avec nous. Plusieurs des nôtres ont fait des livres uniquement pour en célébrer quelques-unes , & si les ouvrages de ces Philosophes avoient pû vivre , elles eussent été immortelles.

Je ne finirois pas , si je racontois tout ce qu'il me dit. On apporta la réponse au billet qu'il avoit écrit. Il

ne se peut rien imaginer de plus honnête que l'invitation que je reçus. On m'attendoit avec impatience.

— Eh bien , s'écria le Philosophe ; me croirez-vous une autre fois ? Je vous prévien que vous verrez la femme du monde la plus aimable : veuve depuis quelques années, elle est encore à la fleur de son âge. Sa haute naissance & ses grands biens la mettent à même de rassembler dans sa maison une compagnie distinguée. La douceur de son commerce & ses graces fixent tout le monde auprès d'elle. Elle joint à la beauté une physionomie pleine d'esprit & d'intérêt.

A peine une heure après-midi fut-elle sonnée , que je pressai mon conducteur de nous mettre en chemin. Nous entrâmes dans un hôtel immense. Le nombre des valets, la magnificence

& le choix des ameublemens annonçoient la richesse & le goût de la maîtresse de la maison. On me dit les choses les plus obligeantes, & l'on m'ajouta plusieurs fois que l'on desiroit vivement que je regardasse cette maison comme la mienne. Tandis que nous parlions, les portes s'ouvrirent à chaque instant. Tous les convives arrivèrent, & bientôt deux salles furent remplies d'hommes & de femmes de la plus haute distinction. Je reçus de tout le monde les complimens que l'on est dans l'usage de faire à Paris aux étrangers d'un certain rang.

Le dîner fut aussi somptueux qu'agréable; il fut encore égayé par l'harmonie des hautbois & des clarinettes. La maîtresse de la maison avoit attendu quelques instans un homme célèbre. Elle parut surprise de son peu

d'exactitude ; bientôt nous le vîmes paroître ; il s'avançoit au milieu de la plus nombreuse compagnie, comme s'il eût couru à travers champ, sans avoir l'air de soupçonner qu'il y eût un seul homme autour de lui ; il levoit les mains au ciel , en s'écriant : quel prodige ! qu'ai-je vû ! qu'ai-je entendu ! eh bien , Monsieur , lui dit-on , qu'avez-vous donc vû ? Point de réponse ; il paroissoit ne rien voir , & ne rien entendre ; enfin il prononça ces paroles : quel ouvrage sublime ? quel opera comique ! Après ces longues exclamations , paroissant revenir à lui-même , pardonnez , Madame. , des mouvemens si extraordinaires , dont je ne suis pas le maître. Je suis encore transporté , enyvré d'admiration. Quel Poète , Madame ! quelle découverte pour nous ! S'il en faut juger par son

aurore : son midi étonnera la Nation ;
l'Europe , l'Univers.

Je le connois , dit un autre Philo-
sophe ; c'est un génie unique ; c'est la
chaleur de Sapho ; ce sont les grâces
d'Anacréon.

J'ai donc bien eû raison , dit un
troisième prôneur , de l'annoncer ; j'ai
écrit quelque part que c'étoit à l'ap-
parition de ce phénomène littéraire
que la poésie en France commençoit
à faire époque. Son porte-feuille est
rempli de Tragédies incroyables : mais
son Opera ! son Opera Comique !

Un sentiment d'admiration se ré-
pandit dans toute l'assemblée ; on saisit
ce moment pour dire à Madame ***
que le plaisir qu'on avoit goûté étoit
trop vif , pour qu'on n'eut pas été
occupé du soin de le lui faire parta-
ger.

ger. On assûra que l'Auteur étoit chez lui, & que certainement il viendrait volontiers lui faire hommage de ses talens. Sur le champ on donna ordre de préparer une voiture ; le dîner commençoit à paroître long ; le Poète arrive ; Madame *** se lève de table avec précipitation ; on la suit ; on entoure le faiseur d'Opéra ; tout le monde lui parle à la fois ; on le porte , pour ainsi dire , dans le cabinet d'assemblée. Le chantre nouveau-né se fit entendre. Dès la première scène on fût en extase , & à la fin du premier Acte tout le monde se levoit , gesticuloit , parloit si fort , que je ne pûs m'empêcher de rire , aux risques de passer pour un barbare. Heureusement je n'étois pas le seul , & je fus ravi d'appercevoir un homme qui osoit en faire autant. Il m'avoit déjà

paru le plus sensé de la compagnie. Enfin la pièce finit ainsi que les applaudissemens. L'introducteur du Poète l'invita à prendre congé , afin que l'on pût parler de lui plus à son aise. Le modeste Auteur se retira. A peine fut-il parti , que nos Philosophes nous donnerent une seconde Comédie.

La première scène fut ouverte par celui qui avoit présenté le grand homme du jour.

— Vous l'avez-vû , Madame ; vous l'avez entendu ; sans doute , Messieurs ; vous partagez mon enthousiasme ?

En même - tems que je l'admire ; reprit un autre personnage , mon cœur est déchiré par le souvenir de son indigence. Des deux extrémités de la salle j'entendis des voix qui se répondoient alternativement ? Celui-

PHILOSOPHIQUES. 51

ci s'écrioit : Quelle grandes images !
Quelle infortune , s'écrioit l'autre.
— Quelle conduite dans sa pièce !
— Quelle constance dans ses malheurs !
Dans l'instant tous les Philosophes se
lèvent & s'écrient tous ensemble, l'hon-
neur de la Nation est compromis ; il
faut faire un fort à un homme aussi rare.
Chaque particulier de l'assemblée vou-
lut se réserver le plaisir de faire sa
fortune. On promet des places , des
emplois , des pensions. Mais toutes
ces promesses n'étoient que des paro-
les. Nos Philosophes les apprécioient
en eux-mêmes à leur juste valeur.

Il faut , dit l'un d'entr'eux , faire
une grande quête pour ce grand hom-
me. Cette idée plût à tout le monde ;
alors Madame *** prit la parole.

On prie , dit-elle , tous les Auteurs
qui se trouvent ici , de ne point par-

tager avec nous le plaisir d'une si belle action. Leur gloire est de découvrir le mérite , & la nôtre , est de le récompenser.

On applaudit à ce discours, & l'honneur de quêter fut réservé à celui qui avoit amené l'Auteur. Il se saisit d'un large chapeau les Spectateurs l'entourerent ; il commença sa ronde en disant : donnez , Messieurs ; c'est pour mon Poète Bearnois. Tout le monde s'empresse ; les uns donnent quatre louis ; les autres dix ; d'autres vingt ; & plusieurs en promettent cinquante. En un mot la quête fut portée à quatre cens louis. Ce qui me parut le plus plaissant , ce fut le rôle de cet homme que j'avois trouvé si raisonnable ; c'étoit un Fermier général. Quand le chapeau *réceptif* arriva vis-à-vis de lui , il fit une grande

révérence, & s'adressant à Madame ***, il lui dit avec beaucoup de gravité : trouvez bon que je ne donne rien ; & que dans cette occasion , je m'empresse d'imiter ces Messieurs ; ils m'en aimeront moins ; mais ils m'en estimeront davantage.

En vérité c'est s'acquérir l'estime à trop bon marché, dit Madame de *** ; je suis convaincue qu'il plaîsante.

— Non , Madame , je ne plaîsante pas : quoique je n'aye jamais été Auteur , je suis fort aise d'être traité comme un homme d'esprit.

Mon pauvre Fermier général es-
fuya bientôt une grêle de sarcasmes ;
j'en entendis même de très-durs. Enfin.
leur dit-il , vous me forcez, Messieurs,
à le publier ; sçachez que j'ai fourni
hier à deux quêtes considérables ; l'une

en faveur d'une veuve accablée d'enfans; l'autre pour un homme sans ressources, dont la maison vient d'être totalement incendiée.

Quelle différence! s'écria le Philosophe quêteur; il est bien question ici de votre Veuve & de votre Brûlé; il s'agit d'un grand écrivain, & qui plus est, d'un écrivain Philosophe, qu'il faut mettre à portée de paroître dans le monde, pour y plaire & le réformer; sur le champ il détourne fièrement son chapeau, & continue sa ronde.

Rien n'est si puissant que l'exemple; je m'aperçus que la quête se ralentissoit: heureusement pour les fonds de l'Auteur, cet homme bizarre fut un des derniers auxquels on s'adressa. Pour moi, je m'accuse d'avoir mis vingt louis dans le chapeau, & je m'accuse sur-

tout d'avoir trop écouté mon introducteur , lorsqu'il me disoit à l'oreille que je ne pouvois en donner moins.

Je m'échappai dans le tumulte des éloges. Je descendois ; je vis l'intrépide Fermier général qui me suivoit.

— Eh bien ! Monsieur le Baron ; que pensez-vous de cette Comédie ?

— Hélas ! je pense comme vous ; mais je n'ai pas agi de même.... — Au reste , m'ajouta-t-il , je connois ces Messieurs , & plus encore le nouvel écrivain ; j'avois déjà oui dire que sa pièce étoit détestable. Je me croirois honoré de pouvoir être utile à un Auteur estimable ; mais celui-ci n'a d'autre mérite que d'être le bas valet de ces Messieurs , & le partisan le plus fanatique de la Philosophie de nos jours. Nous nous quittâmes ; seul & livré à

moi-même, je ne pensois guère aux extravagances que je raconte ; j'étois occupé de Madame de *** ; je me rappellois ses propos obligeans, ses graces, la vivacité de son esprit, sa politesse simple & sans art, tout m'enchantoit en elle ; sa maison dans la suite fût celle de Paris que je fréquentois le plus ; je la voyois presque tous les jours ; j'aimois tout ce qu'elle aimoit, & plus je la connoissois, plus je chérissois le Philosophe qui m'avoit lié avec elle ; comment cet homme ne m'eut-il pas séduit ? Ses soins officieux prévenoient tous mes desirs ; il me parloit toujours de Madame de *** & je ne pouvois ignorer qu'il lui parloit sans cesse de moi ; j'oubliai presque l'unique objet qui m'avoit conduit à Paris ; j'avoue néanmoins que j'étois souvent inquiet & agité ; quelquefois même je questionnois mon Philosophe sur des

matières sérieuses ; j'étois peu content de ses réponses qui cependant me tourmenterent dans la suite ; mais il connoissoit mon foible , & j'écoutois volontiers tout ce qu'il me disoit ; je lui témoignois même alors la plus intime confiance ; un jour enfin il me dit : que vous êtes heureux ! il ne manque à votre félicité que de bannir entièrement de votre esprit des fantômes & des doutes ridicules qui ne conviennent point à un homme éclairé ; j'ai reconnu en vous l'ame d'un Philosophe , & si vous connoissiez vos forces ; vous jouiriez un jour le plus grand rôle. Oui, continua-t-il avec un air d'enthousiasme , vous pourriez nous aider à consommer une opération que nous méditons depuis bien des années ; il s'agit de réformer toutes les têtes.

— Je ne pus m'empêcher de rire & de convenir que le projet étoit vaste.

— Point de compliments, me dit-il ; point de plaisanteries ; vous ne soupçonnez pas l'importance , la sagesse de nos vûes , la grandeur de nos desfeins. Il est question du bonheur des hommes ; tout nous assure que cette grande époque est réservée au siècle où nous vivons.

Depuis près de trente ans, les lumières se répandent sur notre glôbe. La doctrine que nous annonçons à l'univers est palpable ; nous le rappelons à la nature ; hors d'elle point de vérité ; & pour exécuter une conversion universelle , nous ne voulons employer que la seule raison de l'homme : la raison & la nature , voilà les Dieux de la Philosophie. Rendons nos semblables heureux ; renversons les préjugés des

Nations ; étouffons une Religion barbare & funeste à la société ; donnons un frein à l'autorité des Rois , & peut-être forcerons nous un jour ces Despôtes de la terre , à se précipiter de leur trône pour se confondre avec leurs sujets , en leur rendant cette liberté primitive qui fait le vrai patrimoine de l'homme. Ah ! Monsieur , m'ajoutait-il , quelle gloire pour vous , de coopérer à ce grand ouvrage ! Attendez-vous à être regardé par nos derniers neveux , comme un des premiers Législateurs du monde & comme le Bienfaiteur de l'humanité.

— Je ne fais pas , lui dis-je , si vous voyez bien ; mais il faut avouer qu'on ne sauroit avoir des projets plus ambitieux. Vous voulez entreprendre la conquête de tous les esprits , & vous assujettir les Rois ! Je ne doute point du pou-

voir de la Philosophie ; mais trouvez bon qu'avant de m'associer à vos succès, je m'en tienne uniquement à votre première promesse. Vous assurez que la pratique de vos maximes suffit pour nous rendre heureux. Hé bien ! je ne viens ici que pour essayer vos principes ; je cherche le bonheur , & si je reçois jamais de votre Philosophie un don si précieux ; je professerai hautement votre doctrine.

— Vous parlez à merveille. C'est précisément ce que je dis. Vous serez heureux, & le plus heureux des hommes. Regardez-nous : toujours sereins & tranquilles , le cours des événemens n'altère point notre paisible bonheur. Nous ne sommes tourmentés que par le zèle & l'amour de la gloire ; j'avoue que souvent c'est une espèce de supplice pour nous. Au reste

PHILOSOPHIQUES. 61

nos maximes bien conçues , nous mettent au-dessus de tout , & s'il étoit possible que nous devînssions méchants & pervers ; elles feroient taire le remords , inutile tourment d'une ame sans force & sans vertu.

Ces dernières paroles m'épouvantèrent ; il s'en apperçût , & dans la crainte de m'inspirer des sentimens défavorables à sa Philosophie , il ne cessa de me parler de l'excellence de la vertu ; il me raconta les plus beaux traits d'humanité , & me fit observer que tous les héros qu'il m'avoit cités , sortoient de son école.



LES SATURNALES.

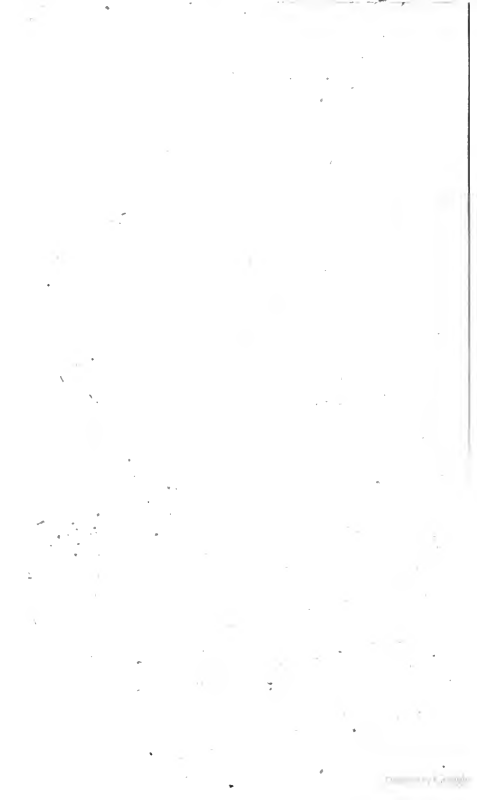
LE charlatanisme en tout genre fut toujours méprisable ; mais ceux qui l'exercent sont quelquefois amusans :

Ne m'arrêtant , pour ainsi dire ; qu'à la superficie de mon âme , je me croyois moins malheureux ; les objets dont j'étois environné prêtoient à l'illusion ; je me plaisois moi-même à l'augmenter. J'étois dans cette disposition , quand je reçus une lettre de Madame ***. Elle partoit pour ses terres , & me pressoit d'aller jouir avec elle des agrémens de la saison. Elle peignoit les plaisirs de



*O Philosophes françois ? que n'ai-je
pas fait pour mériter votre estime !*





PHILOSOPHIQUES. 63

la campagne avec un naturel , avec une simplicité si douce & si vraie , qu'elle m'inspiroit du dégoût pour la Ville. Elle me parloit d'une société charmante , & la sienne me suffisoit. Je lui mandai que je m'empresserois de la suivre , dès que j'aurois rempli quelques devoirs indispensables.

Mon Ambassadeur ne m'avoit point encore présenté à la Cour. Je hâtai le moment de remplir ce devoir , & je me rendis chez Madame de *** , lorsque j'eus offert mes hommages au Roi , & à l'auguste fille de ma Souveraine. Je comptois n'y rester qu'une quinzaine de jours ; quatre mois s'é-

coulerent , que j'y étois encore. Une fociété assez nombreuse se renouvelloit fans cesse au moyen d'un voisinage peuplé d'hommes & de femmes d'un commerce agréable. Parmi les personnes de Paris qui étoient venues dans cette délicieuse campagne , je retrouvai mon prétendu sage. Il avoit été amené par M. le Comte de *** qui passa huit jours avec nous. Le Philosophe s'aperçut bientôt de mon intimité avec toutes ses connoissances , & ses attentions pour moi redoublerent ; il a cependant toujours ignoré que Madame de *** étoit bien éloignée de le placer au rang de ses amis ; il étoit parfaitement connu ; on le voyoit sans doute avec plaisir ; mais on craignoit de le voir trop. Le caractère de Madame de *** étoit dans le fond solide & vrai.

Personne

Personne n'ignore que Paris est le lieu du monde , où l'on met le plus de différence entre un ami & une connoissance.

Vous jugez bien que ce Sage entreprit de me développer une partie de ses systèmes sur la politique , la Religion , la Littérature , enfin sur l'universalité des choses ; car l'Encyclopedie marche toujours avec ces Messieurs. Il m'attendoit à Paris , disoit-il , pour m'installer au rang des Sages ; mais étant , comme je l'ai décrit , un des hommes de France les plus adroits , il s'aperçut bien que j'étois alors occupé trop agréablement pour me livrer à ces spéculations , & il crût qu'il étoit à propos de renoncer à me faire goûter ses discours Philosophiques. Aussi me disoit-il souvent que j'étois trop jeune & trop dissipé pour un homme à réflexions profondes.

E

des ; c'étoit cependant dans des momens d'humeur qu'il me parloit ainsi ; car il m'assûroit qu'il ne me perdrait pas de vue , & qu'il renvoyoit l'exécution de ses projets à des tems plus heureux.

Ce seroit sans doute ici le moment de parler d'une aventure qui a le plus influé sur les résolutions que j'ai prises dans la fuite ; mais j'ai prévenu que ces Mémoires étoient moins l'histoire de ma vie , que celle de mon esprit & de ma raison. On imagine assez que toujours inquiet & indécis , parvenu à la force de l'âge & des passions , je dûs éprouver toute leur violence : il me suffit de dire que j'oubliai Paris , ma patrie & moi-même. Ainsi s'écouloient mes jours. J'essayais de me rendre heureux , & je croyais l'être.

L'arrière saison & les approches de l'hiver nous firent penser à notre séparation. Nous nous consolâmes par

l'espoir des plaisirs de la ville , & c'étoit nous promettre de nous quitter rarement à Paris. Je m'y rendis , & j'y vécus dans la dissipation & le tumulte du grand monde.

Cinq ou six jours après mon retour de la campagne , je me fis conduire chez mon Philosophe , je ne pûs le rencontrer ; le lendemain il passa chez moi de très grand matin.... Je ne puis vous donner qu'un moment , me dit-il , je n'ai que le tems de vous embrasser. Nous avons aujourd'hui une convocation extraordinaire. De pareilles assemblées n'ont lieu que dans des occasions critiques ; c'est-à-dire , lorsque la Philosophie est en danger , ou surchargée d'affaires majeures & d'une nature singulière.

— A votre agitation je tremble que la Philosophie ne soit dans le premier cas.

— Quelle apparence ! Jamais nous n'avons été si puissans ; notre crédit en France est prodigieux. Voici le fait : nous sommes convoqués pour délibérer sur des objets très essentiels , nous appellons ces sortes d'assemblées *les Saturnales Philosophiques*. On s'y rend avec empressement. On y dîne gaïment , mais les affaires une fois entamées , la sagesse préside aux délibérations. Le Chef des Saturnales prononce despotiquement ; s'il étoit cependant possible que son avis fut contredit , un Philosophe de l'assemblée pourroit alors se lever , & proposer le sien. Vous jouirez de ce grand spectacle. Mes projets sur vous ne sont rien moins que changés , & je suis plus résolu que jamais de vous placer parmi nous. Je vous annonce que vous serez enchanté de votre journée , & qu'elle fera même dans votre

vie une époque remarquable. Je vous quitte ; trouvez-vous chez moi vers les onze heures au plus tard.

J'étois bien éloigné de laisser échapper une si belle occasion. Je lui promis d'être à sa porte à l'heure indiquée , & il partit.

On fera sans doute étonné que je n'aye point encore parlé de mon premier ami. Je conviens de mes torts. Je dois cependant certifier qu'il étoit souvent présent à ma mémoire. Sa place étoit dans mon cœur , & je ne fais par quel pressentiment j'entrevois qu'un jour il s'en rendroit le maître. Je l'estimois d'avantage , à mesure que je m'éloignois de lui. Il m'avoit écrit plusieurs lettres pleines d'enjouement & de raison. Il m'a dit depuis qu'il jugea parfaitement de la situation de mon cœur , & que malgré ses inquiétudes ,

l'espoir qu'il avoit conçu de mon retour à la vérité , fut toujours au dessus de ses craintes. L'incertitude où j'étois qu'il n'apprit mon arrivée par d'autres que par moi - même , me fit prendre le parti de lui écrire. Instruit par le porteur de ma lettre que j'étois chez moi , il me fit dire qu'il partoît dans l'instant pour venir m'embrasser. En effet il ne tarda pas à paroître ; cette entrevue me fit un plaisir extrême. Je le reconnus tel que je l'avois vû ; il me parut encore plus aimable : sa conversation fut vive & animée. Nous parlâmes des Philosophes : la dernière journée que j'avois passée avec eux ne fût pas oubliée. J'observai cependant qu'il ne me proposoit plus de continuer de les voir : il me dit même plusieurs fois que les connoissant aussi bien , que je les connoissois , je n'avois plus rien à gagner dans leur commer-

ce. Il me fit une peinture séduisante des agrémens qu'il avoit trouvés à la campagne dans une société de vrais Philosophes. Mes journées, me disoit-il, passoient comme des heures.

J'entrevis son dessein, mais le moment n'étoit point encore venu ; je crus devoir lui cacher la visite que l'on m'avoit faite le matin, & plus encore le rendez-vous que j'avois accepté avec tant de plaisir. Il étoit près d'onze heures. Je lui proposai de le conduire chez un de ses amis avec lequel il avoit à faire ; il accepta mes offres. Aussitôt que nous fûmes séparés, je volai chez mon Philosophe ; il m'attendoit avec quelque impatience ; nous montâmes en carrosse & nous nous rendîmes à l'assemblée de nos Sages. Prévenu que le reste de la journée étoit

consacrée à célébrer les mystères de la Philosophie , & que les Initiés pouvoient seuls entrer dans cette espèce de temple , je renvoyai mes gens avec ordre de ne ramener mon carrosse que bien avant dans la nuit. Nous fûmes conduits dans une maison isolée , située dans un quartier tranquille ; les portes étoient ouvertes ; nous entrâmes dans la cour. Le Philosophe fut étonné , que l'accès de cette maison fût si facile , & qu'il n'y eût personne pour en défendre l'entrée. Il vit un jeune homme d'une physionomie assez heureuse , & lui demanda quel étoit son état & son nom. Celui-ci lui répondit respectueusement qu'il étoit le fils du Concierge de la maison.

— Je le connois ; c'est un homme dont nous faisons beaucoup de cas. Tu me parois avoir , mon ami , ajouta-t-il ,

une figure de caractère, & telle que je les aime. Je veux instituer en ta faveur une place brillante : je te fais *Suisse de la Philosophie*. Prends bien garde d'introduire ici des esprits vulgaires. Quand tu auras l'habitude de nous voir, tu reconnoîtras le signe du Génie.

Après ce magnifique avertissement, nous montâmes à la grande salle.

Nous trouvâmes une douzaine de personnes qui étoient assemblées. On me dit qu'on m'attendoit avec impatience, & que le desir que l'on avoit de me connoître étoit proportionné à la grande réputation que je m'étois faite. Je remerciai beaucoup, mais je ne pûs m'empêcher de rire de la grande réputation que je m'étois acquise depuis une quinzaine de jours. Après les complimens usités, nous nous assîmes ; j'examinai toutes les physiono-

mies. Cette salle devint pour moi une espèce d'étude. Pour parler le langage des Peintres , je détaillais toutes mes têtes avec une attention extrême. Au milieu de mes observations , tout le monde se leva , & je vis entrer sept ou huit personnnages , dont le plus grand nombre m'étoit connu , & que j'avois vû chez Madame***. C'étoient les principaux chefs de la Philosophie. Je fus embrassé comme une ancienne connoissance , ce qui m'attira une considération marquée de tous ceux qui ne me connoissoient enore que par les éloges outrés qu'on avoit bien voulu faire de moi.

Avant d'entamer aucune affaire relative aux intérêts du corps Philosophique , ni même aucune discussion littéraire. On convint qu'il falloit s'entretenir des affaires politiques & de la situation du Gouvernement. Tout le

monde connoît la liberté qui règne dans les Caffés de Londres ; mais personne ne concevra jamais jusqu'à quel point elle fut portée dans cette convocation extraordinaire. Les Ministres & les Rois étoient appelés à leur jugement. Malheur aux Princes qui ne faisoient pas regner dans leurs États la tolérance absolue de toutes les Religions ; un grand Monarque du Nord fut porté jusqu'aux cieux , & les Philosophes trouverent qu'il ne manquoit à sa gloire que de briser sa couronne aux pieds de ses peuples.

Les Anglois parurent sur la scène ; ils furent blâmés de vouloir être Républicains en Europe & Despôtes en Amérique.

Bientôt le cri de la liberté se fit entendre. Ainsi qu'un Empereur Philosophe fit jadis le procès à tous les

*

Dieux (a), de même nos Philosophes modernes faisoient passer en revue toutes les Puissances de la terre.

Les Ministres des Rois n'étoient grands, selon eux, qu'autant qu'ils se servoient de leur pouvoir pour affoiblir l'autorité de leurs Maîtres, & le génie n'étoit accordé qu'à ceux qui d'une main sûre & hardie sapportoient les marches du trône, tandis que de l'autre, ils jettoient les fondemens d'une République universelle. C'étoit-là les Dieux de la Patrie.

Après avoir calculé le progrès des lumières, & avoir jetté un coup d'œil rapide sur tous les événemens possibles, ils finirent par conclure que les *Lapons* pourroient bien devenir avant peu, d'assez bons Philosophes.

(a) Julien l'Apostat dans ses Saturnales.

On vint nous annoncer qu'on avoit servi ; on se mit à table , on resta quelques tems dans un espèce de silence ; vers le milieu du premier service , la joie commençoit à éclater ; le plaisir brilloit dans les yeux de tous les convives. Un des principaux personnages saisit cet heureux moment pour prendre la parole.

— Enfin , mes chers amis , voici un jour de pleine liberté ; donnons l'essor à notre imagination. Le choc des esprits sert à les faire étinceler davantage , & c'est un excellent moyen de nous tenir en haleine.

Il a bien raison , dit un autre , la vérité est toujours où nous sommes ; évitons la peine de discuter & même de penser. Reposons-nous.

Le signal donné , la volubilité des

langués , la rapidité des paroles , fut incompréhensible ; les idées se succédoient comme les flots de la mer ; & dans la chaleur des discours , paroissoit une foule d'épigrammes , quelquefois plaisantes , toujours *atroces*. Ce qui me surprenoit davantage , c'est qu'ils se flattoient & se déchiroient tout à la fois. Dans ce bourdonnement continu , j'imaginois entendre autour de moi des essaims de guêpes acharnées au combat. Plus l'épigramme étoit outrageante , plus ils étoient empressés de la faire éclater ; mais aussitôt qu'ils commençoient à s'appercevoir que leurs faillies excitoient des émotions trop fortes , ils accabloient leurs victimes d'éloges inconcevables. C'étoit le baume qu'ils versoit sur leurs blessures cruelles. En effet ce spécifique étoit merveilleux : car l'éloge fait , tout étoit pardonné.

Nos Philosophes connoissoient trop le goût du siècle , pour s'en tenir-là. L'esprit disparut ; il fut remplacé par le génie des *Calembourgs*. On en fit de toutes les façons & à l'infini. Cependant je n'en pus retenir un seul ; sans doute , c'est faute de mémoire. Mais ce que je n'ai pas oublié , c'est que je me disois souvent à moi-même , que j'aimerois mieux vivre au milieu des panthères , qu'avec de tels amis.

Enfin le dîner finit ; un nouveau spectacle commença , & les Saturnales s'ouvrirent.

J'imaginois que le moment de passer à la salle des mystères , alloit être annoncé par le son triomphal des trompettes & des tymballes , mais nulle espèce d'harmonie ne frappa mes oreilles. Les mystères se célébroient prudemment portes closes , comme autrefois ceux de la bonne Déesse. Dès

que tous les Initiés sont arrivés , d'énormes verroux ferment la porte d'entrée , de manière que jusqu'à la fin de la Saturnale du jour , on peut dire que la *Philosophie* est sous le *scellé*.

Les Philosophes se leverent & marcherent gravement deux à deux vers la salle d'assemblée. Cette singulière fête se célébroit à la lueur des flambeaux ; si ce n'est qu'elle fut égayée par les étranges choses que j'y vis & que j'entendis , je n'imagine rien de plus lugubre.

Un homme que je n'avois pas encore apperçu étoit à la porte de la salle , tenant un caducée à la main. On me dit que c'étoit non pas un Héraut d'Armes , mais un Héraut de *Lettres* ; c'est ainsi qu'on l'appelloit. Quoique la marche fut régulière , néanmoins aucun rang ni distinction de personnes n'étoit

n'étoit observé : à peine les deux premiers qui étoient à la tête de la marche furent-ils arrivés au seuil de la porte , que le héraut dit à celui de la droite : quel nom portez-vous ? Le nom prononcé , j'entendis le héraut crier à haute voix : qu'il entre, & que le Sénateur se place à la vingt-deuxième chaise Curule. Il fit la même cérémonie pour chaque membre , & désignant les places par leurs numéros, les rangs furent gardés selon la date & l'ancienneté des réceptions. Il n'étoit encore entré qu'une quinzaine de personnes , lorsque je vis le héraut fléchir le genou & baisser son caducée devant le Philosophe qui m'avoit introduit dans cette assemblée. Quoique je ne fusse pas encore son disciple , je vis cependant avec plaisir qu'il occupoit une place brillante. Le héraut prosterné se leva & se tournant vers la salle ,

cria à haute voix : Philosophes, levez-vous & rendez hommage au Président des Saturnales.

J'appris qu'il y avoit trois assistans à sa droite , & trois assistans à sa gauche ; ces six dignitaires étoient également annoncés par le héraut qui po-
soit un instant son caducée sur leurs épaules , lorsqu'il les introduisoit dans la salle.

Dans le dessein ou j'étais d'observer les plus petits détails de cette étrange scène , j'avois eû l'attention de laisser passer tout le monde sans me présenter, mais lorsque je vis entrer les deux dernières personnes & le *héraut* fermer les portes de l'assemblée , je me hâtai de le prier de m'y introduire. Il me dit que personne n'entroit que par délibération , qu'il n'ignoroit pas que toutes les voix étoient pour moi , & que je devois m'attendre à être admis dans un instant par acclamation.

J'attendis un quart d'heure ; les portes s'ouvrirent ; je vis paroître deux hommes qui m'étoient inconnus ; ils m'annoncerent que j'étois reçu , & qu'ils étoient envoyés pour me précéder & m'installer dans ma place.

J'entre : quel fut mon étonnement ! Je ne reconnus plus personne. Je vis au milieu de la salle le buste d'un grand Philosophe élevé sur un pied-d'estal. Devant ce buste se trouvoit un petit autel à l'antique , destiné à faire brûler de l'encens ; un peu plus loin un trépied portant des réchauds enflammés d'où s'exhaloient des parfums. Toute l'assemblée assise formoit un grand cercle ; le Président habillé en sacrificeur , étoit au milieu dans une place un peu plus élevée ; les autres étoient revêtus du Manteau de Philosophe *.

* Les anciens Philosophes portoient de grands

Tels Raphael peint les Sages de la Grèce dans son fameux tableau de l'École d'Athènes.

On gardoit le silence. Le premier assistant prend la parole :

Le jour est arrivé, Illustres & Profondes Puissances, où la Philosophie doit être vengée des outrages d'un Poëte qui a fait un usage infâme de festalens. Ce sacrilège Auteur s'est élevé contre nous. Il a osé attenter au génie. En vain ce nouvel Erostrate a crû s'immortaliser par une querelle illustre ; vous l'avez foudroyé ; Profondes Puissances , & vous avez déclaré son ouvrage satirique d'autant plus dangereux , que ses vers sont excellens. En conséquence à la

manteaux qu'ils relevoient sur leurs bras. Lorsque Julien l'Apostat craignit d'être mis à mort par l'ordre de Constantius , il fit courir le bruit qu'il avoit prit le manteau des Philosophes.

septième heure des dernières Saturnales, il fut délibéré qu'on célébreroit en ce jour la réparation de ce crime.

Aussitôt le sacrificateur se lève avec ses assistans, & s'avancant vers le trépied des parfums, il prit un exemplaire de l'ouvrage satirique, & prononça ces paroles : » Que ces vers périssent » dans les flammes. Mais le poison » qu'ils contiennent infecteroit cet au- » guste lieu ; purifions l'air qu'on y res- » pire. »

Dans l'instant un nuage de parfums s'élève jusqu'au ciel ; tous les Poètes de l'assemblée se mirent à chanter tour à tour sur des modes différens des Odes satiriques contre la mémoire de cet Auteur impie.

Après cette espèce d'*Auto-da-fé*, le Sacrificateur & ses Ministres entourent

rent le buste du grand Philosophe ; lui présenterent l'hommage & le sacrifice des cendres de l'ouvrage condamné. On fit fumer devant la statue l'encens le plus précieux de l'Arabie. Tous les spectateurs entamerent des hymnes à sa louange , & en diverses langues répétoient ces paroles : » Que l'Univers apprenne que ce » grand Philosophe est le Dieu que » nous adorons. »

Cette cérémonie achevée , le Sacrificateur sortit , déposa ses habits de Grand Prêtre , reparût avec le manteau de Philosophe , & reprit sa place.

L'Officier chargé des dénonciations se leva & dit : un homme célèbre parmi vous implore le crédit & l'autorité de vos profondes Puissan-

ces. Le crime qu'on a commis , est un crime exécration. On a trouvé ses vers ennuyeux ; un écrivain a été assez hardi , pour oser l'imprimer.

Le Président , fronçant le sourcil ; s'écria : A quel excès les hommes ne se portent - t - ils pas ! Que cet audacieux soit mis en prison dans les vingt-quatre heures ; Secrétaire, enregistrez dans le Livre noir que la Compagnie emploiera tout son crédit pour obtenir justice.

Ce jugement rendu , l'Officier dénonciateur se leva une seconde fois & dit.

Je suis encore chargé d'employer les bons offices de vos profondes Puissances en faveur d'un Philosophe connu par son zèle & son intrépidité à défendre les précieuses maximes de la

Philosophie. Cet homme sensé cherchoit à bannir de sa Nation des pratiques superstitieuses. Dans un moment de zèle patriotique , il dit devant une nombreuse assemblée *qu'il falloit être un imbécile ou un fripon pour entendre la Messe.* M. *** a eû l'audace de répondre *qu'il falloit être l'un & l'autre pour parler ainsi.*

Le rapport fait , le Président fit entendre ces paroles.

Que le nom de M. *** soit notté dans le livre rouge des persécutions , & particulièrement dans la classe des ennemis dont nous devons tirer vengeance à la premiere occasion.

Le dénonciateur ayant fait tous ses rapports , le Sécrétaire perpétuel de la Compagnie se leva & dit :

On a imprimé par les ordres de vos Profondes Puissances cinquante-sept ouvrages importans. Parmi toutes ces productions , il s'est trouvé quarante écrits contre la religion dominante dans ce Royaume , tous très moraux , mais contenant une métaphysique si neuve qu'il n'a été donné qu'aux Philosophes de pouvoir les comprendre & les louer.

En conséquence ces ouvrages n'ont pu se vendre , & tous les frais d'impression sont tombés à la charge de cette illustre Compagnie. Selon les quittances des Imprimeurs & des Libraires , il est sorti de la caisse philosophique une somme de quarante-huit mille livres.

Le Trésorier se lève , & avec une voix de *Stentor* , ne prononce que cette parole : *j'affirme.*

Il faut observer , continua le Secrétaire , que les dix-sept autres ouvrages qui surpassent la force de *P'Arétin*, ont presque réparé la perte que les quarante autres écrits ont occasionée , puisque les frais payés , il est rentré dans la caisse un bénéfice de quarante mille livres.

Le Trésorier se leva & dit : j'affirme

On ne sçauroit , continua le Secrétaire , donner trop d'éloges à de pareils Auteurs. Ils ont été plus utiles au progrès de la philosophie que nos meilleurs Métaphisiciens. L'art de ces grands Ecrivains est d'adoucir nos mœurs qui sont un peu farouches. Ils préparent les esprits à recevoir plus facilement les lumières de la philosophie ; aussi jamais nos maximes n'ont-elles été plus en vigueur que depuis la naissance de ces ingénieux écrits. Mais

ce que l'on doit admirer le plus, c'est ce discernement infailible avec lequel vos profondes puissances sçavent employer les divers talens de leurs Ecrivains. Cet heureux choix renouvelle sans cesse l'admiration des François, & fait éclore des chefs-d'œuvres.

Le Trésorier se lève & dit :

Deux jeunes Auteurs de la plus grande espérance, connus par la véhémence de leur style, & par leurs courageuses imprécations contre la loi des Chrétiens, sont dans l'indigence la plus extrême. Ils appellent à leur secours cette illustre Compagnie.

Le Président prononça ces mots.

Trésorier ; vous donnerez vingt-cinq louis à chacun de ces Ecrivains pour exciter leur émulation, & pour

qu'ils puissent désormais blasphêmer à leur aise.

Pendant que le Trésorier faisoit son rapport , le Secrétaire se tenoit debout pour faire connoître à l'assemblée qu'il avoit à parler. Le rapport fini, il dit :

Vous n'ignorez pas ; Messieurs, que dans votre dernière Saturnale vous avez juré la perte de ***. Ce cinique Ecrivain ne cessoit de blasphêmer contre les Dieux & demi-Dieux de la philosophie. Son dernier ouvrage en quatre vol. *in-8°*. met le comble à ses crimes. Votre vengeance sans doute lui eût été moins funeste, si nous avions pu empêcher l'impression de son ouvrage ; si nous avions pu même , comme nous l'avons quelquefois pratiqué heureusement, acheter toute l'édition , & par le

moyen de nos Libraires , persuader à l'Auteur que son ouvrage *invenu* les avoit presque ruinés. Mais , vous le sçavez , Messieurs , nos efforts ont été inutiles ; nous ne pouvons nous dissimuler , à la honte de la Nation , le succès incroyable de cet ouvrage ; c'est ce même succès qui déterminâ votre auguste tribunal d'aviser aux moyens les plus prompts d'exercer votre vengeance d'une manière conforme à la dignité de vos personnes outragées & avilies par ce forban de la littérature. En conséquence à la cinquieme heure de vos Saturnales ; sur le rapport fait par un de nos émissaires : » que l'Auteur d'un livre » que nous avions condamné étoit » dans la dernière indigence & pour- » suivi pour le payement d'une lettre » de change de cent louis ; que sentence & condamnation avoit été

» prononcée contre lui avec prise de
» corps... Vu l'état des choses , il fut
» délibéré : que dans la crainte que
» son créancier , homme foible , ne
» se laissât séduire & n'accordât quel-
» que délai , on s'assureroit de la
» propriété de la lettre de change ,
» en payant le créancier qui en étoit
» nanti des deniers de la compagnie ;
» qu'on poursuivroit le débiteur avec
» une telle violence , qu'il seroit
» nécessairement traduit dans les pri-
» sons le jour même de l'échéance
» de la lettre.

Vos vœux ont été accomplis ;
Messieurs , & je m'empresse de vous
faire part d'une si heureuse nouvelle.
M. *** , un de vos émissaires princi-
paux , fut chargé de cette entreprise
si intéressante à la gloire de vos Pro-
fondes Puissances. Il s'en est acquitté
avec une intelligence & une sagacité

qui méritent vos éloges. Les moyens que sa prudence lui a suggérés le rendront à jamais célèbre dans nos fastes. Ces moyens sont trop ingénieusement imaginés, pour que je puisse me dispenser de les exposer sous vos yeux.

Vous sçavez, Messieurs, que cet habile négociateur craignit que le sieur ***, à l'échéance de la lettre de change ne se cachât pour se dérober aux poursuites de son créancier, & que par ce moyen vos ordres ne devinssent inutiles, ou d'une trop difficile exécution. Pour s'assurer du succès de ses démarches, il eut l'ingénieuse adresse, sous les dehors de l'amitié, de faire dire au sieur ***, par son premier créancier, qu'un homme plein de bienfaisance lui avoit payé le montant de sa dette, & ne vouloit pas se faire connoître.

Avant hier, jour de l'échéance de la lettre, M. *** se promenoit au Palais Royal dans la plus grande sécurité, racontant son heureuse aventure à tous ses amis; il n'avoit, disoit-il, d'autre chagrin que celui d'ignorer le nom de son bienfaiteur; mais à peine sorti de la promenade, il fut vigoureusement assailli par des hommes apostés, & conduit au Fort-l'Évêque. Depuis deux jours cet homme jette des cris lamentables. Inconnu de lui, j'ai voulu m'instruire de son désespoir par moi-même. Je me suis rendu dans sa prison; j'ai eû l'air de partager sa douleur & j'en jouissois. En un mot, Messieurs, cette affaire se présente sous l'aspect le plus riant. Il est dans le dernier accablement, & nous avons tout lieu d'espérer que sa détention
aura

aura pour nous les suites les plus heureuses.

Ce misérable n'est point encore assez puni , dit un des plus tragiques Poètes de l'assemblée ; il ignore jusqu'où peut être portée la vengeance d'un homme de génie.

Cet événement , dit un autre , nous fera respecter.

La joie commençoit à se répandre parmi tous les assistans , lorsque le Secrétaire prit la parole.

Ne vous livrez point encore , Messieurs , aux doux transports de la vengeance ; je vous le dis avec une douleur amère : ce matin il a paru dans les prisons un homme qui a demandé à parler à M. ***. Son entrevue l'a consolé ; ses discours ont tari ses larmes. Lorsque cet inconnu s'est

retiré , notre ennemi s'est empressé de dire au geolier qu'on lui avoit remis la moitié de la somme qu'il devoit , & que sur le déclin du jour, on lui apporteroit peut-être l'autre moitié , pour lui procurer son élargissement.

L'émissaire de la compagnie , s'écria le Président , est-il informé de ce malheur ?

Oui sans doute , il en est instruit ; répond le Secrétaire ; cet homme infatigable , après avoir rêvé quelques momens , nous a quittés avec précipitation ; allez , m'a-t-il dit , apprenez à nos chefs nos craintes & nos succès ; dites leur que vous m'avez vû en marche pour détourner l'orage ; vers le soir je monterai aux Saturnales , & dans l'instant il disparaît. La nuit est déjà tombée ; il n'arrive point ; chaque instant redouble mon inquiétude.

Un silence morne régnoit dans l'assemblée , lorsqu'une personne impatiente qui se tenoit à la fenêtre , s'écria : le voici ; il arrive triomphant.

En effet il entra : il est encore dans les prisons , s'écria-t-il ; je l'ai vû sur le point de nous échapper ; sa dette étoit en partie payée. Heureusement le bon homme qui s'intéressoit à son sort n'est pas riche ; il a cherché vainement des secours. J'ai sçu qu'après s'être fort tourmenté , il étoit rentré dans sa maison avec un violent chagrin. Pour en être plus sûr , je me suis fait annoncer à lui-même comme prenant intérêt à son prisonnier ; il m'a découvert ses peines & ses foibles ressources. Il n'osoit , me disoit-il , aller annoncer une si triste nouvelle ; je m'en suis

chargé. Je vole vers les prisons ; notre ennemi croyoit toucher au moment de sa délivrance ; il n'étoit occupé que de son bonheur. Je l'entendois chanter dans sa prison. J'annonce au geolier que son prisonnier ne sortiroit pas de longtems... Le croiriez-vous, Messieurs ? Le geolier s'est attendri. Il appelle ce malheureux avec un cri de douleur. Sur le champ il paroît à sa voix ; il étoit consterné. Je me suis empressé de lui apprendre qu'on avoit fait en sa faveur d'inutiles démarches , & qu'il ne devoit plus se flatter d'un élargissement prochain. Consolez-vous cependant , lui ai-je ajouté , vous n'avez qu'un seul créancier qui vous écroue , & pour surcroît d'espérance , apprenez , lui dis-je , en m'approchant de son oreille ; que cet unique créancier est un.... Philosophe.

A ce mot, je l'ai vû tomber sans connoissance, & je suis accourû pour vous l'apprendre.

Aussitôt tout le monde se lève ; on l'embrasse avec transport, & le plus foible éloge qu'il reçoit, est de s'entendre nommer l'homme le plus rare de son tems.

Reposez-vous sur moi, Messieurs ; écoutez mes sermens , Immortelle Compagnie. J'en jure par l'Encyclopédie ; il périra dans les prisons. Le Héros de la Grèce s'écrioit au passage du Granique : ô Athéniens, que ne fais-je pas, pour mériter vos éloges ! Et moi je m'écrierai sur les bords de la Seine : ô Philosophes François ! que n'ai-je pas fait pour mériter votre estime !

A peine avoit-il fini ces dernières paroles qu'on entendit frapper aux por-

tes à coups redoublés; elles sembloient être assiégées. On courût s'instruire de l'événement que sembloit annoncer un bruit si extraordinaire.

La plus belle journée finit quelquefois par un orage imprévu. Le bruit que nous venions d'entendre, étoit occasionné par l'arrivée d'un Philosophe qui n'avoit pû se rendre aux Saturnales ; il entre d'un pas précipité, d'un air furieux. J'arrive du Palais, dit-il ; les Chambres sont encore assemblées ; nos ennemis triomphent , c'est le comble de l'horreur , je viens d'apprendre, à n'en pouvoir douter, qu'un des nôtres doit être arrêté dans vingt - quatre heures , sous prétexte qu'il a publié un ouvrage qualifié d'impie par des fots , & que ce pauvre siècle aussi borné que les dix-sept autres qui l'ont précédé , n'étoit pas digne

d'entendre ; ainsi sont récompensés , Messieurs , ceux qui se dévouent courageusement à éclairer les hommes ; ils ne mériteront jamais de connaître la vérité.

A ce récit l'assemblée interdite resta quelques moments dans l'effroi. Chacun vraisemblablement inquiet , troublé par ses remords , s'accusoit forcément sur l'audace & la mauvaise foi de ses œuvres. Du milieu de la consternation un chef des Philosophes s'élance ; si tout nous abandonne , ne nous abandonnons point nous-mêmes , leur cria-t-il , d'une voix imposante ; la foiblesse n'est point faite pour nos ames généreuses ; j'aurai le tems de me porter où il faut ; & de parer l'orage. Puisqu'on nous laisse vingt-quatre heures , c'en est as-

sez. — Eh ! vraiment non , reprend le porteur de la nouvelle ; vos soins sont superflus ; l'ordre irrévocable est prononcé , & s'il ne doit s'exécuter que demain ; c'est uniquement pour une affaire de forme, & parce qu'il y a deux avis dans le Parlement sur le lieu où sera conduit le célèbre infortuné ; la première opinion veut qu'on le mène cruellement en prison , pour être puni comme criminel de lèse-majesté divine ; l'autre avis plus doux , est d'imaginer un moyen de sauver la loi , & de conserver la vie au coupable , en reléguant ce sage parmi les fous.

A ce coup de foudre, nouveau silence ; toutes les figures se décomposent ; & cet étrange spectacle me rappelle dans l'instant sans respect pour cette scène de douleur , une aventure assez

plaifante arrivée à ce bon & fublime Lafontaine.

Il défireoit avoir en petit bronze les têtes des anciens Philofophes ; il y faifoit travailler ; il entre un jour chez Madame de la Sablière (a) avec l'air le plus affligé. Ah ! quel malheur , Madame ! quel malheur ! Il fe désole , on l'interroge ; il eft longtems fans pouvoir répondre. Enfin queftionné , prefé ; vous fçavez , Madame , que nos Philofophes étoient au *four* ; tout alloit à merveille ; eh bien ! *Socrate a coulé ! tout eft perdu.*

Je vous avoue qu'en voyant les figures confternées de tant de grands hom-

(a) Tous les beaux efprits du fiécle de Louis XIV fe rendoient chez elle ; mais c'étoit uniquement pour elle.

mes, je me crus témoin d'un désastre bien plus général que celui dont se plaignoit Lafontaine. Il ne perdoit que l'effigie d'un Sage , & j'avois sous mes yeux une collection originale assez complete de têtes renversées , & de Philosophes manqués.







Établissement de la nouvelle Philosophie.
Votre Berceau fut un Café.

ETABLISSEMENT

DE 'LA PHILOSOPHIE MODERNE.

JE brûlois d'impatience de' faire à mon ami le récit de toutes les scènes différentes dont j'avois été témoin ; il étoit d'ailleurs nécessaire que je le visse. J'avois trouvé un billet chez moi par lequel il me marquoit qu'il avoit une affaire urgente à me communiquer. J'appris qu'il avoit questionné tous mes gens pour favoir où il auroit pû me rencontrer ; mais que ses perquisitions avoient été vaines.

Prêt à partir, pour aller le voir, je changeai d'avis ; je voulus me transporter aux prisons pour m'assurer par moi-même de la vérité du fait con-

cernant l'écrou ordonné par l'émissaire des Philosophes. J'estimois encore assez les hommes , pour imaginer qu'il n'en étoit point qui pussent trâmer une pareille perfidie. J'en étois si révolté , que je crus celui qui se glorifioit d'un crime semblable , plus capable de l'avoir inventé , que de l'avoir commis.

J'allai sur le champ aux prisons ; je demandai à parler à M. ***. Le Concierge me répondit qu'il étoit dans un état à faire craindre pour ses jours ; que d'ailleurs il avoit fait serment de ne voir personne , & qu'il étoit résolu de rompre tout commerce avec les hommes ; un seul d'entr'eux , m'ajouta-t-il , est excepté. Je demandai quel pouvoit être cet homme privilégié. Quelle fut ma surprise , quand

J'entendis le geolier prononcer le nom de mon ami. C'étoit lui-même qui avoit parû dans cet affreux séjour ; c'étoit lui qui avoit donné une partie de la somme dûe , & qui avoit couru tout le reste du jour , pour achever le payement de la dette. Que je suis heureux , m'écriai-je ! Au milieu de tant de noirceurs , mon cœur se repose sur une action héroïque, & c'est mon ami qui l'a faite. Quoique j'eusse pû sous les auspices d'un nom aussi cher , me faire annoncer au malheureux prisonnier , je crus devoir différer ma visite pour me donner le plaisir de venir le consoler avec son bienfaiteur même ; je me contentai de dire au geolier qu'il verroit bientôt cet homme vertueux. Je me rendis chez lui ; je ne pouvois me lasser de me féliciter du bonheur qui me l'a-

voit fait connoître. La prodigieuse dissemblance de son caractère avec celui des Philosophes & de leurs profélites, me le rendoit plus cher que jamais. Mon admiration se fixoit sur lui avec complaisance. Je croyois appercevoir un génie supérieur qui se plaisoit à se cacher sous les dehors les plus simples, & qui ne me laissoit voir en lui qu'un autre moi-même. Son esprit vaste & modeste me suivoit pas à pas, & dans les occasions nécessaires, il s'élevoit comme un aigle ; j'admirois l'adresse avec laquelle il avoit l'air d'adopter mon opinion pour mieux la combattre & la détruire ensuite. J'admirois surtout cet art heureux qui faisoit naître en moi ses propres idées ; il réalisoit à mes yeux cette Minerve fabuleuse qui, sous les traits de Mentor, gouvernoit la jeunesse docile du fils

d'Ulysse ; je conclus qu'il étoit encore des Philosophes dignes de ce nom. Oui , m'écriai-je , il en est ; les trouver, vivre avec eux, est sans doute un bonheur. C'est commencer à être sage, que de les discerner, & c'est l'être, que de les aimer.

J'arrivai chez lui dans ces heureuses dispositions. Malgré le plaisir qu'il eut de me voir, je m'apperçus aisément de son chagrin ; j'en connoissois la cause ; son ame étoit trop affectée pour lui tracer le détail de tout ce que j'avois vû ; je pensai que je devois paroître tout ignorer , & tout apprendre de lui-même.

— Vous m'avez bien manqué hier ; me dit-il ; je comptois sur vous pour finir les malheurs de l'homme le plus intéressant & le plus infortuné. Il me parloit, & les larmes couloient de ses yeux.

VII. MÉMOIRES

Arrêtez , lui dis-je , je fais tout ; vous jouirez bientôt du prix de votre action généreuse ; le prisonnier sera délivré (*).

Son étonnement & sa joie furent extrêmes , je profitai de ce moment pour lui raconter tout ce que j'avois vu ; je n'omis aucune circonstance des *Saturnales* ; il étoit dans le ravissement de me savoir témoin de ces extravagances & de ces horreurs. Je me récriai sur l'atrocité de l'action ; je ne voyois rien au monde de plus perfide que cette horde de nouveaux barbares qui se croient une république de Sages.

— Vous vous trompez peut-être ; me répondit cet homme juste ; il y a chez eux plus d'orgueil & de fanatisme que de perversité. Je serois fâché de

(*) On le fit sortir le même jour des prisons.

les supposer plus méchans, qu'ils ne le font ; il en est même plusieurs de ma connoissance qui sont capables de bien-faisance & de générosité envers leurs amis ; mais le prestige fascine leurs yeux ; & malgré leur cri de tolérance , il n'est aucune secte dans le monde , plus intolérante que la leur. L'orgueil Philosophique une fois blessé , ne pardonne jamais : il n'a plus de repos que ses vengeances ténébreuses n'aient trouvé l'instant d'éclater ; mais je le répète encore , je pense qu'il se trouve dans leurs procédés les plus atroces , plus d'enthousiasme & de folie , que de méchanceté & de noirceur.

Ces réflexions m'étonnerent , & j'admiraï la droiture & la justice avec laquelle il jugeoit des êtres injustes qui pensoient si différemment de lui.

Ma manière de voir vous surprendra

H

moins, quand vous saurez que, forcés par l'évidence des faits, de condamner nos semblables, nous devons toujours présumer le moins de mal possible, & dans leurs plus méchantes actions, chercher les motifs qui peuvent les rendre moins odieuses. Tel est l'esprit de ma Religion, & la morale de la véritable Philosophie. Ne croyez pas que je haïsse les hommes dont nous parlons; leurs personnes me sont chères; mais leurs actions & leurs systèmes sont si funestes, que je ne puis m'empêcher de les regarder comme les ennemis de la nation & de l'humanité.

Je convins avec lui de toutes ces vérités; mais je le fis convenir à mon tour que rien n'étoit plus plaisant, que leurs majestueuses assemblées. Je ne lui dissimulai pas que j'étois prié ce jour là même à dîner chez un homme puis-

fant qui les protégeoit , & que j'espérois de trouver chez lui quelques uns de leur plus rares personnages , mais que leur rencontre dans des maisons particulières ne me procuroit pas le même amusement qu'ils me donnoient dans les leurs. Quand je lui tenois ce langage , j'étois bien éloigné de soupçonner le plaisir qui m'attendoit. Je pris congé de lui , & je passai chez le Philosophe.

Les folies dont j'étois sans cesse témoin , l'attrait que j'avois naturellement à méditer , tout sembloit conspirer à me mettre au rang des hommes les plus sensés ; mais le naturel & les circonstances tiennent bien rarement contre la fougue de la jeunesse. J'aimois les gens de bien , je rendois hommage à leurs vertus ; mais je ne m'ennuyois pas avec mon Philosophe.

reusement , me dit-on , ce jugement inique n'a point eû lieu ; l'Auteur condamné a sçû dissiper l'orage par une rétractation publique & si ingénieusement faite , qu'elle paroît moins un hommage rendu aux préjugés , qu'une nouvelle Epigramme contre la superstition. L'usage de ces sortes de rétractations est reçu parmi nous ; l'ouvrage reste , immortalise son Auteur , & un désaveu ironique le fait jouir paisiblement de sa gloire. Pour revenir , m'ajouta-t-il , à notre assemblée du jour , vous avez trop d'esprit pour penser que les secrets de notre administration & du régime politique de la Philosophie puissent raisonnablement se divulguer & se discuter en présence de la multitude. Nos Saturnales , par exemple , sont plutôt nos spectacles , que nos conseils ; il est vrai que l'entrée n'en est accordée , qu'à des

Philosophes un peu connus , je ne dis point par de grands talents , mais par un certain rang dans la nation. Ces sortes de fêtes ont été particulièrement instituées pour les jeunes gens de qualité. Leur réception parmi nous leur tourne la tête. Ce sont des membres très nécessaires à notre constitution ; ils passent leur vie à la Cour & dans le grand monde ; nous sommes maîtres de leurs organes ; ils nous apprennent tout ce qu'ils entendent , & nous leur faisons dire tout ce que nous voulons ; ils noircissent & perdent souvent nos ennemis , & ils augmentent notre considération par le respect & l'admiration qu'ils témoignent pour nos personnes. Vous sentez bien que nous faisons à quoi nous en tenir sur le mérite de la plûpart de ces nobles Philosophes. A peine les avons nous vûs , qu'ils sont jugés ; mais nous ne les avons

pas créés ; nous ne pouvons que les former à notre utilité , & tirer parti de leurs agrémens , & même de leurs ridicules. Nous leurs rendons cependant plus qu'ils ne nous prêtent. Nous leur donnons une certaine réputation ; toutefois il en est quelques uns qui ont infiniment d'esprit & même des talens ; mais en général politiquement nous les flattons , & Philosophiquement nous en faisons très peu de cas.

Ma situation étoit embarrassante ; je tremblois d'être un des modèles de notre grand Peintre. Les yeux baissés , j'écoutois ce discours , & j'avoue , pour me servir de l'expression d'un célèbre fabuliste , que *j'étois honteux comme un renard qu'une poule auroit pris.* Ah ! M. le Baron , s'écria-t-il , heureusement pour moi , si ces gens de qualité vous ressembloient tous ; nous

n'estimerions en eux que leurs personnes. Il vous sera facile d'apprécier par la confiance que nous vous témoignerons , le jugement que nous avons porté de votre mérite ; vous nous entendrez traiter devant vous les affaires les plus essentielles à notre constitution. Vous verrez au grand jour tous les ressorts qui meuvent cette République dont la moindre ambition ne peut être que de renverser tôt ou tard le trône & les autels. Ces sortes de matières ne se traitent qu'à portes closes & en présence de ceux qui tiennent les rênes des affaires. L'homme chez qui vous dînez aujourd'hui est un des Philosophes les plus zélés ; il nous soutient de tout son crédit , & nous couvre , pour ainsi dire , de son autorité ; il a conçu pour vous la même amitié que je vous ai vouée ; nous avons sur vous les mêmes

vües , & fans nous être communiqué notre manière de penser , nous espérons l'un & l'autre que vous ferez un jour en Allemagne le soutien de la Philosophie. Vous êtes réservé , pour étendre son empire , & nous nous flattons de pouvoir , par votre canal , établir entre Paris & Vienne la plus utile correspondance.

— Votre plan est bien conçu ; le croyez-vous d'une exécution facile ? Notre Impératrice , la connoissez-vous ? Vous savez sûrement que la sagesse est assise sur son trône ; mais vous ignorez peut-être qu'inébranlable dans ses principes, elle fait régner avec elle la religion de ses pères ; & cette même religion , vous l'abhorrés ? vous voulez la détruire ?

— Eh ! vraiment , je le fais bien ! c'est que votre Impératrice n'est pas Philosophe ; mais par les moyens que nous vous communiquerons , les généra-

tions de vos Princes pourront le devenir un jour. Ce n'est qu'en calculant bien , qu'en combinant tous les événemens possibles , que nous venons à bout d'exécuter des choses difficiles & presque inespérées. Nos démarches sont les fruits de la réflexion & de la sagesse ; & croyez-en mon expérience ; il est un point déterminé , où tous les événemens viennent aboutir ; il n'est question que de les prévoir & de les bien préparer. La conquête d'un Royaume est incertaine ; elle dépend toujours de la fortune & des circonstances ; mais notre domination n'est établie que par l'esprit ; nous subjuguons les peuples par la raison ; l'intérêt personnel , les plaisirs , la liberté , voilà nos cohortes , nos légions ; & quelle puissance pourroit résister à des armes aussi victorieuses ! Au reste *oser tout & ne rien craindre* , voilà notre

cri de guerre. Il est question aujourd'hui de vous démontrer que nécessairement nous devons jeter dans nos commencemens des racines profondes , & que ces racines une fois affermies , nous devenons indestructibles. Telle est la nature de notre gouvernement. Nous paroissions d'abord des citoyens isolés , mais dans peu nous sommes Rois , & tout se meut à notre volonté. Enfin pour se former une idée juste de notre puissance , il faudroit calculer le pouvoir du génie , des passions & de l'indépendance.

Les affaires graves qui devoient être traitées dans cette nouvelle assemblée , ne me permettoient pas de douter que mon Philosophe n'y fût un des personnages principaux. En effet il me dit qu'il s'y trouveroit avec les six Assistans que j'avois vus à ses côtés

le jour des Saturnales ; il me proposa de nous y rendre ensemble.

Avant d'entrer , m'ajouta-t-il , dans notre conseil privé , il est à propos que vous soyez prévenu sur le caractère d'un homme extraordinaire. Vous l'y verrez certainement ; sa présence est même indispensable. C'est un homme profond , singulièrement instruit ; il n'a jamais rien oublié de ce qu'il a sçu ; mais son commerce peu agréable fait disparaître tout ce qu'il vaut. Distrait à l'excès , on le voit presque toujours enseveli dans ses pensées ; ce qui caractérise le plus la biffarrierie de son esprit , c'est la manie qu'il a de s'élever contre ses propres idées , & de les combattre , soutenant presque toujours avec une véhémence sans égale le contraire de ce qu'il pense. La chaleur de la dispute lui indique la force ou la foiblesse de son

opinion. Il prétend qu'il a sçu , par ce procédé philosophique, faire tourner au profit de sa raison , la singularité même de son esprit ; mais ne soyez point la dupe des paradoxes qu'il pourroit avancer. Sa nouvelle façon de s'éclairer nous a été long-tems cachée , mais depuis qu'elle nous est connue , il nous est souvent arrivé de le désoler par une complaisance maligne , approuvant tout ce qu'il disoit au premier abord de ses contradictions.

Après m'avoir fait le portrait de cet homme singulier , il me demanda la permission de s'occuper un moment à rassembler quelques matériaux qu'il devoit préparer pour la séance du jour , & pour me distraire moi-même pendant ce court intervalle , il me mit dans les mains le premier volume de huit gros *in-folio* manuscrits , intitulés

les fastes du Génie. C'étoit le titre des ouvrages faits depuis trente ans en faveur de la nouvelle Philosophie ; comme les noms de la plûpart des Auteurs ne sont point imprimés à la tête de leurs œuvres , ce recueil les vengeoit de cette espèce d'obscurité. L'éloge de chaque Ecrivain étoit tracé ; leurs differens portraits donnoient à cet ouvrage une variété singulière. Les récompenses obtenues en faveur de ces Ecrivains , étoient autant de couronnes que l'on voyoit attachées à leur médaillon. Je fus très étonné d'y voir les noms de plusieurs personnes de ma connoissance, que je ne soupçonnois pas d'avoir tant d'esprit , & encore moins assez de modestie, pour n'avoir jamais voulu placer leur nom sur le frontispice de leurs ouvrages. J'interrompis un moment le Philosophe pour lui demander la raison qui voiloit tant d'illustres per-

sonnages aux yeux du public. Il me répondit :

Que les tems n'étoient point encore arrivés , que la vérité se cachoit quelquefois : la nation , m'ajouta-t-il , n'est point encore assez instruite , & assez forte , & le voile qui nous couvre ne peut encore se déchirer. Il est nécessaire que les différens états soient confondus par une indépendance absolue. En attendant ces jours heureux , la sagesse exige que les défenseurs de la liberté soient mis à l'abri de la vindicte publique , c'est-à-dire des oppressions de l'ignorance & de la superstition.

Je ne connoissois point encore le nom de l'Auteur du système de la Nature ; je le vis ; il étoit écrit en lettres majuscules. Ma surprise ne fut pas médiocre. La personne m'étoit très-connue. Le Philosophe sourit à mon étonnement, & me regardoit en tenant

son doigt sur ses lèvres ; je lui promis le plus grand secret.

Il finissoit de rassembler ses papiers ; nous partimes ; tout le monde étoit arrivé ; on jugea que nous aurions le tems de discuter des affaires importantes avant que de nous mettre à table. On m'avertit seulement de garder pendant le diner le plus profond silence sur tout ce qui pouvoit avoir trait aux affaires philosophiques : les oreilles des valets sont redoutables , nous dit le maître de la maison , & les gens en place ont souvent des espions qui s'insinuent chez eux ; on attribue quelquefois à ses ennemis des indiscretions & des malheurs dont la source sort de chez soi.

Ces moyens , dit un autre , sont généralement connus ; nous nous en sommes servis nous-mêmes trèsutilement , il y a quelques années. Nous
eûmes

estimes de puissantes raisons de nous em-
parer de la confiance d'un homme illustre dont nous prévîmes la destinée ; il étoit entouré de deux ou trois subalternes logés chez lui , qui ne le quitoient pas ; il ne voyoit que par leurs yeux , & se conduisoit entièrement par leurs conseils. Ces hommes ne nous aimoient pas ; nous trouvâmes le moyen d'introduire dans cette maison un laquais affidé , qui nous servit avec une intelligence supérieure ; il recueillit différens propos tenus devant nos détracteurs ; sa collection étoit riche ; cet homme puissant parloit assez à son aise , & surtout en présence de ses intimes confidens.

Vous vous rappelez sans doute, continue-t-il , cette curieuse correspondance qui amusa longtems tout Paris ; hors celui qui en étoit l'objet. L'homme

en place dont il s'agit , étoit un de ses plus redoutables ennemis. Instruits par le laquais dont nous l'avions investi , nous détachâmes un des nôtres qui s'insinua dans son esprit , & le premier témoignage qu'il lui donna de son zèle fut de l'avertir qu'il entretenoit deux traitres auprès de sa personne ; il lui donna pour preuves ses propres discours qu'il croyoit ignorés, & finit par lui persuader que ses confidens étoient les espions du héros de la Correspondance ; c'en fut assez ; les grands s'irritent facilement ; les circonstances & la nature du crime le mirent hors de lui-même , & sans vouloir entendre aucune espece de justification , nos ennemis furent chassés de chez lui. Depuis cette époque nous nous sommes emparés du maître de la maison , & la Philosophie dans la fuite dû à ce stratagème les plus grands

avantages. Après avoir entendu le récit de cette anecdote , nous nous rendîmes dans un cabinet de livres. Toutes les portes furent fermées , & la séance commença. L'honneur d'en faire l'ouverture fut laissé à mon Philosophe qui prononça ce discours (*).

Des hommes obscurs & vagabonds rassemblés sur les bords du Tybre , furent les fondateurs de l'Empire Romain ; leurs descendans subjuguèrent le monde. Telle est l'image de notre République , ou plutôt son histoire.

Notre berceau fut un Caffé. Cinq ou six hommes de lettres sans confi-

(*) Je passerois pour un prodige de mémoire si je ne prévenois mes lecteurs que ces Messieurs , qui attachent la plus grande importance à tout ce qu'ils disent ou écrivent , lisent ordinairement dans leurs Conférences , surtout quand ils ont

dération, sans crédit ; voilà notre premier peuple.

Pour se rendre les maîtres de l'univers , il fallut des siècles aux Romains.

Pour remplir le même objet , trente ans ont suffi à la Philosophie.

La rapidité de nos conquêtes fait la seule différence des deux empires. Vous serez moins étonnés , Messieurs , d'un pareil prodige , quand vous considérez que la propagation du génie ressemble à celle de la lumière.

Pour se former des idées saines sur l'importance & la sagesse de nos insti-

à proposer ou à discuter quelques sujets d'une certaine étendue. Comme tout de leur part est réciproquement précieux & solidairement immortel , ils se donnent des copies de ce qu'ils ont lû ; destiné par eux à servir la Philosophie , je reçus dans la suite une de ces copies que je transcris en ce moment.

tuts, il est nécessaire de remonter à notre origine, de suivre nos progrès, & surtout d'examiner les moyens qu'on a mis en usage, pour porter la Philosophie jusqu'au degré de gloire où elle est parvenue de nos jours.

La maturité de votre raison est l'époque de son établissement. Vous n'en rougirez pas, Messieurs; alors vous étiez tous des hommes obscurs; mais vous aviez reçu le génie en partage.

Dites-nous comment vous avez pu créer, conserver ce corps Philosophique? Apprenez-nous enfin comment vous avez pu le rendre, je ne dis pas seulement si célèbre, mais indestructible.

Après ces paroles, l'Orateur s'adresse à un personnage distingué, & lui dit :

C'est à vous , homme rare , parmi les grands hommes mêmes , à nous raconter tant de merveilles. C'est vous qui avez posé les fondemens de notre République.

Le discours finit , & le Philosophe si gracieusement interrogé, prit la parole :

Je conviens que j'ai été destiné à conduire des projets hardis & difficiles ; mais si j'avois pû dans ces premiers tems les concevoir , j'étois trop jeune encore , pour imaginer les moyens de les exécuter. Il falloit une grande expérience , une profonde connoissance des hommes , & surtout des hommes de cette nation. Notre regime & le plan de nos institutions , sont dûs au génie de deux Philosophes , dont la mémoire ne périra qu'avec la sagesse & la saine raison.

Je me souviens encore des premiers instans & des brillantes circonstances de notre création ; les détails en sont trop intéressants, pour ne point nous les rappeler avec un plaisir égal à notre admiration.

Après avoir gémi sur notre sort & sur l'injuste répartition des biens de la fortune , quelquefois nous désirions que les Graces Littéraires fussent jetées au hazard , dans l'espérance au moins qu'elles pourroient tomber sur quelques gens de mérite. M. *** un jour s'élançe du milieu de nous d'un air radieux ; & comme s'il eut été inspiré , il nous tint à peu près ce discours qui n'est jamais sorti de ma mémoire.

Que faisons nous ici , Messieurs ? Jusques à quand insensibles à nos maux , nous condamnerons - nous à

rester dans un état obscur ? N'oublions pas qu'un noble orgueil fut toujours l'appanage du génie. Je vous prédis une grande révolution, si nous cessons de nous méconnoître : Nous sommes esclaves, & notre esprit est fait pour commander. Profitons de la supériorité que nous avons sur nos concitoyens ; partageons au moins avec eux la haute considération, les honneurs & les richesses ; mêlons-nous avec les grands ; rendons-nous nécessaires à leur illustration, & par ce moyen nous aurons une grande influence sur les affaires du gouvernement. Si vous le voulez, Messieurs ; ajouta-t-il, le succès est certain ; formons une république nouvelle ; associons-nous des hommes puissants ; & que notre confédération soit un jour formidable.

En attendant que nous puissions tracer un plan de conduite , voici les moyens qu'il nous faut employer.

Paroissions aux yeux du peuple comme des hommes extraordinaires ; fixons sur nous les regards de la nation. Je la connois ; pour s'en faire admirer , il faut du spectacle & de la singularité. Eh bien ! soyons singuliers dans nos discours , dans nos écrits , dans nos manières ; inventons un langage qui lui paroisse sublime ; renversons les préjugés nationaux ; professons une doctrine inconnue , & formons un Code de morale nouvelle. Ce peuple est idolâtre du plaisir ; flattons ses passions : il est né moqueur ; armions-nous d'Epigrammes & de sarcasmes , & couvrons surtout leurs Magistrats & leurs Prêtres de ridicules. Le

François peu crédule se plait dans les doutes ; rejettons la révélation ; éteignons le flambeau de la foi ; amusions enfin , par l'attrait des nouveautés , ce peuple curieux , avide tout à la fois de plaisirs & de controverses ; plaisantons avec les uns , philosophons avec les autres , & sous les apparences de la sagesse , plongeons cette nation aimable & légère dans l'ivresse d'une heureuse folie.

Je ne puis vous exprimer, Messieurs, la sensation que nous éprouvâmes. Je ne vous rends que la substance des choses. Vous avez connu son éloquence & la chaleur de son génie ; son ame étoit dans ses paroles ; il la transmit dans la nôtre ; nous ne lui répondîmes que par acclamation & par des sermens de suivre ses conseils , & de nous vouer à

ses ordres. Dès ce moment nous nous assemblâmes tous les jours dans sa maison ; elle devint pour nous un nouveau Lycée , & mutuellement nous nous proclamâmes *Philosophes*.

Ce titre étoit encore trop générique. Une heureuse circonstance nous désigna d'une manière plus particulière & plus précise. Un Anglois infatigable dans ses travaux, avoit conçu un projet immense ; lui seul l'avoit entrepris , c'étoit la traduction d'un Dictionnaire universel , contenant toutes les sciences & tous les arts, en un mot l'histoire détaillée de l'esprit humain. Un de nos Philosophes fit connoissance avec cet Hercule de la Littérature ; il conçut sur le champ le dessein de lui dérober son grand ouvrage, pour en enrichir la Philosophie

Françoise , & faire rejaillir l'honneur d'une pareille entreprise sur les membres de son école. On fit entrevoir à l'inventeur une fortune immense. Pour accélérer la fin de l'œuvre , il falloit des coopérateurs. On lui présenta des *Philosophes* compilateurs , traducteurs , tous Ecrivains de génie ; on y joignit une foule de Libraires parfaitement désintéressés. Tant de secours & d'avantages gagnèrent la confiance du Savant. Tous les fruits de ses veilles furent communiqués. Alarmé de nos prétentions, l'Anglois voulut dans la suite nous disputer le terrain. La guerre se déclara , & victorieusement nous nous emparâmes des dépouilles de l'ennemi ; nous donnâmes un titre fastueux au Dictionnaire que nous avions savamment allongé , & nous primes le superbe nom d'hommes universels. C'est

ainsi que nous parûmes aux yeux de notre nation. Nous n'étions encore qu'à notre premier âge ; déjà le nombre de nos associés devenoit formidable ; des Philosophes nouveaux se présentoient sans cesse. Nos succès rapides nous suscitèrent des ennemis inquiets qui s'élevèrent contre une doctrine nouvelle ; mais nos prosélytes ; pleins de zèle & de courage , les repoussèrent avec violence.

On commençoit à nous considérer & à nous craindre ; nos disciples chantoient nos louanges ; ils nous représentoient comme les législateurs & les Dieux de l'humanité. On nous attira chez les grands ; leur vénération pour nos personnes étoit extrême. Plusieurs d'entr'eux ambitionnerent de devenir nos associés & nos amis ; leur crédit

utilement employé à nos fortunes , & des services importans méritèrent cet honneur à quelques uns. Enfin pour nous donner une existence immortelle , il fallut nous assembler en corps , & il étoit nécessaire que nos convocations avouées par le Gouvernement , eussent une sanction légale : c'étoit pour nous un coup d'état. Dans cet espoir , nous enfonçâmes les portes des Académies. Le tems seul pouvoit assurer nos succès.... Mais arrêtez-vous , Messieurs , je vous prie , à cette dernière époque. Voici le chef-d'œuvre de la politique du plus rare génie. Il ne suffisoit pas de faire entrer nos Philosophes dans les principaux Corps Littéraires , il falloit pour l'établissement de notre doctrine , s'en rendre les maîtres & les despôtes ; il falloit extirper jusqu'à la racine les er-

reurs qui y dominoient. Quelle prudence , Messieurs , n'avons-nous pas employée , pour renforcer ces corps débiles par des recrues d'esprits forts ? Combien de fois dans ces commencemens difficiles , n'a-t-il pas fallu pour tromper l'ignorance soupçonneuse , & la superstition aux cent yeux , obliger le Philosophe à se couvrir d'un masque à la porte des Académies ? Heureusement tant d'art & tant de soins n'ont point été inutiles ; notre adresse & nos stratagèmes ont été couronnés du succès. Vous allez être convaincus que le vaste projet de s'emparer de tous les Corps Littéraires , pour y faire regner la Philosophie moderne , à l'exclusion de toute autre doctrine , a été regardé par nos premiers maîtres comme le principal article de notre Régime & de nos Constitu-

tions. C'est à cette époque prévue près de trente ans auparavant , que l'on doit rapporter la gloire & la stabilité de notre République.

Après vous avoir, Messieurs, tracé rapidement l'histoire de la Philosophie , de son origine & de ses progrès, il est nécessaire de vous lire les maximes de son gouvernement.

RÉGIME ET INSTITUT.

De la Société Philosophique.

ARTICLE PREMIER.

ON choisira trois ou quatre Chefs auxquels ressortiront toutes les affaires majeures. Les prosélytes de quelque état qu'ils soient, ne doivent rien dissimuler de tout ce qui pourroit intéresser le corps Philosophique ; la moindre réticence

réticence sur ce sujet sera réputée une véritable félonie.

I I.

Les éloges que l'on donnera aux principaux Chefs ne sçauroient être trop exagérés. En parlant d'eux, vous ne direz jamais *l'esprit d'un tel*, mais *son génie*.

I I I.

Insinuez-vous chez les Grands & subjuguez-les par l'ascendant de l'esprit. Faites un choix distingué des Philosophes qui doivent être introduits dans leur maison. L'esprit ne suffit pas ; il faut le jargon du monde, un caractère hardi, un ton décisif & tranchant.

I V.

Les génies sombres, rêveurs, mélancoliques, on les gardera pour le ca-

K

binet & le conseil. Les projets secrets pourront leur être communiqués ; ils seront chargés de faire les mémoires , & de conduire les intrigues.

V.

Ne soyez jamais difficiles sur le choix des moyens ; envisagez seulement l'effet qui doit en résulter pour l'intérêt du Corps Philosophique. Il est bon de tout sçavoir. Employez des espions de deux especes, *d'illustres* & de subalternes. Les premiers feront les Philosophes mêmes ; la seconde classe doit être composée de Parasites , que l'on payera pour résider dans les Caffés , & se répandre dans les tables publiques.

V I.

Il est d'une politique bien vüe de prendre parti dans les grandes affaires

des particuliers ; nous serons rarement dans le cas d'une parfaite neutralité ; il faut solliciter dans les procès célèbres, charger nos émissaires de répandre d'abord dans les Caffés les propos les plus préjudiciables à la partie adverse ; ensuite nous accréditerons leurs discours dans le grand monde. Si malgré ces artifices notre ennemi triomphoit, n'ayons point l'air de nous être mêlés de l'affaire ; s'il succombe, il faut attribuer sa défaite à nos soins ; c'est le moyen de nous faire craindre & respecter.

V. I I.

Choisissez bien le caractère des femmes ; mettez celles qui sont jeunes & jolies dans votre parti , & celles qui sont sur le retour dans vos secrets. Cependant flattez-les toutes , louez-les à l'excès ; vous serez toujours crûs , &

K 2

vous n'en direz jamais trop ; fabriquez-leur des réputations d'esprit ; imaginez sans cesse cent jolis propos ; faites-les sortir de leur bouche ; elles croiront aisément avoir dit tout ce que vous aurez pensé pour elles.

V I I I.

Souvenez-vous qu'il faut s'emparer des avenues de tous les postes considérables de l'Etat. Placez dans tous les bureaux des adeptes choisis , & sur-tout introduisez des secrétaires adroits chez les grands qui paroîtroient ne pas vous être favorables ; afin d'être avertis des graces littéraires que les Auteurs ennemis feront solliciter auprès d'eux : alors vous employerez des moyens sûrs pour les perdre ; car sachez qu'il faut être encore plus ardens à éloigner de nos détracteurs toutes sortes de biens , que soigneux d'en procurer à nos prosélites.

I X.

Nous ne saurions trop répandre d'écrits ; nous étonnerons par notre fécondité ; nous ferons perdre de vue les écrits publiés par la superstition. Enfin les esprits étant différens , on ne sauroit trop varier les moyens de nous les attacher.

X.

Ayez toujours les yeux ouverts sur les talens ; si les jeunes Auteurs annoncent des préjugés , ne vous effrayez pas. La superstition enchaîne l'esprit dès le berceau ; les leçons d'un père qu'on respecte , occupent la mémoire d'une jeunesse encore timide , & l'on n'échappe au joug du fanatisme qu'avec le tems & les circonstances : alors imaginez toutes sortes de moyens , & faites jouer tous les ressorts possibles pour vous les attacher. L'indigence est

ordinairement le parrage des jeunes Auteurs ; leur amour propre est flatté de voir arriver à leur secours des personnages célèbres , & presque toujours ils épousent aveuglément le goût & les opinions de leurs bienfaiteurs.

X I.

Adoptez une foule de maximes qui présenteront des fantômes de vertu : Mais qu'elles soient toutes propres à séduire les sens & les passions ; on les appellera des *vérités Philosophiques* ; nos Ecrivains auront soin de les répandre adroitement dans tous leurs ouvrages ; & les feront reparôître sous mille formes diverses. Notre stile doit être violent & mystérieux. Couvert des apparences de l'humanité , l'égoïsme doit être l'ame de nos discours , & par-tout nous devons avoir l'air d'instruire chaque citoyen au nom de la nation.

X I I.

Les jeunes Auteurs qui voudront parvenir aux honneurs de la Philosophie, feront enregistrer, au bureau des chefs, les titres de leurs ouvrages.

X I I I.

Philosophes, écoutez ; entendez le secret de vos constitutions ; emparez-vous de toutes les Académies littéraires ; leurs Temples doivent un jour devenir vos écoles , c'est-là qu'il faut marcher ; cherchez-y vos couronnes ; ne précipitez rien ; cachez vos vues : c'est à une profonde dissimulation que cette gloire est réservée. Ne confiez l'exécution de cette haute entreprise , à laquelle vos destinées sont attachées, qu'à des hommes froids qui , le compas à la main , & calculant sans cesse les moments & les circonstances , hâteront par leur prudence & leurs délais le triomphe de la Philosophie.

Parvenus à ce degré de pouvoir, croyez que vous êtes bien prêts de la grande révolution ; alors répandez la lumière , & parlez au peuple.

Tels sont nos instituts , dictés par le courage & le génie.

Je n'étois pas accoutumé à voir mon Philosophe garder si longtems le silence ; impatient de communiquer ses profondes réflexions , il prend la parole & nous dit :

La plupart des grandes maximes que nous venons d'entendre , s'observent journellement. J'appréhende néanmoins que nous ne précipitions un peu trop les événemens. En effet le succès n'a point encore pleinement répondu à nos espérances. Nous crûmes , il y a quelque tems , que le moment décisif étoit arrivé. J'avoue que des circonstances brillantes sembloient

nous l'annoncer , & pour obéir à ces derniers commandemens de notre institut : *Répandez la lumière & parlez au peuple* , jamais ardeur ne fut semblable à la nôtre. Cent ouvrages parurent sur le champ , & les provinces en furent inondées. Pour rendre nos progrès plus rapides, nous imaginâmes de créer des Philosophes de campagne. Notre projet fut de les établir dans de gros bourgs , dépendans des terres des grands seigneurs de nos amis ; une protection spéciale leur fut promise ; ils devoient élever la jeunesse selon notre esprit & nos mœurs , lorsque des hommes malfaisans sonnerent le tocsin , comme si le feu eût été dans toutes les provinces du Royaume , & firent évanouir nos espérances.

Vous parlez sans doute des Evêques ;

dit un autre personnage. Vous sçavez qu'ils se sont assemblés dans cette capitale : ignorez-vous la démarche du grand Référéndaire de la Religion ? Nous sommes représentés comme des impies & des blasphémateurs ; leurs dogmes les p'us sacrés sont attaqués ; méconnus ; la foi prête à s'éteindre ; la morale de l'Evangile remplacée par les vices du paganisme , & cent autres traits semblables , sont employés pour former le tableau de la Philosophie. Mais allons au fait : le but de cette déclamation est de supplier Sa Majesté d'arrêter cette foule innombrables d'écrits *Philosophiques* qui se répandent dans le Royaume , & qui selon nos Prélats , incendient les cœurs ; & portent par-tout l'esprit d'irréligion & d'indépendance.

On répondit à cette nouvelle par un grand éclat de rire.

Le personnage, qui venoit de parler, ne s'attendoit pas à un pareil accueil ; c'étoit justement celui dont on m'avoit dépeint le caractère si bizarre & si contrariant. Il se péparoit à parler avec plus de force. Mais un autre le prévint & lui dit : gardons nous bien d'entreprendre de fermer la bouche à des harangueurs si utiles à l'État. Ne voyez-vous pas que c'est une affaire de *forme* ; & qu'il leur en coûte quatorze ou quinze millions tous les cinq ans pour présenter une requête inutile. Il leur seroit aussi facile de rassembler toutes les eaux de la Seine dans un vase , que d'arrêter le cours de nos écrits.

— Voilà qui est à merveille , dit le Philosophe contrariant. Mais vous supposez donc que notre crédit est supérieur à celui de tous les Evêques : cer-

tainement vous avez raison ; je fais cependant que le Roi a bien reçu leurs remontrances ; qu'il leur a promis d'interposer son autorité. En un mot, il le veut, & ils ont, disent-ils, pour garants de sa parole, la piété & la religion de leur auguste Monarque.

— Eh vraiment, c'est-là une de ces opérations où l'autorité échouera toujours. Qui pourra nous empêcher de faire travailler les presses des Hollandois & des Suisses ? Cette impossibilité démontrée, la politique la plus sévère se rendra facile, fermera les yeux, & ne croyez pas que nos Libraires, quelque désintéressement qu'on leur connoisse, se laissent jamais enlever une branche de commerce aussi essentielle ; soyez tranquiles. Ayons des Ecrivains dévoués à nos ordres, nous aurons toujours beaucoup de prôneurs, & la na-

tion ne manquera jamais d'ouvrages Philosophiques.

— Je suis de votre avis : mais si les Ministres de la Religion favoient bien s'y prendre , je ne penserois pas de même. Comment détourner une source, si elle est inconnue ? Pour supprimer l'effet , il faut supprimer la cause ; elle échappe à leurs yeux ; mais s'ils la découvrent , croyez vous....

Il fut interrompu par mon Philosophe. Voilà bien son caractère dans tout son jour. Messieurs, continua-t-il, l'éclaircissement est ici nécessaire , donnons lui le plaisir singulier de soutenir le contraire de ce qu'il pense. C'est en effet un moyen sûr de nous instruire ; il ne faut rien ignorer de tout ce que l'on pourroit entreprendre contre notre existence.

Tout le monde applaudit à cette controverse utile ; pour moi j'en fus enchanté.

On vint nous avertir que nous étions servis , & nous remîmes cette discussion intéressante à notre séance de l'après-dinée.



L' A R R Ê T.

ON parla pendant le dîner des forces actuelles de l'Europe. On me fit trembler pour l'humanité. Deux millions d'hommes sous les armes passèrent sous mes yeux. Bientôt l'Asie plus fortunée fixa notre attention ; le peuple Chinois , ses Dynasties , ses annales ne furent pas oubliés , & malgré le serment qu'on avoit fait de ne point parler de la philosophie, un d'entr'eux prétendit qu'elle avoit perdu ses plus anciens titres de noblesse , depuis que plusieurs Savans lui avoient enlevé ses dix huit mille ans d'antiquité , en démontrant que les Chinois étoient tout uniment une colonie d'Egyptiens.

Nous sortîmes de table , & nous ouvrîmes notre seconde séance.

— Eh bien , Monsieur , dit le maître de la maison au Philosophe contrariant , l'assemblée vous engage à mettre au jour un système suivi & un peu vraisemblable de notre destruction prochaine. On vous fait jouer , je l'avoue ; un rôle un peu triste ; mais nous aurons sans doute moins de douleur d'être étouffés par vos mains. Que feriez-vous donc , Monsieur , pour arrêter le cours de nos écrits ? Feriez-vous couper les doigts de nos Auteurs ? Ils dicteroient encore la vérité. Nous feriez-vous voir des prisons ; des gibets ? Mais pour qui seroit l'appareil de vos supplices ? Ignorez-vous que nos écrivains ne sont connus que de nous ? Ne voyez-vous pas que sous le voile impénétrable de l'*anonyme* ils attaquent les préjugés des Nations comme ces anciens gladiateurs qui combattoient

combattoient sous le masque (a) , & que, par ce moyen, ils tromperont toujours l'œil de la persécution ?

— La persécution ! elle est toujours odieuse. J'accorderois aux Gens de lettres une tolérance universelle.

— Y pensez-vous ? La tolérance.. :

— J'y pense sérieusement. Aussi je ne prétends vous détruire que par vos principes , vos maximes & vos aveux.

— Voilà un homme bien extraordinaire , s'écrierent-ils tous ensemble.

— Je vais peut-être vous forcer de convenir de mon assertion. Je vous préviens que je vais devenir le défenseur le plus forcené de la superstition ; & si j'ai le bonheur de ne pas vous

(a) Ces gladiateurs Romains sont connus sous le nom d'*Andabates*.

convaincre , au moins je vous ferai trembler car je tremble moi-même. J'ai à prouver que le Roi , par des moyens doux & faciles , peut , quand il le voudra , affoiblir tellement la puissance de la Philosophie moderne , que bientôt il n'en resteroit aucun vestige dans son Royaume.

Je dois aussi vous démontrer que nos écoles seroient désertes , & ce que je ne puis prononcer sans douleur, plus d'encens , plus de statues pour nous !

Il faut vous prouver enfin que nos prosélytes disparoîtroient , & que les plus fanatiques d'entr'eux, loin de chanter nos louanges, seroient peut-être assez ingrats, pour nous siffler eux-mêmes. Vous voyez , Messieurs , que je ne me dissimule pas les difficultés de mon entreprise. Suivant les principes de notre constitution nous aurons tou-

jours une multitude d'écrivains , tant que nous ferons obtenir à ceux qui nous sont vendus , les pensions , & sur-tout les privileges des écrits périodiques si nécessaires à notre célébrité ; il n'est personne qui ne convienne que le peu de secours que les Gens de lettres reçoivent du parti contraire les force à nous faire hommage de leurs talens. L'intérêt , ce mobile des actions humaines , les décidera toujours ; & quelle activité cet intérêt n'aura-t il pas dans l'âme de jeunes Auteurs qui souvent languissent dans l'indigence ? L'amour - propre , leur jeunesse , l'attrait du plaisir , tout est fait pour les séduire : voilà , Messieurs , vos avantages ; je ne les déguise pas.

Mais ces mêmes moyens qu'une politique éclairée vous suggère , peuvent

êtres employés à votre destruction : ces graces , ces pensions , on les tournera contre vous-mêmes ; maintenant ce sont vos appuis ; mais une fois ces colonnes renversées , le temple de la Philosophie moderne s'écroule ; je ne vois plus que ses ruines.

— Ce sont , Monsieur , vos principes mêmes qui s'écroulent, dit un homme de l'Assemblée : vous supposez que les graces littéraires pourront un jour cesser d'être à notre disposition. Ignorez-vous que la puissance de nos amis & de nos protecteurs fera toujours la source & le canal des graces ?

— Vous avez raison ; mais si les Evêques dont nous avons parlé, ou le grand Référendaire de la Religion , dans son travail , représentoit au Roi , que les moyens employés depuis longtems pour arrêter nos progrès, sont des digues

trop foibles, & que notre Philosophie toujours ingénieuse en ses ressources, a mis ses sectateurs à l'abri des ordres suprémes. Si par hazard on supplioit le Roi de proclamer par un Arrêt solennel, qu'on ne pourroit désormais prétendre à aucune pension, à aucune faveur littéraire, sans être connu par des ouvrages avoués du gouvernement & de leurs Auteurs; que la manifestation du nom seroit exigée comme une condition essentielle à l'obtention du bienfait; qu'enfin tout écrivain convaincu d'avoir fait un ouvrage contre la Religion, seroit exclus à jamais de toutes les faveurs littéraires.

— Arrêtez, s'écria-t-on; savez-vous ce qui résulteroit de votre Arrêt solennel? C'est que nos Auteurs d'une main encenseroient la Philosophie;

& de l'autre la fortune : leurs écrits anonymes feroient foudroyants ; mais ils se feroient connoître au public par des Comédies , des Tragédies , des Opera-Comiques , de jolis Romans , dans lesquels ils respecteroient les préjugés de la Religion , & souvent même la peindroient avec majesté. Mais ils tourneroient les mystères en dérision , & pour se soustraire à la rigueur des loix , ils auroient l'esprit de placer leurs blasphêmes dans la bouche d'un Idolâtre ou d'un sauvage. Nous les engagerions même quelquefois à mettre leur nom sur des ouvrages conformes aux circonstances & à l'esprit du gouvernement , & cette tâche remplie , vous jugez avec quelle ardeur nous ferions agir notre parti , pour leur procurer des graces. D'ailleurs est-ce à vous de parler ainsi ?

Connoissez mieux le Philosophe; écrire pour la vérité, souffrir pour elle; voilà sa gloire & sa récompense.

— De pareils sentimens sont sublimes : mais prenez garde que dans le même instant , vous faites du Philosophe un hypocrite & un héros. Avant que de chercher à connoître & à définir le caractère d'un Philosophe moderne , trouvez bon que nous approfondissions l'homme de tous les tems : il cherche son intérêt personnel ; vous le répétés sans cesse. Quel est donc l'Auteur qui, sans un motif très puissant , se consumera dans des travaux & des veilles infructueuses, pour déclamer contre la religion dominante d'un Royaume dont il est citoyen ? Vous prétendez qu'il écriroit , pour défendre la vérité ? Nous avons tant de systèmes differens , tant d'opi-

nions contraires ; nous en changeons tous les jours. D'une main , dites-vous, il encensera votre Philosophie ; & de l'autre la fortune ; encore une fois quel sera le motif de son hommage à la Philosophie ? La célébrité ? L'Auteur seroit obligé d'être sous le masque. Son intérêt ? Mais il renonceroit à sa fortune. D'ailleurs il doit craindre d'être connu. Courra-t-il des hasards , quand il peut agir avec sûreté ? S'il est doué d'assez d'esprit, pour écrire contre la Religion , il en aura sans doute assez pour la défendre ou pour se livrer à des ouvrages d'agrément , & à une saine littérature. S'il ne croit pas à la religion ; il respectera du moins dans cette religion la créance de son pays , de ses ayeux , & pour peu que sa conscience l'inquiète , il tâchera de l'accorder avec la fortune

— En vérité , son entêtement est porté à l'excès !... Eh bien , Monsieur ; vous voulez un intérêt puissant ? on vous l'a fait voir : vous desirez des écrits avoués par le gouvernement ? nos Auteurs ne cesseront d'en faire paroître. D'ailleurs est-il vraisemblable qu'ils soient jamais tentés de nous abandonner ? Quel seroit leur sort ? quand ils publieroient d'excellens écrits , qui les feroient connoître ? & si leurs Livres sont médiocres ou détestables , où trouveront-ils des prôneurs ? Ne sommes-nous pas les seuls qui puissions donner cette célébrité ; cette vogue du moment qui entraînera toujours dans notre parti la foule des Ecrivains ? Ce n'est pas tout encore , Monsieur ; les disgraces que nous ferons éprouver à nos ennemis , seront des exemples fameux qui contiendront

les Auteurs dans le silence & le respect : Enfin je pense que ce dernier tableau est fait pour vous convaincre.

Vos raisonnemens sont spécieux ; mais , Messieurs , je vous prie d'entendre le second article de mon Arrêt.

Le Roi déclareroit encore : que pour assurer l'exécution de ses volontés, Sa Majesté doit désigner un Ministre , ou même un Prince de son sang ; chargé de lui proposer , dans un travail destiné à la distribution des graces littéraires , des Ecrivains vraiment estimés de la Nation. Ce Ministre ; ou ce Prince religieux , sous les ordres de Sa Majesté , veillera sur toutes les branches de la Littérature , objet essentiel d'où dépend la conservation de la foi & des mœurs.

Ne voyez-vous pas , Monsieur le harangueur, dit froidement un grave per-

sonnage , que toutes ces précautions seroient encore inutiles ? Je ne puis disconvenir que le premier article de votre Arrêt nous porteroit un grand préjudice ; mais il ne nous détruiroit pas. A l'égard du second , j'avoueraï encore qu'il seroit beaucoup plus difficile de se dérober à la vigilance d'un Prince uniquement occupé à distinguer & à faire récompenser les Gens de lettres , que d'échapper aux yeux d'un Monarque chargé du poids de tout son Royaume. Mais alors c'est le moment d'user d'une profonde dissimulation & de beaucoup d'adresse , & je pense que vous nous en accorderez un peu , ainsi qu'à nos protecteurs.

— Vous en avez prodigieusement ; je le fais ; mais on détourne quelquefois des rivières. Est-il bien sûr que l'esprit de notre nation , ne prendroit

pas un autre cours ? Doutez-vous que , si le Roi consignoît dans un Arrêt aussi solennel son respect pour la Religion ; les personnes illustres qui vous protègent , ne saisissent l'esprit de leur maître & ne s'empressent de s'y conformer ? Vous connoissez les hommes , & surtout ceux de la Cour. Je n'affirme rien. Je puis me tromper ; j'avoue que ce que j'avance n'est pas rigoureusement démontré ; mais convenez aussi à votre tour , que cette question importante reste du moins bien problématique.

— Eh , Monsieur , laissez-là vos problèmes. Pourquoi chercher tant de détours ? Que n'avez-vous recours ; pour l'exécution de votre admirable projet , aux persécutions ?

— Vous le savez , Messieurs , je ne vous ai annoncé que la tolérance.

— Plaisante tolérance ! c'est une véritable inquisition.

— Quoi , un homme de lettres ; estimé de sa nation , sera préféré dans la distribution des graces , à un Auteur suspect & dangereux ; & cette préférence , vous l'appellerez une persécution ? Depuis quand le refus d'un bienfait volontaire est-il réputé une vexation odieuse ? Je conviens que nous sommes un peu gâtés , & que les hommages & la considération qu'on nous accorde , nous rendent si difficiles , qu'à la défaveur la plus légère nous crions à l'intolérance. Mais puisque nous portons le nom de Philosophes , ne soyons ni injustes , ni extravagans ; examinons les dispositions de cet Arrêt. Nous annonce-t-il des proscriptions ? Il nous laisse tranquilles dans le sein de nos familles ;

dans la Capitale , prêchant , dogmatifant , écrivant au milieu de nos compatriotes , & débitant nos maximes à tous ceux qui voudront les entendre. Fut-il jamais une plus grande liberté ?

— Voilà un beau phantôme de liberté , qui ôteroit à nos écrivains les douceurs de la vie , & leur fermeroit tout accès à la fortune.

— Eh vraiment ; vous appercevez enfin le but de l'Arrêt. Mais convenez que vous avez vû l'inquisition dans une loi qui ne respire que la douceur & la tolérance.

Cette discussion commençoit à jeter quelque trouble dans l'assemblée. Je m'aperçus que plusieurs personnages révoient assez tristement sur tout ce qu'ils venoient d'entendre ; mon Philosophe entr'autres s'étoit levé & se

promenoit à grands pas dans la bibliothèque ; je le vis sur le champ se placer derrière notre Orateur , & nous avertir par des signes , d'avouer qu'il avoit raison , ou du moins de lui laisser présumer que tout le monde en étoit convaincu. En effet la tristesse se répandit sur toutes les physionomies ; quelques-uns jouèrent le désespoir comme les meilleurs Comédiens.

— Cela n'est que trop vrai , s'écrioit celui-ci. — Il nous a démontré notre perte , s'écrioit l'autre.

— Cependant , Messieurs , dit cet homme extraordinaire , je pense que nous avons de grandes ressources.

— Nous n'en voyons aucune , lui dit-on ; tout est perdu.

— Eh bien , Messieurs , vous le

croyez ; je ne suis pas de votre avis ;
je pense au contraire que nous sommes
indestructibles.

— Il ne suffit pas de le dire ; il
faut le prouver. Votre Arrêt nous
épouvante.

— Tranquillisez-vous ; Messieurs.
En admettant toute la rigueur de mes
principes , vous aurez toujours à vos
ordres les écrivains & les talens. Fût-il
jamais un intérêt plus puissant , pour
séduire les Auteurs , que vos couron-
nes littéraires ? L'honneur d'être admis
dans vos assemblées , est le terme de
l'ambition du Génie.

— Je l'affirme , Messieurs , le chef
d'œuvre de notre politique , est de
nous être emparés du sceptre de la
littérature. Quel est l'écrivain assez
hardi , pour oser approcher de nos
portiques ,

portiques , s'il n'est voué à la Philosophie , & s'il n'appuie ses prétentions sur une foule d'ouvrages furtivement imprimés ? Ces couronnes & la gloire d'être assis parmi nous , éternisent la durée de notre République (*). Oui , si nos opérations ne sont pas traversées , & qu'on nous laisse encore dix années les maîtres de disposer des faveurs littéraires ; je prétends que non seulement nous serons indestructibles , mais que tout culte superstitieux sera banni de la France ; & s'il faut une religion pour le peuple , nous en introduirons une plus tolérante & plus commode.

(*) J'ai observé dans mon séjour en France , que les Corps littéraires de ce Royaume comptent parmi leurs Membres des personnes célèbres par leurs talens & leurs vertus ; mais depuis long-tems on voit avec douleur dans quelques-uns de ces Corps illustres , le mal lutter contre le bien ; & ce n'est point une hérésie en moralité de présumer que le mal tôt ou tard doit avoir le dessus.

M

— Enfin, s'écria-t-on d'une voix unanime, voilà son opinion ; il se montre digne de nous.

— Oui , Messieurs ; ajouta cet homme singulier , les ressources qui nous restent sont certaines ; je l'affirme. Un seul événement peut-être pourroit nous embarrasser ; j'avoue que si ce malheur avoit lieu , nous serions perdus. Mais je ne puis vous en parler ; c'est mon secret.

A ces mots il s'élève un murmure général. Homme détestable, s'écria mon voisin , quel est donc ce secret ?

— Je vous en ai déjà trop dit. Au reste je ne vous trahirai pas.

La séance finit. Tout le monde se lève & le regarde avec indignation.

Cet homme inconcevable voulut en vain calmer l'orage qu'il avoit excité. Je vois, Messieurs, leur dit-il , que vous m'avez en horreur : tranquil-

lisez-vous sur l'Arrêt projeté. Je vous assure que le Roi n'en aura aucune connoissance & que l'idée n'en viendra jamais au grand Référendaire.

Indigné de tout ce que je venois d'entendre , je sortis: font-ce-là, me disois-je , ces Philosophes dont la France s'enorgueillit , qu'admire l'étranger, que je suis venu moi-même consulter sur le choix d'une religion ? quelle extravagance ! quels principes ! que d'intrigues ! Ces réflexions me firent prendre la ferme résolution de les abandonner ; je reconnus enfin que leur commerce n'étoit propre qu'à retrécir l'esprit , à flétrir le cœur ; & même en écoutant mes passions , je sentis que leurs funestes maximes affoiblissent & dégradent jusqu'aux plaisirs qu'elles autorisent.



L'HUMANITÉ PHILOSOPHIQUE.

J'ÉTOIS plongé depuis long-tems dans les délices de Paris, lorsque les devoirs de ma charge m'appellerent à Vienne. Les liens qui m'attachoient loin de ma patrie étoient trop forts , pour être rompus sans violence ; je voyois avec douleur approcher le moment de mon départ ; mes parens se prêtoient à mes vûes , & je ne pouvois douter qu'ils ne sollicitassent la prolongation de mon séjour en France ; mais le succès de leur demande étoit encore incertain, quand j'appris que l'Empereur étoit dans la résolution de venir à Paris. On m'annonçoit en même tems que j'étois destiné à lui faire ma cour dans cette ville. Cet événement combla mes vœux ; j'attendis mon Souverain dans les plai-

firs & je partageois avec tout Paris le desir impatient de le voir arriver.

Le grand monde que je fréquentois & la variété de mes amusemens me firent entièrement perdre de vûe les Philosophes. J'en rencontrois cependant quelques uns chez Madame De ***, qui , par amitié pour moi , les recevoit plus rarement.

Enfin l'arrivée de l'Empereur exigea de moi un nouveau genre de vie , & m'assujettit à des devoirs. La présence de mon souverain impoisoit à ma frivolité , & je jouissois des hommages que l'on rendoit à ses vertus. J'obtins de S. M. I. la permission de rester encore deux ans à Paris. La veille de son départ , ce Prince me dit qu'il me destinoit à remplir un jour des Ambassades importantes , & qu'il espéroit de

me revoir à Vienne, assez instruit par mes voyages, pour répondre aux vûes qu'il avoit sur moi.

Me voici arrivé à une des plus grandes époques de ma vie. Cet événement n'est point étranger à ces mémoires ; il est même la vraie cause qui me les a fait écrire. Je n'avois pas oublié le délicieux séjour de la terre de Madame de *** ; la saison l'invitoit à ce voyage ; il étoit arrêté & je devois la suivre ; tout étoit prêt pour notre départ ; je fus obligé de me rendre à Versailles où je demeurai plusieurs jours. J'y reçus un exprès fort avant dans la nuit, qui m'apportoit une lettre ; je l'ouvre & j'apprens que cette femme si chère à mon cœur, vient d'être frappée d'une maladie violente. On me marquoit d'arriver promptement. Les idées les plus sinistres se pré-

sentoient en foule à mon esprit. Je partis sur le champ, & dans ma douleur je m'écriai : si la mort me la ravit, je ne tiens plus qu'à mes maux ; j'arrive ; on désespéroit de ses jours ; mon nom étoit le seul qui sortît de sa bouche ; je m'avance vers son lit ; je suis saisi d'effroi. A la clarté d'un flambeau , j'aperçois un visage pâle , défiguré , & toutes les horreurs de la mort. Elle me reconnoit ; ses yeux mourans se fixent sur moi ; elle veut me parler ; ses paroles expirent sur ses lèvres ; je m'approche ; elle me serre la main , ferme les yeux , & tombe sans connoissance ; avec peine on ranime ses sens ; les Médecins l'abandonnent & se retirent ; on me fait éloigner moi-même , & sans sortir de la chambre , je me dérobe à sa vue. Dans un saisissement qui me rendoit presque

immobile, j'appercevois difficilement les personnes qui m'environnoient. Je reconnus cependant avec un effroi dont je ne fûs pas le maître, deux Philosophes célèbres que je n'avois pas vûs depuis long-tems. L'un d'eux profita d'un moment de calme, pour s'approcher de cette infortunée; il lui parloit fort bas, & j'ignore ce qu'il pouvoit lui dire; mais après un discours assez long, j'entendis ces paroles sortir de la bouche de la mourante: je vais donc être anéantie! Quel moment! Vous me faites frémir.... Mais si vous vous trompez, Monsieur.... que vais-je devenir?

Elle m'appelle; j'accours à sa voix: & vous, me dit-elle, en me tendant les bras, que me conseillez-vous?

Je ne pouvois entendre; je me voyois

mourir ; je ne répondis que par mes larmes. . . . Cruel ami , ajouta-t-elle ; est-ce ainsi que vous me consolez ?

Nous la vîmes se rouler dans son lit de mort , le délire succède à ses gémissemens ; elle tombe dans l'agonie. J'entendois parler avec chaleur dans la salle voisine ; c'étoit un Ministre de la Religion qui supplioit , les larmes aux yeux , qu'on l'introduisît dans la chambre. Un des Philosophes dont je viens de parler , en fut averti ; il prit son ami par le bras : retirons-nous , lui dit-il ; nous avons rempli tous les devoirs de l'*humanité*. Madame se meurt ; sa raison est éteinte ; on peut actuellement laisser entrer les Prêtres.

Aussi-tôt un homme respectable s'avance vers le lit & détourne les yeux.

*

Jamais consternation ne fut semblable à la sienne. Plus de ressource, s'écria-t-il ; & dans sa douleur , il tombe prosterné. Le plus affreux silence regnoit autour de la mourante , & je n'entendis plus que son dernier soupir.







coin d'un Ami, d'un Protecteur, d'un Pere.
Voulez vous m'en Servir.

LES DOUTES.

INSTRUIT de la perte que je venois de faire , mon ami ne tarda point à se rendre auprès de moi ; je le vis d'abord partager mon affliction , & mêler ses larmes aux miennes , pour me rappeler à moi-même , cet habile & sage consolateur entretenoit doucement ma mélancolie ; il détournoit adroitement ma douleur en gémissant avec moi sur les maux inévitables & communs à tous les hommes ; il ne me quittoit plus. Insensiblement plusieurs de ses amis s'introduisirent auprès de moi. Une des personnes que je voyois le plus souvent , me conduisit dans sa maison de campagne ; j'y restai long - tems , sans qu'il me fût permis de lui annoncer mon départ , & sans pouvoir le desirer moi - même. Chaque moment

*

m'offroit une variété singulière de plaisirs conformes à ma situation douloureuse , & les objets de dissipation sembloient si naturellement naître les uns des autres , que je m'aperçus à peine qu'ils étoient l'ouvrage d'une tendre & ingénieuse amitié. Des attentions si recherchées eussent calmé l'esprit de la plupart des hommes ; elles me plurent dans les premiers momens , & finirent par aigrir ma douleur.

Cependant je repoussois avec plaisir des systèmes qui avoient fait sentir si cruellement à Madame * * * , la perte de la vie & les terreurs de la mort , je jugeois, qu'une opinion si terrible pour nous à nos derniers momens , ne pouvoit qu'être fausse ; je regrettois l'heureuse persuasion de mes premières années , le présent me rappelloit ce que j'avois perdu , si quelquefois je dou-

tois de l'avenir ; dans d'autres momens, il est vrai, mon cœur cherchoit encore ce qu'il aimoit au-delà du tombeau. Si nous étions certains, disois-je , que tout finit à la mort ; pourroit-on goûter le bonheur d'une vie innocente ? Hélas ! nous verrions les douceurs de l'amitié & la beauté de la vertu s'évanouir , comme un mourant voit les objets sensibles entrer avant lui dans le tombeau.

Enféveli dans ces tristes réflexions ; je me promenois assez loin du Château ; je vis sortir par une petite porte qui donnoit dans les champs , un homme de ma connoissance. Il m'aborde avec l'empressement de l'amitié, me dit qu'il étoit venu passer quelques jours à la campagne , & que les jardins qui s'offroient à ma vue dépendoient de la maison où il étoit ; il m'engagea à m'y

promener ; j'y consentis. Il me faisoit admirer la beauté de ce lieu , lorsque nous fûmes joints dans une allée par un vieux Philosophe qui me parut assez frivole, quoiqu'il parlât fort gravement. Il fit tomber la conversation sur des objets intéressans. J'avois de l'humeur ; je le contrariai deux ou trois fois d'une manière peu honnête ; mais au lieu de s'offenser , il se rendoit à mon avis ; je ne fais comment il s'y prenoit ; il ménagea si bien mon amour propre , que je me vis obligé de l'approuver à mon tour. Il convenoit que mes raisonnemens détruisoient les siens ; il trouvoit mes réponses fortes , & ses principes très-incertains ; mais tel étoit selon lui le résultat ordinaire de la plupart des disputes : on finissoit par douter soi-même de ce qu'on avoit avancé , quoiqu'on eût rarement assez

de bonne foi , pour en convenir. Cet homme étoit persuasif , & ne disoit cependant que des choses vraisemblables ; je le trouvois amusant & inventif ; il parla si bien , que je sortis , convaincu que nous avions tort tous les deux , & que tout homme qui voudroit affirmer quelque chose , devoit se tromper plus ou moins. Je ne puis dire le mal qu'il me fit. Sans échauffer mon esprit , il avoit si bien embrouillé mes idées , que je ne croyois plus qu'il fût possible de rencontrer une vérité. Je pris congé de ces deux hommes , & je m'en retournai dans la plus cruelle agitation. La vûe de mes vrais amis me fit cependant un si grand plaisir , que je crûs pouvoir leur cacher mon humeur & la cause qui l'avoit produite ; mais je ne tardai pas à retomber dans des accès de tristesse qui me

furmontoient malgré moi. Ce même jour , fatigué de mes doutes , encore plein des funestes maximes d'une fausse Philosophie , ne pouvant plus me supporter moi-même , j'entrai dans une espèce de délire ; j'en frémis encore ; j'ignorois que j'étois entendu. . . .

Que ne puis-je , m'écriai-je , me dépouiller des sentimens qui me tourmentent ! Qu'est-ce que la conscience ? Ne vois-je pas tous les jours qu'elle me condamne ou me justifie suivant l'espèce ou la force des penchans qui m'entraînent ? Pourquoi violenter la nature ? Saisissons des momens qui ne reviendront plus ; on se repent quelquefois d'avoir été trop homme de bien ; la vertu a ses regrets comme le crime ; le remord est un mot qui exprime le repentir , de quelque genre

genre qu'il soit (*). Mon ami m'observoit & m'écoutoit depuis long-temps ; il parut tout à coup : votre situation est bien affreuse , me dit-il ; la douleur égare votre raison ; mais bientôt le calme succedera peut-être à ces pensées orageuses qui vous accablent.

Quoi ! m'écriai-je ! Vous me parlez toujours de calme ; & je suis submergé par la tempête ! oui , la justice & la vertu ne sont que des chimères , puisqu'elles dépendent des systèmes des hommes ; car enfin si la raison nous dit qu'en supposant un autre monde nous devons fuir & mépriser dans celui-ci tout ce qui peut nous affoiblir

(*) Quand je parlois ainsi , je rejettois l'idée d'une autre vie. Quoique je fusse dans le délire ; je raisonnois conséquemment ; car il est absurde de croire que notre ame doit être anéantie , & de croire en même tems à la vertu.

& nous corrompre ; quel langage tiendra cette même raison , si l'ame doit être anéantie ? Tout m'afflige ou m'éblouit ; rien ne m'éclaire & ne m'encourage. La vie est si courte ; notre cœur si foible ; notre esprit si borné. Je voudrois bien quelquefois faire ployer ma raison sous une autorité peut-être nécessaire ; mais je ne vois rien dans cette vie qui puisse me rassûrer , & rien au delà du tombeau que je puisse croire.

— Vous méprisez , me répondit Arsène , un monde que vous connoissez ; mais ne vous flattez pas de passer doucement vos jours dans une indifférence absolue pour cet autre monde qui vous est inconnu.

— J'éviterai les grands crimes ; je fuirai les passions violentes , & je me livrerai sans remords à ce qui pourra

flatter mon orgueil & mes sens. Au reste je compte un peu sur la sagesse de la nature ou sur la bonté de son auteur. Quoi qu'il en soit, je tâcherai de supporter la vie, sans songer à la mort.

— Eh ! croyez-vous qu'on dépose à son gré l'espérance & la crainte ?

— Je ne fais, lui dis-je en soupirant ; ce que je puis & ce que je desire. Je fais seulement que je voudrois acquérir une heureuse indifférence ; je voudrois ressembler à la multitude des hommes, & surtout à la plupart des Grands ; éloigner les réflexions tristes ; agir beaucoup ; penser peu : c'est une affaire d'habitude.

— Vous souhaitez l'impossible. Avec un caractère comme le vôtre, vous ne perdrez jamais de vue cet avenir dont l'aspect fera désormais votre

bonheur ou votre supplice ; il faut op-
 ter. Ce Dieu si bon fera pour vous un
 phantôme effrayant qui vous suivra sans
 cesse , si vous cherchez à effacer son
 image ; & si vous ne pouvez y croire
 assez pour l'aimer , vous y croirez tou-
 jours assez pour le craindre. Si vous
 étiez semblable à ces ames viles qui
 sont , pour ainsi dire , clouées sur la
 terre ; votre vie pourroit s'écouler
 dans une léthargie honteuse , trou-
 blée seulement par des rêves inquié-
 tans : mais toujours contraire à vous-
 même , vous avez fait des efforts pour
 vous perdre , vous aurez la force de
 vous retrouver. Vos Philosophes con-
 firmant eux-mêmes la vérité de mes
 paroles : ils sont bien éloignés de cette
 stoïque indifférence. Voudriez-vous
 adopter des systèmes qu'ils trouvent
 eux-mêmes si peu vraisemblables , que
 désespérant de convaincre leurs lec-

teurs, ils emploient, pour les séduire, tout ce qui peut entraîner l'imagination & les sens? Eh quoi! vous avez si bien appris à les connoître; cette grande révolution qui devoit changer vos vûes, n'auroit-elle aucune suite? Enfin croyez-vous que l'on puisse être heureux & tranquille, quand on pense quelquefois que notre arrêt de mort est prononcé, sans savoir ce qui nous attend au-delà du tombeau? Pourquoi sommes-nous, dans de certains momens, sombres & inquiets sans en connoître la cause? C'est que l'homme, malgré lui, craint & desire pour cette vie & pour l'autre. Mais quand même vous pourriez oublier dans les plaisirs ou dans les maux de la vie la justice d'un Dieu; vous verrez peut-être avec effroi la perfidie de vos amis, leur refroidissement, les horreurs de la mort. Alors les chagrins du présent, la triste rémi-

niscence du passé rappelleront vos incertitudes & ranimeront encore le desir douloureux d'un bonheur que vous ne croirez plus. D'ailleurs, mon cher Baron, on craint d'autant plus les hommes, que l'on espère moins en celui dont ils dépendent ; de sorte qu'on ajoute aux terreurs d'un avenir incertain, qu'on ne peut entièrement détruire, une sensibilité plus grande pour cette foule d'événemens qui forment le tissu de notre vie. Je connois un athée qui vit sans foi, sans espérance ; il croit toujours qu'il a contre lui les événemens & les hommes ; dans les moindres malheurs, il se voit nud, désarmé, & comme abandonné dans la foule ; il pense toujours qu'on l'insulte ou qu'on l'oublie ; il croit être environné d'un silence de mort. Voulez-vous ressembler à cet infortuné ?

J'étois attendri : je ne fais, répondis-je, ce que je voudrois être ; j'espere si peu ; j'aurois tant de chose à croire & tant à pratiquer.

— Ne comptez-vous pour rien, m'ajouta-t-il avec vivacité, la noble résignation, les purs sacrifices d'une ame grande & sensible qui croit & qui veut croire tout ce qui lui semble juste, nécessaire & sublime ? Rejetez toujours ce qui vous dégrade & vous rabaisse, & croyez, sans hésiter ; tout ce qui peut vous donner à la fois une opinion plus chère & plus noble de vous-même ; après avoir vécu comme un sage, vous mourrez comme un héros, en espérant un sort meilleur.

— Cela peut être : mais que répondriez-vous à un Poète de nos jours qui nous dit que cette lueur d'espérance est plus que balancée par des pratiques

ennuyeuses ? — Je lui dirois que cette espérance, quelque foible qu'on la suppose, est un trésor pour qui vivoit dans une indigence absolue. Vous n'aviez rien tout-à-l'heure ; vous possédez à présent quelque chose ; & j'ose avancer que vous n'achetez pas même cette espérance que vous venez d'acquiescer, puisqu'il faut après tout vous priver des plaisirs du crime, ou renoncer à la paix que donne la vertu. Qu'exige le Dieu que nous révérerons ? Il vous presse de joindre à la pratique des devoirs & à l'amour de la justice la noble crainte d'un témoin incorruptible qui sera votre juge & votre ami, qui vous promet de vous aider toujours à faire le bien, & de pardonner toujours le mal, quand il verra votre repentir.

Ces dernières paroles m'eussent entraîné sans une objection que je trou-

vois insoluble. Dans votre Religion ; répondez-je , à quoi sert la justice sans la foi ? Et la foi peut-elle s'allier avec des doutes comme les miens ? Je ne vois plus rien de probable ni rien d'impossible ; en un mot je ne crois pas , & selon vous , il faut croire & même affirmer. Je conviens que votre morale est raisonnable & sublime ; mais vos mystères révoltent la raison ; ils sont absolument contraires à des idées si claires & si simples , qu'elles sont en nous , malgré nous-mêmes.

— Vous devriez donc ; répliquait-il , en conclure que ces mystères n'ont jamais pû être inventés , & que sans un miracle évident , jamais on ne les eût adoptés. Mais indépendamment de cette réflexion si naturelle que l'on ne cesse de faire , & qu'on ne réfute jamais , j'espère dans la suite ac-

corder tellement votre raison avec la foi, que ces étonnantes vérités vous paroîtront non seulement possibles, mais très-croyables.

Au reste quand vous seriez matérialiste ; quelle idée pourriez-vous avoir des ressorts cachés & des voies secrettes qui opèrent à notre insçû les miracles de la nature ? Si vous pouviez tout à coup entrer dans son sanctuaire, n'êtes-vous pas convaincu que vous verriez apparôître à l'instant des vérités nouvelles, aussi étranges & peut-être aussi contraires à la trempe de votre esprit, que ces mêmes mystères que vous croyez absurdes & impossibles ?

Je réfléchis quelques momens, & je me trouvai plus tranquille. J'éprouvois une satisfaction qui m'avoit été jusqu'alors inconnue. Tout ce qui s'offroit à

mes yeux se présentoit sous des images plus riantes ; je croyois sentir que les funestes principes de mon éducation commençoient à s'évanouir.

Nous nous séparâmes ; je me retirai dans mon appartement. J'étois occupé de pensées sinouvelles, que j'avois peine à me reconnoître. Je compris enfin que je n'avois jamais approfondi les vrais motifs de mon incrédulité ; il me sembloit que je venois d'entrer dans une région moins obscure ; j'espérois qu'une lumière supérieure à la raison des hommes pourroit un jour pénétrer dans mon cœur ; je m'aperçus que je priois , sans le savoir ; mes yeux se fixerent insensiblement sur un vieux tableau qui représentoit le Dieu de mes pères , priant pour les hommes. J'étois ému ; je m'écriai tout à coup : j'ai besoin d'un ami , d'un pro-

tecteur , d'un père ; voulez-vous m'en servir , vous que j'ai toujours méconnu , dont je doute encore & que j'offense peut-être ? Et je remerciois celui que je venois d'invoquer , comme s'il eut exaucé ma prière. Ainsi le commerce des impies , mes passions , mon désespoir même , tout devoit un jour réveiller ma raison... J'aimois un objet périssable... Il meurt ... la vérité m'attendoit sur sa tombe.





le' que vous cherchez est dans vous même.

LE VRAI PHILOSOPHE.

QU'ON se représente un homme qui, après avoir vainement cherché à trois cent lieues de son pays la paix de la conscience, ou le calme d'un cœur endurci, voit mourir, dans les horreurs du doute, l'objet déplorable d'une passion qui lui est encore chère. Telle étoit ma situation. J'étois loin d'Arfene ; c'étoit le nom de cet ami sage dont j'ai souvent parlé dans le cours de ces Mémoires. Je ne l'avois point vu depuis notre dernière conversation ; il étoit allé dans une province voisine terminer des affaires importantes. Son départ m'avoit engagé à retourner à Paris, où je vivois dans une profonde solitude. Je me rappellois tous les jours la perte que j'avois faite, les discours &

les réflexions d'Arfene, l'amitié courageuse & la religion compatissante de cet homme heureux & raisonnable ; j'étudiois mon propre cœur ; je sentois que mes doutes pouvoient finir. D'accord avec moi-même , je n'étois point accablé par l'ennui qui succède aux passions violentes ; mes regrets assez vifs , pour m'occuper , me paroissoient cependant moins amers ; je desirois de m'entretenir encore avec Arfene, quand je le vis entrer chez moi.

— Etes-vous plus heureux , me dit-il , en m'embrassant ? votre cœur s'ouvre-t-il à l'espérance ?

Je lui montrai le fond de mon ame ; & je lui parlai long-tems de cette bizarre prière que m'avoit arrachée un sentiment inexplicable ; elle ne pouvoit sortir de mon esprit ; je regrettois

ces instans d'illusion ; car j'appellois ainsi l'action peut-être la plus sage de ma vie.

— Ah ! mon cher Baron , s'écria-t-il ; en versant des larmes de joie ; vos doutes ne sont plus dans votre cœur , & votre esprit les connoit à peine ; ils ne doivent pas vous inquiéter ; vous les mépriserez un jour ; mais je vous conseille de chercher à vous distraire. Choisissez dans vos amis ceux dont le commerce est agréable & sûr ; voyez-les souvent ; il est des ames qu'une trop longue solitude affoiblit. Je fis ce qu'il desiroit ; je fréquentai des personnes que j'avois trop négligées. Quelquefois je rencontrois de ces faux Philosophes dont la société me plaisoit autrefois. Je leur marquois peu de confiance & d'égards ; je voyois Arsene presque tous les jours ; je lui faisois part des questions

singulières que j'entendois discuter ; souvent il en rioit , sans trop réfuter les raisonnemens qui m'avoient embarrassé ; il craignoit d'embrouiller encore mes idées ; je m'apperçus qu'il se méfioit un peu des retours de mon imagination. Un jour cependant que je l'avois engagé dans une dispute assez opiniâtre , il me répondit avec une force & une précision qui m'étonnèrent ; je le trouvois si raisonnable ; son zèle avoit quelque chose de si tendre & de si imposant , que je lui dis avec un transport dont je ne fus pas le maître ; je ne crains point , mon cher Arsene , de laisser votre amitié ; vous me pardonnerez mes inconséquences ; achevez votre ouvrage.

— Ce que je pouvois faire , je pense l'avoir fait ; j'en bénis le ciel ; mais je vous destine un autre maître. Je
suis

suis lié depuis longtems avec un homme d'un savoir profond & d'un esprit rare ; sa vertu , son aménité augmenteront votre amour pour le vrai ; il vous inspirera ce respect & cette confiance qui nous rendent plus attentifs ; & je suis sûr qu'il vous aimera. Le mariage d'une de ses nièces l'a depuis quelque tems amené dans cette capitale ; il réside ordinairement dans une de ses terres, où il doit retourner sous peu de jours ; & je ne doute pas qu'il ne vous prie d'aller dans la belle saison , passer quelques mois avec lui. Cette proposition me fit tant de plaisir, que je voulois sur le champ me faire conduire chez un homme d'un mérite si distingué. Arsène désiroit de le prévenir ; pour satisfaire mon impatience ; il me promit de le voir ce jour même , & de hâter l'instant de notre entrevue.

O

Le lendemain il m'apprit que son ami étoit obligé de s'absenter , & qu'à son retour il me verroit avec plaisir.

Je passai avec Arsène une grande partie de la journée. Sa conversation pleine & agréable ne me laissoit ni le temps de me lasser des choses sérieuses , ni celui de m'arrêter sur des bagatelles ; il me conseilla de me livrer à des lectures suivies , pour me mettre en état de profiter des lumières de son ami , & me dit qu'avant de lui exposer mes doutes, je devois tâcher d'en mieux discerner l'objet. Je le priai de m'indiquer les Livres qui me convenoient le mieux ; il me proposa d'abord le *Système de la Nature*. Je ne pouvois croire qu'il parlât sérieusement ; il insista ; je connois, me dit-il , la trempe de votre esprit , & je vous assure que dans la

position où vous êtes , je ne vois pas d'ouvrage qui puisse vous faire autant de bien. L'Auteur, continua-t-il en souriant , ne prouve pas directement les vérités de la foi ; mais il démontre qu'on ne peut les nier sans tomber dans l'absurde. Ce Philosophe n'est plus odieux, que les autres, que parce qu'il est plus conséquent ; vous verrez jusqu'où il faut aller quand on veut détruire nos prétendues superstitions ; car cet homme contraint par la force du raisonnement , le déiste flottant , à se faire athée ou chrétien. Heureusement son Livre ennuyeux a fait peu de mal , parce qu'il faut être bien pervers ou bien insensé , pour ne pas haïr & mépriser également ses principes & ses mystères ; car ses principes sont horreur , & ses mystères sont plus qu'inconcevables ; ils sont évidemment impossibles.

Je voulus relire ce même ouvrage qu'on m'avoit fait admirer autrefois ; les premières pages m'indignèrent ; je ne pus achever. Je parcourus rapidement d'autres écrits du même genre ; en tout je lisois peu & je méditois beaucoup.

Le retour de l'ami d'Arsène ne pouvoit être éloigné ; j'éprouvois une satisfaction secrète dans l'impatience même de le voir ; je m'applaudissois d'avoir enfin rencontré de véritables Philosophes. Cette réflexion me conduisit un matin chez Arsène ; je le trouvai dans la chaleur d'une conversation qui m'auroit fait rire , si elle ne m'avoit pas intéressé : il disputoit avec un homme dont le regard dur & sévère annonçoit la plus noire mélancolie ; rien ne contraſtoit mieux que

son air sombre & inquiet & la douce sérénité qui régnoit sur le front de mon ami.

— Vous arrivez fort à propos , me dit Arsène ; je dispute avec Monsieur ; nous ne sommes point d'accord , & je vous prens pour juge.

— Votre juge est bien jeune , répond cet homme attrabilaire ; bientôt vous aurez pour vous la frivolité , & avec elle presque tous les hommes. En disant ces mots , il nous regarde avec dédain , & se retire.

— Vous êtes sans doute impatient ; me dit Arsène , d'apprendre quel est cet homme singulier ? Vous saurez qu'il dégrade la pureté de ses mœurs , & la pratique des plus hautes vertus , par la dureté de son caractère. Hélas ,

l'austérité de la vie ne guérit pas les blessures de l'orgueil , & quelquefois elle endurecit encore le cœur ; ce n'est qu'en s'humiliant, que l'homme recouvre la première grandeur de sa pure origine. S'il connoit sa foiblesse & ses devoirs , celui qui lit au fond des cœurs , augmente sa force ou adoucit son joug.

— Mais qui peut juger , lui répondis-je , la mesure de ses forces , & l'étendue de ses obligations ?

— Je fais , répartit Arsene , que l'homme vertueux n'est jamais content des efforts qu'il a faits ; mais il n'oublie jamais que le Dieu qu'il implore , plaint la foiblesse & pardonne au repentir.

— Il est donc impossible de savoir si nous sommes innocens ou coupables aux yeux de ce juge intègre ?

— La paix du cœur , que Dieu seul peut donner , me répondit Arsène , est une marque certaine qu'on n'a point mérité sa colere & qu'on veut accomplir sa loi. Goutez sans inquiétude des plaisirs innocens ; regardez les douceurs de la vie , comme les fleurs qui parent la terre ; un souffle les détruit : regardez les maux comme des orages qui passent & qui ramènent des jours plus sereins. L'ame est fortifiée par les peines ; & les plaisirs que le ciel nous permet , rendent quelquefois son joug plus facile à porter ; enfin que votre cœur toujours libre , n'idolâtre rien dans ce monde ; traversez la terre , sans vous y arrêter.

— Votre morale m'enchanté ; la plupart des hommes se forment un

Dieu, comme ils le veulent; mais c'est le vôtre que je veux adorer. Nous causâmes encore quelque tems, & je me retirai.

A peine arrivé chez moi, je reçus un billet d'Arsène; il s'empressoit de me faire part du retour de notre Philosophe. » Vous n'êtes pas heureux, m'écrivoit-il; vous sortiez de chez moi, » quand on m'annonçoit la visite de » mon ami. Cet homme honnête, m'ajoutoit-il, vouloit vous prévenir; j'ai » crû devoir me refuser à ses instances; » & nous sommes convenus que nous » nous réunirions demain tous les trois » aux Champs Elisées. C'est là qu'il » aime à se promener sur le soir, pour se » délasser des travaux du matin. Arsène se rendit chez moi, lorsque la chaleur

du jour fut un peu tombée ; nous partîmes sur le champ & nous descendîmes de voiture à l'entrée d'une allée où il y avoit peu de monde ; Arsène crut appercevoir son ami dans un endroit écarté ; c'étoit lui-même ; il le joignit ; je jugeai de l'union qui étoit entre eux par les témoignages qu'ils s'en donnoient. Après s'être dit quelques paroles , ils vinrent au-devant de moi ; je vis un vieillard dont la physionomie étoit douce & spirituelle. Ses yeux étoient pleins de feu ; sa démarche encore légère ; ses longs vêtemens , son regard tranquille , son air simple & majestueux , tout annonçoit en lui un Ministre des Autels.

—Voilà l'homme que vous desirez ;

me dit Arsène ; nous avons souvent parlé de vous, & vous l'avez ignoré.

— La droiture de votre cœur , me dit ce respectable vieillard, est peinte sur votre physionomie ; vous tenez, Monsieur, la clef des vérités les plus sérieuses ; je désire de vous être utile ; mais vous auriez pû mieux choisir. Au reste la vérité que vous cherchez, est dans vous-même ; tout ce que je puis faire est de lever le voile qui la cache peut-être à vos yeux. Nous parlâmes longtemps de choses assez indifférentes ; je m'aperçus qu'il évitoit de m'entretenir des matières de religion ; il vouloit sans doute préparer mon esprit , ou essayer mes forces. Cet aimable vieillard me regardoit avec un intérêt qui

m'étonna. Je pars ces jours-ci, me dit-il , pour ma terre ; puis-je espérer que vous y viendrez faire quelque séjour ? Vous trouverez un climat sain & agréable. Éloignée du tumulte des villes , cette charmante solitude a toujours fait les délices de mes pères ; j'y suis né ; j'y ai vécu , & j'espère qu'elle recevra mes derniers sours.

Je vais vous quitter ; mais demain , si vous êtes libre , nous nous trouverons sous ces mêmes arbres , où j'ai eû le plaisir de faire connoissance avec vous. Je voudrois avant mon départ attacher votre esprit sur un objet capable de l'arrêter quelque tems ; je vous rappellerai des choses que tout le monde fait ; mais tout le monde les oublie.

Nous le reconduisîmes jusqu'à son carosse , & nous nous séparâmes ; j'engageai Arsène à venir passer la soirée avec moi ; nous ne parlâmes que du vieillard ; j'appris qu'il s'appelloit Mesphée , sa famille étoit distinguée par l'antiquité de sa race , & son nom , illustre par les vertus de ceux qui l'ont porté. Aîné de plusieurs frères , il s'étoit consacré à la Religion. Il avoit hérité d'un revenu considérable ; mais en mariant ses freres , il ne s'étoit réservé que la terre qui avoit fait dans tous les tems l'habitation de ses ancêtres. La nature y étoit si belle , que sans dépense extraordinaire , ils en avoient fait un séjour enchanté ; il y vit avec ses neveux qu'il regarde comme ses meilleurs amis. Des siècles de bienfaisance ont fait de cette terre le

séjour du bonheur ; les vieillards de cette heureuse contrée transmettent à leurs enfans le récit des bienfaits de leurs maîtres ; c'est chez eux la tradition du cœur.



L'ORIGINE DES RELIGIONS

JE me rendis aux Champs Élisées ; où je trouvai Arsène & le vieillard : je vais satisfaire à ma parole , me dit en m'abordant le vénérable Mésophée ; je vous présenterai , comme dans une perspective éloignée , des faits & des inductions qu'il vous sera facile ensuite de rapprocher & de réunir. Il nous conduisit dans un endroit solitaire ; nous nous assimes , & il parla ainsi !

Mon dessein aujourd'hui est de ne rien affirmer ; il faudroit des preuves , & ce n'est point ici le moment de vous les donner. Soit que les premiers hommes aient été d'abord enseignés par l'auteur de leur existence ; ce qui est le plus vraisemblable ; (abstraction faite de toute révélation ;) soit que

naturellement éclairés ou s'étant instruits tout-à-coup par eux-mêmes ; (ce qui est peu croyable,) ils ayent inventé une religion simple & pure ; dans ces différentes hypothèses , je vais vous montrer en peu de mots ce que la nature nous indique , ce que la raison nous enseigne. Vous tirerez vous même les conséquences qui s'offriront le plus naturellement à votre esprit.

S'il n'étoit pas de la dernière absurdité d'imaginer que le premier homme ait pû , par ses propres forces , s'élancer hors du néant ; je dirois que le premier homme est Dieu ; mais s'il n'a pû se donner l'existence ; il a dû reconnoître son créateur au moment de sa création. Lorsqu'il vit les cieux & la nature , pût-il penser qu'il en étoit l'auteur ?

D'après ce raisonnement pris dans la nature des choses , l'on croit que les pères du genre humain ont connu & révééré une premiere loi ; un premier Législateur. L'on convient même assez généralement qu'ils adorèrent ce Dieu qui dit en parlant de lui-même : *je suis celui qui est*. Mais je vous ai promis de ne point vous entretenir de ce qu'il faut croire & de ce qu'on prouve avoir été. Voici des faits racontés par des historiens accrédités , des Poètes fameux , & même avoués par des Philosophes célèbres qui ne cherchent , disent-ils , la vérité de l'histoire , que dans les lumières de leur raison. Ces derniers prétendent que la croyance d'un seul maître du monde a précédé les inventions de la plus haute mythologie , parce que les fables supposent toujours les vérités qu'elles défigurent. L'antiquité nous force
d'ailleurs

d'ailleurs d'en juger ainsi. Les Philosophes qui ont raisonné le plus sensément sur la nature de notre esprit, ont écrit que , sans le secours de la révélation , il étoit facile de concevoir que l'unité d'un Dieu qui remplit les ames & l'Univers , dût s'offrir à la pensée des premiers hommes. Après nous avoir montré que la première Religion , grande & pure dans ses motifs & dans son objet , devoit donner une haute idée de Dieu & de la vertu , ils ajoutent que le genre humain dût , en se multipliant , se corrompre plus ou moins , à proportion que les hommes s'éloignoient de leur source commune.

Il arriva enfin ce jour , où l'unité de croyance & d'intérêt se rompit à jamais. Une seule contrée ne pouvoit plus contenir ses habitans. Comment les vices & les mensonges ne se se-

P.

roient-ils pas multipliés avec le genre humain !

Ici toutes les histoires, d'accord avec la raison , nous font voir les hommes & les arts répandant les biens & les maux , à mesure que les générations vont peupler de nouvelles contrées : bien-tôt la diversité des mœurs , des idiômes, des climats & des besoins ; l'abus des sciences estimables en elles-mêmes , les illusions de l'esprit , les chimères du cœur , tout contribue à faire éclore cent religions différemment absurdes , mélange monstrueux d'imposture & de vérité ; car ces Religions sont plus ou moins méprisables & insensées , selon que Dieu & sa Loi y sont plus ou moins défigurés. Mais il étoit aussi impossible aux hommes de ce tems là d'abdiquer toute espèce de culte , que de ne pas corrompre & avilir de plus en plus la

tradition de leurs pères. La violence & la bassesse de leurs penchans les éloignent sans cesse de Dieu & de la vérité; en même-tems leurs maux, leur foiblesse, un reste de vertu & de raison, qu'ils ne peuvent anéantir, les obligent de retourner sur leurs pas. Accablés par la force & l'injustice de leurs semblables, ils cherchent la force & la justice dans des êtres meilleurs & plus puissans. La notion ineffaçable du Dieu qu'ils méconnoissent, les aide à se former des simulacres grands & vils tout ensemble. Une preuve qu'ils aperçoivent encore les perfections inséparables d'un Dieu unique & infini, c'est qu'ils donnent à leurs Divinités tantôt sa justice, tantôt sa bonté, d'autres fois sa sagesse profonde ou seulement une puissance immuable & sans bornes, dans laquelle ils ne voyent que l'inflexible nécessité. Tel est dans

leur mythologie le destin maître des Dieux.

Enfin les hommes toujours conduits par l'espoir & la crainte , par la reconnaissance ou la cupidité , dressent des Autels aux bons Rois , aux Conquérans , aux inventeurs des sciences & des arts utiles. Tout ce qui leur paroît bon , mérite un culte ; tout ce qui est grand ou terrible leur paroît Dieu ; on adore ce qui inspire l'amour ou l'effroi : les Philosophes de leur côté justifient cette démente par la fable des deux principes. Bientôt l'ignorance & la foiblesse immolent des victimes humaines sur les Autels de ces horribles Dieux que leurs Prêtres craignoient d'y rencontrer (*).

(*)

*Pavet ipse sacerdos
Accessus , dominumque timet deprendere luci.*

Lucain. Liv. III.

Qui pourroit raconter & décrire les fables & les superstitions qui se sont toujours succédées ? Vous savez que les Grecs , plus habiles dans l'art de se tromper eux-mêmes , joignirent aux écarts de l'esprit & des passions , l'éclat séducteur d'une Poésie enchantresse. Leur imagination déifie des chimères brillantes qui affligent la raison ; ils ajoutent à leurs Dieux , les Dieux des autres Nations ; & comme si les hommes n'en eussent pas assez fabriqués, tout l'attirail de ces innombrables Divinités, représente foiblement à leur vaste génie le démembrement de l'unité ; ils soupçonnent qu'il est un Dieu indivisible & qu'on ne peut définir ; & au milieu des simulacres , dont leurs Temples sont remplis , ils élèvent un Autel au Dieu inconnu.

Il est croyable que la plupart des peuples se sont presque toujours trompés dans le culte qu'ils ont rendu ; mais la postérité pourra-t-elle concevoir qu'il fut des hommes capables de s'exhorter les uns les autres à ne rendre aucun hommage à la Divinité ? La pluralité des Dieux pût être la suite naturelle de l'ignorance & de l'aveuglement des hommes du second âge ; mais il falloit sans doute que l'esprit humain passât par tous les excès , pour faire éclore enfin une secte de Philosophes , qui enseigne aujourd'hui lathéisme à des hommes raisonnables.

Le vieillard cessa de parler ; nous nous promenâmes quelque tems encore ; & sur ses instances , nous lui promîmes de faire un long séjour dans

ses terres : il nous annonça qu'il partoît le lendemain pour s'y rendre ; & nous le quittâmes avec l'espérance de le rejoindre bientôt.



LES JARDINS.

ENFIN je vis arriver le jour que nous avions fixé pour nous rendre à la terre du vieillard ; elle étoit éloignée de Paris d'environ quarante lieues ; nous partîmes avant le lever du soleil. Je regardois ce lieu tranquille comme le terme de mes doutes , & le commencement de ma félicité ; nous étions dans ces nuits d'Eté qui annoncent la plus belle aurore ; nous vîmes insensiblement reparoître les agrémens de la nature. Ce grand spectacle me retraçoit ces premiers jours du monde ; ce premier culte dont Mesophée m'avoit parlé.

Des torrens de lumière ; me dit Arsène, vont bientôt inonder les airs ;

& nos yeux ne pourront en soutenir l'éclat : comme tout se réveille à la naissance du jour ! la terre ouvre actuellement son sein à la rosée , & bientôt une chaleur féconde va faire éclore les fruits. Peut-on douter que toutes ces merveilles ne soient formées pour la seule créature capable de bénir & d'admirer les bienfaits de son créateur ?

Notre journée fut employée à parcourir une foule d'objets amusans ; mais toujours instructifs. La nuit s'approchoit ; nous remarquâmes un gros bourg qui étoit à quelque distance de nous ; nous y trouvâmes un homme à cheval qu'on avoit envoyé pour nous servir de guide dans des chemins difficiles. Arsène avoit eû l'attention de prévenir le vieillard du jour de notre arrivée ; nous étions fort près de son

château ; bientôt à la lueur des flambeaux , nous l'aperçûmes qui venoit au-devant de nous ; je descendis de voiture pour l'embrasser ; il étoit accompagné de ses deux neveux & de cinq ou six personnes qu'il avoit rassemblées : l'accueil que nous en reçûmes, leurs physionomies ouvertes & pleines d'esprit , tout me promettoit les agrémens qu'on peut attendre dans un beau séjour , & dans une société choisie ; il étoit assez tard ; nous fûmes conduits presqu'aussitôt dans une salle à manger d'Été. Au bruit des eaux que j'entendois , je jugeai qu'elle étoit environnée de jardins ; j'étois fatigué de la route ; nous restâmes peu de tems à table , & mes nouveaux hôtes me conduisirent dans l'appartement qui m'étoit destiné. Je m'endormis dans les plus consolantes idées & dans l'espérance de trouver le

calme que je cherchois ; je me levai dès que le jour parût. En attendant que je pusse voir le maître de la maison , l'habitude de me livrer à mes rêveries , jointe au desir de jeter les yeux sur les beautés de cet asile qu'on m'avoit vanté , me firent sortir de mon appartement. Je me promenai sous une colonnade qui entouroit la maison. Des portiques ouverts laissoient entrevoir d'un côté la perspective la plus riante & la plus étendue ; & de l'autre, l'Océan. Je marchois dans les jardins assez rapidement ; je m'arrêtai tout à coup ; je crus entendre au loin un bruit singulier ; je tournai mes pas vers le lieu d'où me sembloit venir ce bruit extraordinaire ; je suivis longtems des allées couvertes qui me conduisirent à l'entrée d'une forêt ; je m'enfonce dans ses ombres ; plus je marche , plus le bruit augmen-

te ; il devint effrayant : je me trouvai enfin dans le lieu de la nature le plus beau & le plus imposant. Des blocs immenses de roches informes , entassées les unes sur les autres , s'élevoient à la hauteur des montagnes , & par des ouvertures différentes , de toutes parts vomissoient des torrens. Du plus haut de ces roches sauvages un fleuve se précipite ; je crus voir la source des mers ; les ondes pleines d'écumes tomboient d'abyme en abyme , & sembloient être repoussées du fonds de ces gouffres. Ces masses d'eau se précipitoient sur des pierres énormes , & formoient en bondissant des vagues , qui se brisant avec fureur , portoient au loin un bruit épouvantable... Dieu puissant , que l'homme est foible ! Que nous sommes aisément dominés par les objets qui remuent l'imagination & les sens ! Je ne voyois

hier dans la Nature entière , que la douce & puissante Majesté de l'Etre Créateur ; je ne vois aujourd'hui que du mouvement & des formes ; je me retraçois l'audace de la fausse philosophie, ses systêmes hardis , leurs inventeurs, la gloire dont ils jouissent. L'amour des plaisirs, le goût de l'indépendance, l'orgueil de la vie , tout ce qui avoit eû sur moi quelque empire, affligéoit à la fois mon esprit & mon cœur. Ma mélancolie naturelle cherchoit à me dominer ; mais j'éprouvois un sentiment intérieur qui repoussoit ces prestiges affligeans. A la fin je m'apperçus que les objets dont j'étois environné , augmentoient le trouble de mon imagination ; je m'éloignai de ce lieu pour moi si terrible , mais si agréable , que je me retournois sans cesse, pour le regarder encore. Je suivis longtems les bords d'un canal,

qui me conduisit au pied d'une montagne. Sa hauteur dominoit sur la forêt, & l'on pouvoit suivre des yeux la chute des torrens & leur passage rapide. Je m'assis; j'étois absorbé dans mes idées; des voix confuses parvinrent jusqu'à moi. Je descendis dans la plaine; je m'entendis appeller par des cris redoublés. Je courus au bruit, & j'apperçus Mésophée qui me cherchoit avec toute sa compagnie, & je la rejoignis; je ne pouvois cesser d'exprimer mon admiration sur les merveilles que je venois de voir. Vous devez être fatigué, me dit le Vieillard; je vais vous conduire dans un lieu tranquille & frais; il entre aussitôt dans un sentier pratiqué au milieu des vignes; nous descendîmes un coteau & nous nous trouvâmes à la source d'une fontaine. La chaleur du jour commen-

étoit à se faire sentir ; une grotte spacieuse taillée dans le roc , nous offrit un asile ; nous nous assimes sur des quartiers de roches dont un ciseau grossier avoit fait des sièges.

Nous voici , me dit Mesopnée, dans une solitude bien propre aux réflexions sérieuses. Vous êtes-vous occupé de notre dernier entretien ? que pensez-vous enfin sur cette première Religion des hommes ?

— Je ne m'accoutumerai jamais, lui répondis-je , à regarder l'homme comme jetté dans le monde , pour y végéter & mourir ! je ne puis sans horreur envisager la justice & la douce amitié , comme des phantômes qui trompent nos cœurs un moment & s'évanouissent. Je ne sais si je croirai jamais

à vos mystères ; mais je ne puis renoncer à la croyance d'un Dieu. Au reste je ne faurois trop hésiter sur le choix d'une Religion : n'étant point né de parens idolâtres , j'ai peu d'envie d'adorer des hommes ou des statues ; je ne pense pas qu'il me prenne fantaisie de me faire Juif, & je suis bien sûr de n'être jamais Mahométan.

Le Vieillard charmé de ma franchise , me dit assez gaiement : je serois curieux de savoir ce que vous pensiez dans l'effervescence de votre incrédulité ? Car vous étiez sans doute plutôt séduit que persuadé ; avez-vous crû sincèrement que tout alloit au hasard ? Avez-vous regardé le hasard comme le Créateur du monde , ou pensiez-vous que le monde avoit toujours

toujours été ? Si vous imaginiez dans de certains momens , qu'il existe peut-être un Dieu , ce qui arrive souvent aux plus incrédules ; pouviez-vous supposer que celui qui avoit créé l'esprit & la matière , regardoit avec complaisance la marche du monde physique , & qu'il se soucioit fort peu de la marche du monde moral ?

— A vous dire le vrai , répondis-je naïvement , plus capable de disputer & de nier , que de croire & de réfléchir , je lisois mal ; je pensois peu , ne voulant pas me donner la peine d'approfondir des opinions, que je trouvois souvent contradictoires ; & j'étois presque également surpris qu'il y eût un Dieu, ou qu'il n'y en eût pas. Je croyois suivant les circonstances & selon les personnes avec lesquelles je vivois. Mais sitôt que je perdois de vue

Q

mes Livres & mes Sociétés, je voyois quelquefois reparoitre une premiere loi & un premier homme. Quand je venois à considérer ensuite le cercle des événemens de la vie , les inutiles révolutions qui amènent toujours à peu près les mêmes choses ; on me persuadoit aisément que le monde avoit toujours été , comme nous le voyons ; cela étoit assez simple ; je le croyois volontiers.

Il est vrai que d'autres observateurs me faisoient entrevoir dans la nature un venin secret qui, selon eux, devoit enfin la détruire ; ils m'assûroient que le monde périra comme nos corps, parce qu'il est impossible qu'un arrangement de matière puisse rester toujours précisément le même. Cela me paroissoit encore assez probable.

Cependant on s'efforçoit de me prou-

ver que le monde étoit l'ouvrage du hasard ou de la nécessité ; j'aimois autant l'un que l'autre , parce que je ne concevois ni l'un ni l'autre. Si la sagesse & la bienfaisance, me disoit-on, avoient autrefois présidé à la formation de ce globe; elles n'auroient point souffert qu'il devint un séjour d'horreur ; or il est bien plus simple de nier un créateur , que de supposer un Créateur barbare ou impuissant. Quelquefois ce discours me persuadoit.

Mais j'avoue que j'étois toujours entraîné , quand les Théistes répliquoient à leur tour qu'en voyant l'industrie & le dessein des hommes dans leurs inventions, on ne pouvoit s'empêcher de regarder l'Univers comme l'effet d'une sagesse qui est à la nôtre . ce que nos ouvrages font aux siens.

Q 2

D'autres Philosophes prétendoient qu'on pouvoit croire à un Dieu , sans croire à une autre vie ; que malgré cela , tout alloit à merveille. Selon eux , nous avions tort de nous plaindre. Nés pour souffrir & mourir , nous devions être flattés de contribuer à la perfection de l'ensemble ; car ils pensoient que Dieu ne s'occupoit que du physique de la nature.

Mais je me souviens qu'un jour on leur répondit : Dieu n'a donc créé nos âmes que pour nos corps ; & sans doute il n'a créé les corps , que pour se donner à lui-même un spectacle purement mécanique , qui l'amuse ou le désennuie ? Je trouvois cette réponse assez plaisante ; elle me revenoit souvent à la pensée.

Pour abrégé , je ne croyois aucune vérité positive , & je finissois par me

dire : je suis sûr de ce qui n'est pas ;
je m'embarasse peu de ce qui est , &
moins encore de ce qui peut être.

— Mésophée ne pût s'empêcher de
sourire. Il me vient , reprit-il , une
singulière idée ; il me semble , si je
vous ai bien compris , que vous in-
clinâtes toujours pour l'existence d'un
Dieu ; & , selon vos aveux , l'idée
d'une création , c'est-à-dire , d'un com-
mencement quelconque , vous étoit en-
core assez familière. Vous aviez aussi
quelque peine à penser que les choses
resteroient toujours dans le même état.

— Cela est vrai , répondis-je.

— Vous étiez surpris , continua-t-
il , que Dieu eût permis & souffert
le mal. Cependant vous ne pouviez
vous résoudre à conclure qu'il n'y
avoit point de Dieu. Avouez que votre

imagination vous représentoit quelquefois une première harmonie & tout de suite un désordre effroyable , dont la cause vous échappoit. Je ne fais si j'entre dans vos idées.

— Eh bien , lui dis-je , un peu surpris , qu'en concluez-vous ?

— J'en conclus , répliqua tranquillement le vieillard, que vous auriez pu vous coucher avec le projet d'être athée , & vous relever peut-être assez bon chrétien ; dans le fond cette espèce de prodige étoit humainement possible ; car enfin je vois qu'au fort de votre incrédulité , vous avez cru en différens jours, les unes après les autres, la plupart des vérités, dont l'ensemble & la réunion forme notre croyance. Je suis même persuadé que la plupart des propositions opposées à celles que nous regardons comme des articles

de foi , vous ont souvent paru comme à nous , révoltantes & peut-être absurdes. Il est vrai que vous ne conceviez rien au mal physique & moral , sous un Dieu bon & tout puissant ; mais nous ne le concevons pas non plus : l'essence de Dieu & son action sur l'homme & sur la nature , vous paroissent incompréhensibles ; elles nous le semblent de même : c'étoient vos mystères ; ce sont les nôtres.

— Notre raison , lui dis-je , sera donc toujours affligée par des mystères ?

— Mon dessein , reprit le vieillard , n'est pas d'approfondir aujourd'hui des questions difficiles ; mais dans le séjour que vous ferez ici , nous vous ferons convenir que la religion instituée pour l'homme , dût être naturelle

& furnaturelle tout ensemble ; vous avouerez peut-être que les mystères si incompréhensibles, sont tellement liés entre eux , tellement inséparables de Dieu , de l'homme & des rapports de Dieu avec l'homme , que le christianisme qui les renferme , doit être fondé sur des vérités qui tiennent à la nature de l'homme & à celle de la divinité ; c'est-à-dire sur des vérités concevables & des vérités qui ne peuvent être conçues (*). Telle est

(*) Certains Lecteurs me demanderont sans doute qu'est-ce que c'est qu'une vérité qui ne peut être conçue ? je leur réponds que je ne connois point de vérité plus évidente que mon existence , & cependant j'ignorerai toujours comment j'existe ; car l'union de mon esprit à mon corps sera toujours un mystère pour moi , & dans l'absurde système du matérialiste , cette vérité n'en sera pas moins un mystère pour lui ; car il est aussi impossible au matérialiste d'imaginer comment la matière peut penser, qu'il nous est impossible de concevoir l'union de l'esprit avec la matière.

en effet cette auguste Religion qui unit la terre au ciel & l'homme à Dieu. Le vieillard satisfait de l'impression qu'il crut avoir faite sur mon esprit, cessa de parler ; il voulut sans doute laisser reposer mes idées sur les vérités importantes dont il venoit de m'entretenir ; il nous proposa de retourner au Château.



LA LECTURE.

LA fraîcheur du matin m'invitoit à la promenade. Le vieillard & toute sa compagnie voulurent m'accompagner. Je fus conduit dans la partie des jardins, opposée à celle que je connoissois. J'apperçus une Isle fort étendue. Je n'avois rien vû de si fertile ni de si riant que les vastes plaines, qui se développoient à mes yeux. Les terres étoient baignées par les eaux qui descendoient des montagnes voisines, où la nature m'avoit offert la veille un si beau spectacle.

Aux deux extrémités de cette Isle s'élevoient plusieurs bâtimens séparés les

uns des autres, par des enclos & des vergers. J'étois étonné du grand nombre de ces maisons ; elles me paroissoient former des villages considérables.

Ce que vous prenez pour des villages, me dit un des neveux de Mésophee, ce sont les fermes de mon oncle. L'étendue des terres cultivées exige cette quantité de batimens. Les deux bourgades que vous voyez, contiennent chacune sept grosses fermes & leurs différens cultivateurs. Leurs familles sont très-nombreuses, & mon oncle regarde leurs enfans comme s'ils étoient les siens. Son plaisir est d'aller voir souvent ces hommes simples & laborieux ; & le bonheur de ces bon-

nes gens , à la vue de leur maître , est toujours marqué par leur joie naïve & sensible ; mais celui , qui fait la félicité de plusieurs hommes , est bien plus heureux que ceux qui jouissent de ses bienfaits.

Tandis que j'étois occupé de ces détails champêtres , le vieillard m'invita à continuer notre promenade. Je découvris à quelque distance de là , un bâtiment dont la forme me parut singulière.

Ce bâtiment que vous voyez , me dit Mésophee , est une bibliothèque. Ce chemin nous y conduit. Vous y verrez le dépôt précieux de livres de mes pères. Cette collection est remar-

quable par le choix des ouvrages. Elle contient à peu près vingt-cinq mille volumes. Si vous y ajoutiez les livres qui n'ont de prix que par leur grande rareté, ceux qui sont pernicious, frivoles ou inutiles; je pense que vous formeriez la collection universelle des ouvrages de l'esprit humain.

Nous arrivâmes à la bibliothèque. Je parcourus des yeux quelques rayons de livres. Je remarquai un volume bordé d'une large bande de papier noir; il excita ma curiosité; je l'ouvris & je lus ce titre qui me parût intéressant :
ESPRIT DE NOS PHILOSOPHES.

J'étois enchanté de ma découverte. Le vieillard sourioit & paroissoit con-

tent que le hafard m'eût fi bien servi. Toute la compagnie parut défirer d'entendre cet ouvrage dont Mésophée me fit préfent. Nous nous affimes autour d'un grand bureau , & j'en commencai la lecture [*].

[*] J'ai fait depuis un extrait de ce Livre , & je le donne aujourd'hui au Public.



ESPRIT
DE NOS PHILOSOPHES,
Avec des Commentaires.

CHAPITRE PREMIER.

HYMNE A LA PHILOSOPHIE.

» JEUNE homme , prends & lis (a) ;
» considère le monde comme ton
» école , & le genre humain comme
» ton pupille (b).

» La postérité t'admira ; si tes
» talens utiles pour elle , lui font
» connoître le nom sous lequel on dé-
» signoit autrefois ton être anéanti.

(a) Interp. de la Nature.

(b) Diction. Encyclop. de la Nature de Dieu.

» La Philosophie s'avance à pas de
 » géant , & la lumière l'accompagne
 » & la suit (*d*).

» Le ton de la Philosophie est le
 » ton dominant ; on commence à se-
 » couer le joug de l'autorité & de l'e-
 » xemple (*e*).

» Heureux le Philosophe à qui la
 » nature a donné une imagination
 » forte. Sa statue restera à jamais de-
 » bout au milieu de ses ruines , & la
 » pierre qui se détachera de la mon-
 » tagne ne la brisera pas , parce que
 » ses pieds ne sont pas d'argille (*f*).

» Le saint respect & l'admiration
 » profonde dont on se sent pénétré
 » pour soi-même ne peut être que

(*d*) Diction. Encyclop. Art. Bramine.

(*e*) Idem. Art. Encyclop.

(*f*) Interpret. de la Nature.

» l'effet

» l'effet de la nécessité où nous som-
 » mes de nous estimer préférablement
 » aux autres (g).

Toujours occupé de grands ob-
 » jets , si je me recueille dans le si-
 » lence & la solitude , ce n'est point
 » pour y étudier les petites révolu-
 » tions des gouvernemens ; mais celle
 » de l'Univers. Ce n'est point pour y
 » pénétrer les petits secrets des cours ;
 » mais ceux de la nature.

» Contemplons la terre ; elle se ré-
 » duit insensiblement devant un Phi-
 » losophe à un petit espace ; elle prend
 » à ses yeux la forme d'une bourgade
 » habitée par différentes familles qui
 » prirent le nom de Chinoise , d'An-
 » gloise , de Françoisise. Je rougis
 » de la petitesse du globe. Or si j'ai

(g) Liv. de l'Esprit , p. 62.

» tant de honte de la ruche , jugez de
 » l'insecte qui l'habite : le plus grand
 » des législateurs n'est à mes yeux que
 » le Roi des abeilles (*h*).

» Le génie tend à s'élever , & cher-
 » che la région des nues (*i*).

» Ah ! Philosophes spéculatifs , com-
 » ment respirer & vous suivre (*k* ?

Quel beau désordre ! quel sublime délire ! le lecteur conviendra qu'il vient de lire une belle ode ; mais s'il se trouve des hommes d'une humeur trop chagrine , & qui soient fatigués de cette poésie ; je me hâte de leur apprendre que , dans la chaleur de la composition , un des chefs du Philo-
 sophisme faisoit remarquer un jour à

(*h*) Liv. de l'Esp. p. 88 , 110.

(*i*) Diction. Encyclop. p. 592.

(*k*) Interp. de la Nat. p. 107.

un de ses admirateurs les plus assidus ,
des expressions qu'il croyoit fortes &
sublimes, quoiqu'elles ne fussent qu'obscures & emphatiques. *Je leur fais*, disoit-il, *du sauvage.*

Je ne pus m'empêcher d'interrompre
ma lecture & de m'écrier ! ô François, c'est pour vous que l'on écrit.



CHAPITRE II.

LES ROIS.

Diatribes Philosophiques:

» LES Princes peu contents de la
» primauté , ont voulu donner des
» loix , & on le leur a sottement
» permis (a).

» Sitôt qu'on peut disobéir impu-
» nément , on le peut légitimement (b):

» L'inégalité des conditions étant
» un droit barbare... Aucune sujet-
» tion naturelle dans laquelle les
» hommes sont nés à l'égard de leur
» père , ou de leur Prince , n'a jamais
» été regardée comme un lien qui les

(a) L'Asiatiq. tolerant , pp. 99, 105.

(b) Contract. soc.

» oblige sans leur propre consente-
 » ment à se soumettre à eux (c).

» C'est dans l'atelier de la tristesse
 » que l'homme malheureux a façonné
 » le phantôme dont il fait son Dieu.....
 » La même cause a formé ses tyrans
 » & son esclavage..... Le véritable ami
 » des hommes (le philosophe) vient à
 » son secours & l'encourage à briser
 » l'un & l'autre joug (d).

» Un Monarque qui cesse d'être le
 » berger de son peuple , en devient
 » l'ennemi. L'obéissance à un tel Prince
 » est un crime de haute trahison au
 » premier chef contre l'humanité (e).

» Les peuples abrutis par la super-

(c) Encyclop. Disc. prélim. *Idem* , au mot Gouvernemen-
 t.

(d) Sift. de la Nat.

e) Liv. de l'Esp.

» stition souffrent que des enfans
 » étourdis par la flatterie , les gou-
 » vernent avec un sceptre de fer (f).

» L'homme n'est presque en tout
 » climat qu'un captif dégradé , dé-
 » pourvu de grandeur d'âme , de rai-
 » son , de vertu , à qui des géoliers
 » inhumains (les Rois , les Prêtres)
 » ne permettent jamais de voir le
 » jour (g).

Ces emportemens & ces violentes
 forties contre les puissances de la terre ;
 tiennent à la cause des Rois ; j'aurai
 la prudence de ne pas m'en mêler.
 C'est la querelle des Souverains , &
 non la mienne.

(f) Idem.

(g) Idem.



CHAPITRE III.

EXISTENCE DE DIEU.

CETTE grande question offusque un peu les lumieres de nos sages ; ils ont quelque peine à se décider. La plupart daignent paroître irrésolus ; leur doute est le seul hommage qu'ils rendent à la divinité.

Il en est cependant qui veulent bien trancher la difficulté , & admettre un Dieu créateur du monde ; mais plusieurs d'entr'eux essayent de nous persuader qu'il ne songe pas au passé , qu'il ne pense gueres au présent , & encore moins à l'avenir ; il en est d'autres moins inconséquens qui nient formellement son existence.

Écoutons leurs oracles.

R 4

» La divinité n'est autre chose qu'une
 » vaste machine , & sous le nom de
 » laquelle (nous Philosophes) nous
 » désignons l'assemblage des matieres
 » agissantes , en raison de leur propre
 » énergie (a).

» L'existence de Dieu est le plus
 » grand & le plus envenimé de tous
 » nos préjugés (b).

» L'athéisme est le seul système qui
 » puisse conduire l'homme à la liberté,
 » au bonheur (c).

» Si ce Dieu est jaloux de ses pré-
 » rogatives , de ses titres , de son rang ;
 » de sa gloire ; comment permettra-
 » t-il qu'un mortel comme moi ose

(a) Syft. de la Nat.

(b) Liberté de penser , p. 165

(c) Syft. de la Nat.

» attaquer ses droits , ses titres , son
» existence même (d).

Ces nouveaux salmonées doivent
entendre avec douleur le Philosophe
qu'ils réverent le plus ; proclamer
son horreur pour l'athéisme ; c'est ainsi
qu'il s'explique.

» L'athée fourbe , ingrat ; calom-
» niateur , brigand , sanguinaire , rai-
» sonne & agit conséquemment , s'il
» est sûr de l'impunité de la part des
» hommes ; car , s'il n'y a point de
» Dieu , ce monstre est son Dieu à
» lui-même ; il s'immole tout ce qu'il
» desire ou tout ce qui lui fait obsta-
» cle. Les meilleurs raisonnemens ne
» peuvent pas plus sur lui que sur un
» loup affamé de carnage.

» Le Sénat de Rome (selon cet
» Auteur célèbre) étoit presque tout

(d) Idem.

» composé d'athées, de théorie & de
 » pratique. C'est - à - dire qu'ils ne
 » croyoient ni à la providence, ni à la
 » vie future. Ce Sénat étoit une assem-
 » blée de Philosophes, de voluptueux,
 » d'ambitieux ; tous très-dangereux &
 » qui perdirent la République. (*)

» Factieux dans les tems de Sylla &
 » de César, ils furent sous Auguste &
 » Tibere des esclaves athées. Je ne
 » voudrois pas avoir affaire à un Prince
 » athée qui trouveroit son intérêt à
 » me faire piler dans un mortier ; je
 » suis bien sûr que je serois pilé. Je
 » ne voudois pas, si j'étois Souverain,
 » avoir affaire à des courtisans athées

(*) A cette époque les Romains touchoient à leur ruine, ils oublièrent que dans les beaux jours de la République on avoit vu s'élever une secte de Philosophes semblables qui furent battus de verge & chassés de Rome. Ces Philosophes sous prétexte d'éclairer les hommes & de dicter les Loix de la Sagesse, énervèrent & corrompirent la jeunesse Romaine en leur prêchant l'indépendance & l'amour des plaisirs.

» dont l'intérêt seroit de m'empoison-
» ner ; il me faudroit prendre au ha-
» sard du contre-poison tous les jours.

» Il est donc absolument nécessaire
» pour les Princes & pour les peuples
» que l'idée d'un Être Suprême , créa-
» teur , gouverneur , rémunérateur &
» vengeur soit profondément gravée
» dans les esprits ».

Tel est le sentiment du Dieu de nos
Philosophes sur l'athéisme (*).

Je continuoïis ma lecture ; Méso-
phée m'interrompit ; n'achevez pas ;
je vous en conjure, ce chapitre odieux ;
toutes les paroles qu'il renferme sont
de nouveaux blasphêmes ; épargnez-

(*) Je ne puis m'empêcher de m'écrier en fa-
veur de leur Idole ; quel homme ! s'il eut dédai-
gné d'être leur Dieu.

nous la douleur de les entendre. Ces discours insensés me confirment dans l'opinion où je suis qu'un athée réfléchi est un homme encore à naître. L'athéisme n'est qu'un phantôme qui nous apparôit seulement dans le délire de l'esprit, ou dans l'effervescence du crime.



CHAPITRE IV.

A M E.

» **N**OTRE âme est bien certainement
» de la même pâte & de la même fa-
» brique que celle des animaux (a).

» Si la nature , au lieu des mains
» & des doigts flexibles , eût terminé
» nos poignets par un pied de che-
» val ; qui doute que les hommes ...
» ne fussent encore errans dans les fo-
» rêts comme des troupeaux fugi-
» tifs (b) ?

» En effet , il est constant que l'âme
» n'est pas un être distinct du corps ,
» qui par une suite de la nature , de

(a) L'homme plante , pp. 24. 31.

(b) Livre de l'esprit.

» l'arrangement & de l'énergie qui la
 » composent, forme des idées, réflé-
 » chit, éprouve du plaisir & de la
 » douleur (c) ».

Cela veut dire en deux mots; l'âme
 ne diffère point du corps ; car nous
 assurons que le corps ne diffère pas de
 l'âme.

» Tout le règne animal est com-
 » posé de différens singes, plus ou
 » moins adroits, à la tête desquels
 » Pope a mis Newton (d).

» On n'est pas éloigné de regarder
 » les hommes & les animaux comme
 » des développemens de la terre mise
 » en fermentation par la chaleur du
 » Soleil

(c) Idem.

(d) La mettrie.

» L'âme & l'esprit ne sont que des
» mots inventés par l'amour-propre
» pour élever l'homme au-dessus de la
» nature & des animaux (f) (*).

C'est ici que nos sages surpassent les
chrétiens dans l'humble opinion de
soi-même.

» Je réduis en forme l'argument
» que fait le chien. Si je saute, je suis
» flatté ; si je ne saute pas, je suis
» battu ; sautons donc (g).

Cet auteur animal me paroît assez
gai.

Êtes vous en peine de savoir com-
ment l'homme a pû inventer les lan-

(f) L'homme machine.

(*) Un Auteur de ce siècle prétend que la mo-
rale des Loups bien observée, pourroit perfec-
tionner celle des Hommes.

(g) Philos. du bon sens.

gues ? comment il a posé les principes généraux , qui ont produit les connoissances utiles & agréables ? Nos matérialistes vous apprendront ; que les beaux arts l'ont dressé insensiblement comme on dresse des animaux domestiques. On est devenu auteur , comme un cheval devient cheval de manège , d'arquebuse. Une bête géomètre fut dressée à faire des calculs , comme un singe à faire des tours d'adresse.

Si vous demandez comment furent instruits les premiers hommes qui cultivèrent les beaux arts , la géométrie & les autres sciences ? On vous dira que leurs besoins furent leurs premiers maîtres. Mais si par hasard vous êtes curieux de savoir pourquoi les animaux qui ont des besoins comme les hommes , n'ont pas inventé les arts ;

arts , la géométrie ? Ils vous répondront, (& ils ne peuvent répliquer autre chose) , que les animaux ne naissent point comme les hommes , avec le desir & le besoin de perfectionner les facultés de leur esprit. Mais pourquoi n'ont-ils pas ce besoin sublime ; caractère sacré qui distingue l'homme de toutes les autres espèces. ? Dira-t-on que la nature toujours féconde & toujours inventive , se plaît à varier ces merveilles ? Elle a donc eû dans ses ouvrages des intentions bien différentes. Eh que devient alors cette chaîne prétendue qui selon les matérialistes rapprochent la pierre du minéral, le minéral de la plante , la plante de l'animal , & l'animal de l'homme ? Rien ne peut rapprocher les êtres sensibles de ceux qui ne sentent point , ceux qui ont une conscience , de ceux qui n'en ont pas ?

» Les bêtes sont comme des étran-
» gers , qui s'entendent entr'eux , qui
» nous entendent , mais que nous n'en-
» tendons pas (g).

Observez que nous avons vû jusqu'à présent l'homme assimilé aux bêtes ; ici nous le voyons placé au-dessous des animaux ; car ils s'entendent entre eux ; ils nous entendent , & les Philo-
sophes mêmes ne les entendent pas.

D'autres apologistes des bêtes nous donnent cependant de grandes espérances. Ils disent : » Qu'un rien les em-
» pêche de parler & que ce foible
» obstacle fera peut-être un jour
» levé. Les hommes qui parlent , doi-
» vent songer qu'ils n'ont pas toujours
» parlé (h).

(g) Traité de l'ame.

(h) Les animaux plusque machines.

Des raisonnemens si profonds nous font présumer que si nos matérialistes , vouloient se donner la peine d'ériger une Académie d'animaux , & de pré- sider à leur éducation , un jour nous verrions peut-être des ours promener des hommes dans les rues.



CHAPITRE V.

CHRISTIANISME.

» **L**A Religion n'est qu'un amas de
» notions ridicules & contradictoires,
» un système de conduite , inventé
» par l'imagination & par l'ignorance.
» C'est le fruit de l'imposture , de l'en-
» thousiasme & de la crainte (a).

» La loi chrétienne est au fond plus
» nuisible qu'utile à la forte constitu-
» tion d'un état (b).

» Le plan de J. C. est au-dessous de
» celui de Mahomet , dont les vues
» étoient très-saines (c).

(a) Christianisme dév.

(b) Contrat social.

(c) A. t.

» Jupiter vaut mieux que le Dieu
» des chrétiens (d).

» Les Sectateurs de la Religion
» chrétienne , toujours occupés du
» ciel & d'une autre vie , ne peuvent
» être ni bons citoyens , ni bons
» soldats.

Cela feroit vrai si cette Religion ne commandoit pas de servir son Prince & sa patrie. L'Auteur de cette assertion ignore-t-il que la légion fulminante , toute composée de chrétiens , étoit regardée comme l'élite des troupes de l'Empire Romain.

» Ceux qui voudront réprimer les
» Philosophes , ne font que des hom-
» mes pervers , des fanatiques , des
» méchans ou des foux ; leur Religion

(d) Milit. Philo.

» n'est que démenſce , folie , enthousiaſme , fanatiſme , ſuperſtition , imagination déréglée , ignorance , infamie , ſtupidité , impoſture (f).

Quelle force de raifonnement ! quels élans de génie ! Si ces traits de feu ne prouvent pas la vérité , ce ſont au moins des témoignages frappans de la modération Philoſophique ! Après cette lecture pénible , que nous aimons à entendre, l'Auteur de *L'eſprit des Loix* ſ'écrier :

» Chofe admirable ! la religion chrétienne qui ne ſemble avoir d'objet » que la félicité de l'autre vie , fait » encore notre bonheur dans celle-ci (g).

(f) *Syſt. de la Nat.*

(g) *L'eſprit & les graces n'ont pû aux yeux de M. de Montefquieu lui-même juſtifier une foule de ſes Lettres Perſannes. » Il m'eſt auſſi impoſſi-*

Si cette apologie ne fuffit point pour confondre les adverfaires de la Religion , ferons-nous parler les Boffuet , les Fénelon , les Pascal , & tant d'autres écrivains dont les noms glorieux font confacrés à l'admiration univerfelles ? Ils n'étoient point Philofophes. Empruntons la voix d'un Auteur que reclame le parti de nos prétendus Sages. Écoutons Mylord Bolinbrok.

» Aucun fyftême plus fimple & plus
» clair que celui de la religion natu-
» relle , tel qu'il fe trouve dans l'E-
» vangile.

» Le Chriftianifme , tel qu'il eft
» dans l'Evangile , contient non-feu-
» lement un fyftême complet de reli-

» ble , difoit-il , à un de fes amis , de faire difpa-
» roître de mes écrits les erreurs de ma jeunefle
» que de reprendre mes premières années. »

» gion , mais encore un système simple
» & clair. C'est dans le vrai le système
» de la religion naturelle , & il l'auroit
» toujours été au grand avantage du
» genre humain , s'il avoit toujours été
» répandu avec la même simplicité
» avec laquelle Jésus lui-même l'avoit
» prêché.

» Les vües politiques de Constantin
» en établissant le christianisme, étoient
» de s'attacher plus fortement & à ses
» successeurs les sujets de l'Empire ; de
» lier les différentes nations dont il
» étoit composé , en leur donnant une
» religion qui leur fut commune ; d'a-
» doucir la férocité des soldats , & de
» réformer la licence qui régnoit dans
» les Provinces ; & en inspirant un es-
» prit de modération & de soumission
» au gouvernement , d'éteindre les
» principes d'avarice , d'ambition ,

» d'injustice & de violence, qui don-
 » noient naissance à tant de factions
 » & qui troubloient si souvent & d'une
 » manière si funeste la tranquillité de
 » l'Empire.

» Le système chrétien, de foi & de
 » pratique, a été révélé par Dieu
 » même, & il est aussi absurde qu'im-
 » pie d'affirmer que la sagesse divine
 » l'a révélé d'une manière incomplète
 » & imparfaite ; sa simplicité & sa
 » clarté prouvent qu'il étoit fait pour
 » être la religion du genre humain, &
 » démontre en même tems la divinité
 » de son origine [*].

Tels sont les sentimens de Mylord
 Bolinbrok. Est-ce son opinion du soir
 ou du matin (h) ?

[*] Pages 290. 313. 316. 394. 395. 433. 451
 vol. 4. Edit. in-4°.

(h) Le Lord Chasterfield prétend que les pas-

Après avoir lû les contradictions de ces écrivains , lesquels devons nous croire ? Sont-ce les Philosophes qui calomnient la religion chrétienne , ou les Philosophes qui la défendent ?

sions de M. Bolinbrok , toujours impétueuses , étoient souvent poussées jusqu'à l'extravagance ; que son imagination comme ses sens s'exaltoit & s'épuisait souvent avec les idoles de ses plaisirs nocturnes , & que ses débauches de table pouvoient être comparées à la phrénésie des Bacchantes.



CHAPITRE VI.

LA MORALE.

» **L**ES plaisirs des sens peuvent inf-
 » pirer toute espèce de sentiments & de
 » vertus. Ce sont les plaisirs des sens
 » qui font agir & penser les hommes ,
 » & qui peuvent seuls mouvoir le mon-
 » de moral. Ils sont les plus propres
 » à élever l'ame & la plus digne récom-
 » pense des héros & des hommes ver-
 » tueux (a).

» La morale tire son origine de la
 » politique, comme les loix & les bour-
 » reaux (b).

» La vertu n'est que l'effet de l'ha-
 » bileté des rusés politiques (c).

(a) L

(b) La métrie.

(d) Fable des Abeilles.

» La nécessité des liaisons de la vie
 » forment celle de l'établissement des
 » vertus & des vices, dont l'origine est
 » par conséquent d'institution politi-
 » que (d).

» Il n'y a ni vice ni vertu, ni bien
 » ni mal moral, ni juste ni injuste ;
 » tout est arbitraire & fait de main
 » d'homme (e).

» Les moralistes déclament d'ordi-
 » naire avec force contre les passions,
 » & ne se lassent point de vanter la rai-
 » son. Je ne craindrai point d'avancer
 » qu'au contraire ce sont nos passions
 » qui sont innocentes, & notre raison
 » qui est coupable (f).

» Il ne faut pas fonder la morale sur

(d) Liv. de l'Esprit, p. 43.

(e) Disc. sur la Vie heureuse.

(f) Les mœurs, p. 39.

» la Religion , mais enseigner une mo-
 » rale naturelle ; il suffit de dire que
 » tout excès nuit à la conservation de
 » l'homme , & le rend méprisable aux
 » yeux de la société , est défendu par
 » la raison qui veut que l'homme se
 » se conserve , & interdît par la nature
 » qui veut qu'il travaille à son bonheur
 » durable ; il est facile de prouver à
 » tout homme que son intérêt dans ce
 » monde est de ménager sa santé , de
 » respecter les mœurs , de s'attirer l'es-
 » time de ses semblables , d'être chaste,
 » temperant , vertueux.

Enfin , m'écriai-je , voilà la vertu
 qui paroît.

Regardez-la de près , me répliqua
 le Vieillard , & vous reconnoîtrez le
 vice. Ces Sophistes ne cessent de par-
 ler de la vertu , dans leurs écrits ; d'une

main ils montrent son image , de l'autre ils la déchirent. Mais poursuivons.

Vous venez d'entendre cet instituteur de morale ; écoutez maintenant la réponse d'un sectateur de la vérité.

» Tout excès , dites-vous , nuit à la
 » conservation de l'homme ? d'accord ;
 » je puis donc me permettre des cri-
 » mes de toute espece & aux dépens
 » de qui il appartiendra , pourvû que
 » j'évite tout excès nuisible à ma con-
 » servation ; voilà déjà bien du
 » terrain ~~de~~ gagné ; avec un tempé-
 » ramment fort & une santé robuste ,
 » je n'ai pas beaucoup à craindre les
 » excès ; on a vû des débauchés vivre
 » fort long-tems ; d'ailleurs est-il bien
 » clair que la raison m'ordonne de
 » me conserver ? je n'entends point ce
 » langage de la raison ; que m'im-

» porte une longue vie , s'il faut me
 » la rendre désagréable par des priva-
 » tion continuelles ! je la veux courte
 » & bonne ; entre deux espèces de
 » bien il m'est permis de choisir celui
 » qui me paroît préférable la voix
 » de la nature c'est mon penchant ;
 » plaisir & liberté , voilà toute ma
 » morale.

Vous voyez à quoi se réduit la vertu de nos Philosophes. Ils emploient leur sagacité à rendre douteux ou absurde ce qui est certain ou raisonnable ; forcés de se contredire eux-mêmes en étouffant le cri de leur conscience, nous les voyons honteux d'avoir anéanti toute vertu , essayer de la rétablir en s'efforçant de la dégrader ; toujours inconséquents , soit qu'ils l'admettent , soit qu'ils la nient , ou la défigurent ; observez - les , lorsqu'ils établissent leurs principes, & qu'ils déduisent leurs

conséquences ; vous les trouverez obscurs dans leur langage ; rarement d'accord les uns avec les autres, jamais d'accord avec eux-mêmes ; ils rendent tour à tour la vertu douteuse ou impossible ; le crime tolérable ou chimérique : cependant , à les entendre , ils sont des modèles de sagesse & de probité. Un des chefs de la Philosophie disoit un jour à un de ses prosélites : » O mon » ami , si je savois qu'il existât au fond » de la Chine un homme plus vertueux , » que je ne le suis , j'irois le trouver & » je lui dirois : mon frère , comment » faites-vous pour être plus honnête » homme que moi.



CHAPITRE

CHAPITRE VII.

AMOUR FILIAL.

» **Q**UELLE foiblesse de pleurer la
 » mort d'un père ! sa mort est comme
 » celle de tout autre individu. C'est
 » une suite nécessaire de l'arrangement
 » de l'Univers. Un père , en donnant
 » la vie à son fils , n'a pensé qu'à lui-
 » même & à ses plaisirs. Lui tenir
 » compte de ce prétendu bienfait ,
 » c'est le remercier de ses soupés vo-
 » luptueux & des liqueurs excellentes
 » qu'il a bues.

Un père , en donnant la vie à son
 fils, n'a pensé qu'à lui-même & à ses plai-
 sirs ? Pourquoi voyons-nous donc des
 hommes qui ne s'assujettissent au joug

T

du mariage , que dans l'espérance de renaître dans leur posterité ? D'où viennent ces desirs ardens d'une jeune épouse qui cherche à resserrer encore les nœuds qui l'attachent à l'objet qu'elle chérit , en lui donnant un autre lui-même ? Pourquoi ces larmes , quand elle est trompée dans son attente ? Qu'importe si les pères s'adorent eux-mêmes dans leurs enfans ? Ils leur sont donc bien chers. Déjà ils caressent l'enfant qui n'est pas encore conçu. C'est pour son bonheur qu'ils s'épuisent en travaux douloureux , en veilles pénibles. Qu'un débauché , que le hasard a fait père , n'ait pensé qu'à lui-même & à ses plaisirs , nous le voulons bien croire , & c'est pour cela que ses plaisirs sont des crimes,

D'ailleurs ces sophistes cruels ne

voient-ils pas que les sentimens qui unissent les pères aux enfans , & les enfans aux pères , supposent des vertus qui servent de fondement à toutes les autres ? L'amour d'un père pour son fils est fondé sur la pitié que le puissant & le fort doit accorder au foible que la nature fait naître sous ses loix. L'ordre éternel ne lui dit-il pas ? je vous confie cette créature ; rendez la juste & heureuse. Et la nature ne dit-elle pas à tous ses enfans ; faites sur votre premier maître & votre bienfaiteur naturel , l'heureux essai des sentimens de reconnoissance , de respect que vous devez un jour à quiconque aura sur vous un pouvoir légitime ?

En effet dès que l'enfant voit la lumière , le père se regarde comme

T a

son défenseur & son ami. Il entoure son berceau ; il soutient sa foiblesse ; il devine ses besoins. Quel autre comme lui s'intéresse à son sort ?



CHAPITRE VIII.

RECONNOISSANCE.

» UN homme n'oblige que parce-
 » qu'il sent du plaisir à obliger. Quelle
 » bizarrerie d'imaginer que l'on doit
 » savoir gré à un homme qui est fait
 » & organisé pour être libéral ! C'est
 » à peu près comme si je le remerciois
 » quand il va au bal , parce qu'il aime
 » la danse. Sa folie est de vouloir
 » obliger , où c'est la vanité qui le fait
 » agir «.

Cette logique est assez bonne ; effectivement un homme serviable contente sa vanité ou son plaisir. Dans le premier cas , il faut en rire ; dans le second , il est payé ; d'où il faut con-

clurre qu'un homme assez imbécile pour reconnoître un service qu'on lui rend , est sûr d'être regardé par un Philosophe comme un sauvage ou comme un sot. Bonne leçon pour les protecteurs !



CHAPITRE IX.

LE BONHEUR.

» **L**ES passions physiques sont les seuls
 » plaisirs réels. Quelle ardeur pour la
 » vertu ne peut point inspirer le desir
 » des femmes ! le culte de Venus &
 » d'Astarté est un objet digne de notre
 » adoration & capable de nous con-
 » soler du malheur d'être.

Si les passions physiques sont les seuls plaisirs réels ; Philosophes voluptueux, pourquoi sacrifiez-vous les plaisirs de vos sens aux jouissances de votre vanité, en usant par les travaux de l'esprit, ce corps que vous idolâtrez ? C'est donc un plaisir réel pour vous, de diffamer les lettres par l'usage que vous en faites, de corrompre les mœurs, & de calomnier la religion.

» Le bonheur est une sensation

» agréable , un plaisir , en un mot
 » tout ce qui peut flatter le corps...
 » Il faut songer au corps avant de
 » songer à l'âme , ... ne cultiver son âme
 » que pour procurer plus de commo-
 » dités à son corps (a).

» La vraie philosophie n'admet
 », qu'une félicité temporelle; elle sème
 », les fleurs & les roses sur ses pas , &
 », nous apprend à les cueillir (b).

» Les hommes sont fous , quand ils
 », se sont persuadés qu'il étoit beau
 », de résister à l'amour , & honteux d'y
 », succomber. Suivre ses desirs , c'est
 », le seul moyen de s'affranchir de leur
 », importunité.

», Quiconque est capable d'aimer
 », est vertueux ; car toutes les vertus

(a) La vie heureuse , pp. 6. 148.

(b) Livre de l'Esprit.

5, se tiennent par la main. Or la tendresse du cœur en est une (c).

Arrêtons - nous à cette dernière maxime ; elle renferme une erreur déguisée sous les apparences de la vérité. La sensibilité du cœur est moins une vertu , qu'un moyen de devenir vertueux ou criminel ; c'est une bonne épée entre les mains d'un brigand ou dans celles d'un héros : l'un s'en sert pour le crime , & l'autre pour sauver sa patrie. Une marâtre cruelle , persécute & fait gémir les enfans d'un premier lit. Ce monstre est cependant sensible , & son injustice atroce prend sa source dans la tendresse aveugle qu'elle a pour ses propres enfans.

» Dès que le vice rend l'homme
» heureux , il faut aimer le vice.

(c) Des mœurs , p. 277.

» La débauche est criminelle en
» France , puisqu'elle blesse les loix
» du pays ; mais elle le feroit moins ,
» si les femmes étoient communes, &
» les enfans déclarés enfans de l'É-
» tat (d).

Il faut conclurre de ce petit Code
de volupté , que si le concubinage &
l'adultère étoient permis, nous serions
beaucoup plus honnêtes.

(d) Livre de l'Ésprit.



CHAPITRE X.

LE RÉMORDS.

S'IL faut en croire la plupart de nos Philosophes , les préjugés de l'éducation attachent l'idée du mal à de certaines actions. Si l'homme nécessité par sa nature à faire quelques-unes de ces actions , est assez foible pour en concevoir de la honte ; cette honte s'appelle pudeur ; s'il s'en fait des reproches ; ces reproches s'appellent remords. La Philosophie portée à un degré de supériorité , fait disparaître ces spectres réalisés par une éducation absurde , & nous fait goûter sans trouble les plaisirs des sens. Il

réfulte de ces principes, que l'homme parvenu au point de n'avoir ni honte, ni remords, peut se flatter d'être un vrai Philosophe.

» Par rapport à la félicité, le bien
» & le mal font indifférens, & celui
» qui aura une plus grande fatisfaction
» à faire le mal, fera plus heureux
» que quiconque en aura moins à faire
» le bien (a).

» Le crime qui nous paroît le plus
» affreux, devient louable & nécef-
» faire, lorsque le besoin du meilleur
» nous y oblige (b).

» Le remords est au moins inutile au

(a) Dif. fur la vie heureufe.

(b) Pyrronifme du Sage.

» genre humain ; il surcharge des ma-
 » chines aussi à plaindre que mal ré-
 » glées... Ce n'est pas tout d'étouffer les
 » remords , il faut que tu méprises la
 » vie... Car la politique n'est pas si com-
 » mode que notre philosophie ; la
 » justice est sa fille ; les gibets & les
 » bourreaux sont à ses ordres. Crains-
 » les plus que ta conscience & les
 » Dieux (c).

Il n'appartient qu'à la Philosophie
 moderne de semer de fleurs & de
 roses la route qui conduit aux derniers
 supplices.

» Si tu veux être heureux , tu n'as
 » qu'à étouffer les remords ; ils sont

(c) Dis, sur la vie heur.

» inutiles avant le crime ; ils ne servent
» pas plus après , que pendant qu'on
» le commet. La bonne philosophie
» se deshonoreroit en pure perte , en
» réalisant des spectres , en s'occu-
» pant de ces fâcheuses réminiscen-
» ces , & en s'arrêtant à de vieux pré-
» jugés (d).

En effet ce raisonnement est spé-
cieux ; le remords est pernicieux à celui
qui l'éprouve , & plus qu'inutile à la
société. Il est inutile à la société ,
puisque le crime est fait, quand le re-
mords s'élève... Il est funeste à celui
qui l'éprouve , puisqu'il n'est bon qu'à
le troubler dans ses plaisirs. Voilà une

(d) Idem, pp. 30. 63.

vérité philosophiquement démontrée. Mais si le remords d'un premier crime empêche souvent un plus grand forfait ; si plus souvent encore le remords d'un crime projeté empêche de le consommer, que devient cette démonstration ?

» C'est calomnier la Philosophie ;
 » que d'imaginer qu'elle invite au
 » crime , en délivrant des remords ;
 » elle invite seulement au repos dans
 » le crime.

A ces dernières paroles , le Livre tomba de mes mains ; malheureux ! m'écriai - je ; voilà donc les principes qui ont servi de base à mon éducation. Je rends grâces au

Ciel des crimes que je n'ai pas
commis.

Toute l'assemblée se leva avec indi-
gnation ; on fortit ; le Vieillard pleu-
roit sur les maux de sa patrie , &
chacun de nous s'en retournoit en
silence.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<i>A</i> VERTISSEMENT ,	Page iij
<i>L'entrevue d'un Philosophe ,</i>	i
<i>Le Diner ,</i>	17
<i>Les Prôneurs ,</i>	32
<i>Les Saturnales ,</i>	62
<i>Établissement de la Philosophie moderne ,</i>	107
<i>Régime & institut de la Société Philosophique ,</i>	144
<i>L'Arrêt ,</i>	159
<i>L'humanité Philosophique ,</i>	180
<i>Les Doutes ,</i>	187
<i>Le vrai Philosophe ,</i>	206
<i>L'origine des Religions ,</i>	222
<i>Les Jardins ,</i>	232
<i>La Lecture ,</i>	250

T A B L E
D E S M A T I E R E S

Contenues dans l'Extrait du Livre
intitulé : ESPRIT DE NOS PHILO-
SOPHES , avec des Commentaires.

C HAP I. <i>Hymne à la Philosophie ,</i>	P. 255
C HAP. II. <i>Les Rois. Diatribe Philo- soque ,</i>	260
C HAP. III. <i>L'Existence de Dieu ,</i>	263
C HAP. IV. <i>Ame ,</i>	263
C HAP. V. <i>Christianisme ,</i>	276
C HAP. VI. <i>La Morale ,</i>	283
C HAP. VII. <i>Amour filial ,</i>	289
C HAP VIII. <i>Reconnoissance ,</i>	293
C HAP. IX. <i>Le Bonheur ,</i>	395
C HAP. X. <i>Le Remord ,</i>	399

FIN de la Table.

M É M O I R E S

A^o 1 1453386







